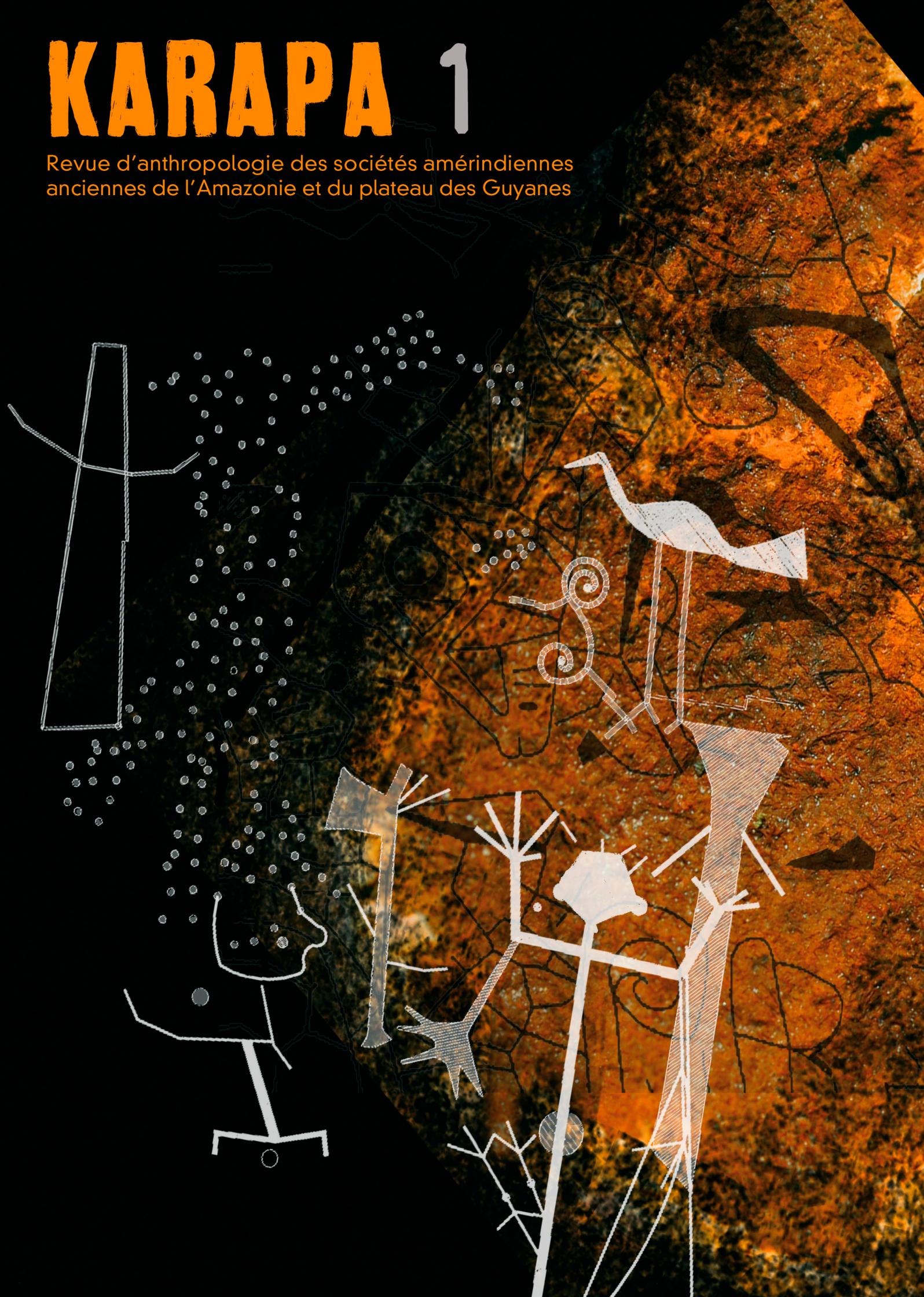


KARAPA 1

Revue d'anthropologie des sociétés amérindiennes
anciennes de l'Amazonie et du plateau des Guyanes



KARAPA 1

Revue d'anthropologie des sociétés amérindiennes
anciennes de l'Amazonie et du plateau des Guyanes

Table des matières

- 6 Introduction : Buts de la revue en français, espagnol, portugais du Brésil et anglais
Gérald Migeon (Conservateur Régional de l'Archéologie de Guyane)
- Table-ronde « Archéologie amérindienne guyanaise et
brésilienne » (Kourou, mai 2005)**
- 18 **Les relations entre l'école préhistorique française et l'archéologie brésilienne**
André Prous (Université de Belo Horizonte)
- 32 **Les industries lithiques du Brésil central et septentrional**
André Prous et Andrei Isnardis (Université de Belo Horizonte)
- 53 **Les civilisations guyano-amazoniennes précolombiennes du Plateau des Guyanes**
Gérald Migeon
- 71 **Le lieu des Lieux**
Eduardo Neves (Université de Sao Paulo)
- 78 **A propos des urnes funéraires de Basse Amazonie**
Anne Rap Py-Daniel (Université de Sao Paulo)

KARAPA 1

Revue d'anthropologie des sociétés amérindiennes
anciennes de l'Amazonie et du plateau des Guyanes

Índice

- 6 Introdução: Objetivos da revista em Francês, Espanhol, Português e Inglês
Gérald Migeon (Curador Regional da Arqueologia da Guiana Francesa)
- Mesa Redonda : «Arqueologia ameríndia guianense e brasileira»
(Kourou, maio de 2005)**
- 18 **As relações entre a escola pré-histórica francesa e a arqueologia brasileira**
André Prous (Universidade de Belo Horizonte)
- 32 **A indústrias líticas do norte e do centro do Brasil**
André Prous e Andrei Isnardis (Universidade de Belo Horizonte)
- 53 **As civilizações pré-colombianas guianenses e amazônicas do planalto das Guianas**
Gérald Migeon (Curador Regional da Arqueologia da Guiana Francesa).
- 71 **O lugar dos Lugares**
Eduardo Neves (Universidade de São Paulo)
- 78 **Sobre as urnas funerárias da Baixa-Amazônia**
Anne Rapp Py-Daniel (Universidade de São Paulo)

KARAPA 1

Revue d'anthropologie des sociétés amérindiennes
anciennes de l'Amazonie et du plateau des Guyanes

Indice

- 6 **Introducción: Metas de la revista en francés, español, portugués del Brasil e inglés**
Gérald Migeon (Curador Regional de la Arqueología de la Guayana francesa).
- Mesa redonda « Arqueología amerindia guayanense y brasileña»
(Kourou, mayo del 2005).**
- 18 **Las relaciones entre la escuela prehistórica francesa y la arqueología brasileña**
André Prous (Universidad de Belo Horizonte)
- 32 **Las industrias líticas del Brasil central y septentrional**
André Prous y Andrei Isnardis (Universidad de Belo Horizonte)
- 53 **Las civilizaciones guyano-amazónicas precolombinas de la meseta de las Guayanas**
Gérald Migeon
- 71 **El lugar de los Lugares**
Eduardo Neves (Universidad de San Paulo)
- 78 **A propósito de las urnas funerarias de Baja Amazonia**
Anne Rapp Py-Daniel (Universidad de San Paulo)

KARAPA 1

Revue d'anthropologie des sociétés amérindiennes
anciennes de l'Amazonie et du plateau des Guyanes

Table of contents

- 6 Introduction : The goals of the journal
Gérald Migeon (Curator of Archaeology, Regional Service for Archaeology, French Guiana)
- Topic : A round table about Amerindian archaeology in French Guiana and in Brazil (Kourou, May 2005)**
- 18 **The relations between the French school of prehistoric studies and Brazilian archaeology**
André Prous (Federal University of Belo Horizonte)
- 32 **Stonework in central and northern Brazil**
André Prous and Andrei Isnardis (Federal University of Belo Horizonte)
- 53 **The precolumbian civilizations of the Guiana's shield**
Gérald Migeon
- 71 **The place of Places**
Eduardo Neves (Federal University of São Paulo)
- 78 **Over the funerarian urns of Lower Amazonia**
Anne Rapp Py-Daniel (Federal University of São Paulo)



Introduction

Le but de cette nouvelle revue d'anthropologie est de diffuser de courtes synthèses réalisées par des chercheurs reconnus, à partir des études en cours sur les sociétés amérindiennes du Plateau des Guyanes et de l'Amazonie.

En effet, la Guyane est située au carrefour des influences caribéennes et amazoniennes depuis des millénaires. Les échanges entre chercheurs de diverses disciplines et de plusieurs pays et institutions devraient permettre une meilleure diffusion des connaissances et de certaines données qui restent, parfois, un peu trop confidentielles dans cette aire à la surface considérable.

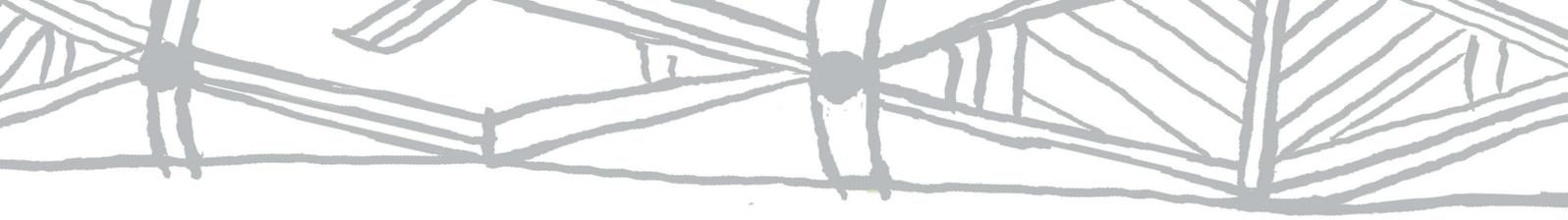
Ainsi, même si cela demandera un peu d'efforts de rédaction de la part des auteurs, le public visé par le comité de rédaction est celui des étudiants et des chercheurs de toutes disciplines et le grand public.

La revue sera annuelle (en tout cas au début) et les disciplines suivantes seront à l'honneur : archéologie, ethnohistoire, ethnolinguistique, ethnologie, histoire, patrimoine... Un thème principal, non exclusif, sera choisi par le comité de rédaction pour chaque numéro. Des numéros spéciaux ne sont pas exclus, si la revue prend bien son envol.

Le comité de rédaction qui orientera la politique éditoriale de la revue sera composé, au début, du conservateur régional de l'archéologie, d'un des responsables des collections américaines du Musées du quai Branly, d'un chercheur CNRS de l'UMR 8096 « Archéologie des Amériques », d'un enseignant-chercheur de l'Université de Paris I, spécialiste de l'Amérique du sud, d'un enseignant-chercheur de l'Université Antilles-Guyanes, spécialiste de l'anthropologie régionale au sens large et d'un enseignant ou chercheur travaillant dans l'Amapa. Le comité pourra ensuite s'élargir en invitant d'autres collègues à siéger.

Les langues des articles seront l'anglais, le brésilien (portugais du Brésil), l'espagnol, le français ; un résumé dans une des trois autres langues sera demandé aux auteurs. Il s'agira en effet, de privilégier la diffusion la plus large possible des articles. Par exemple, un article en portugais sur un thème amazonien sera résumé en français ou en anglais selon le thème traité.

Chaque volume comprendra donc des articles (entre 5 et 8 d'une vingtaine de pages – 40000 signes), des notes de recherche plus brèves, des nouvelles ou notes d'actualité, des comptes rendus et des notes de lecture d'ouvrages, et des publicités pour d'autres revues américanistes ou concernant les domaines de l'anthropologie en général. Il aura environ 160 pages, avec un format proche du 21 x 29,7cm, des illustrations en couleur. Une diffusion par abonnement électronique et sur Cdrom est prévue. Les auteurs qui désirent apporter de nombreuses données seront invités à les inclure dans des annexes.



Examen des manuscrits

Le comité de rédaction désignera pour tout article reçu au siège de la revue (SRA Guyane – 95 avenue De Gaulle – 97300 CAYENNE tel : 05 94 30 83 35) un rapporteur parmi les membres du comité de lecture.

La liste provisoire et non limitative des membres du comité de lecture proposée est la suivante :

- **Gérard Collomb**, chercheur au CNRS, **Françoise Grenand**, chercheuse à l'IRD, **Pierre Grenand**, chercheur à l'IRD, ethnologues, et **Dominique Tilkin-Gallois**, professeur de l'université de Sao Paulo, spécialistes de l'Amazonie et des Guyanes ;
- **Eduardo Neves** et **Lévy Figuti**, professeurs de l'université de Sao Paulo ;
- **André Prous**, professeur de l'université de Belo Horizonte ;
- **Anna Roosevelt**, professeur de l'université de Chicago ;
- **Edithe Pereira**, **Vera Guapinadaia** et **Denise Schaan**, archéologues, Museu Goeldi, Belem, spécialistes de l'Amazonie.
- **Joao Saldanha** et **Marina Cabral**, archéologues au IEPA, Macapa, Amapa.
- **Stéphen Rostain**, chargé de recherches au CNRS ;
- **Arie Boemert**, archéologue, Université de Leyden, spécialistes de l'Amazonie.
- Un conservateur du patrimoine, responsable des collections américaines au Musée du quai Branly.

Un membre du comité de rédaction examinera aussi le manuscrit et décidera de sa publication. Le comité de rédaction se réserve le droit de refuser ou de renvoyer pour corrections tout manuscrit pour diverses raisons (longueur excessive, qualité déficiente...).

Responsabilité des auteurs

La revue n'offrira aux auteurs ni rétribution ni aucun service. Les auteurs sont responsables de leurs contributions, en particulier de leurs citations et références. L'origine des figures, tableaux... doit être indiquée dans le manuscrit.

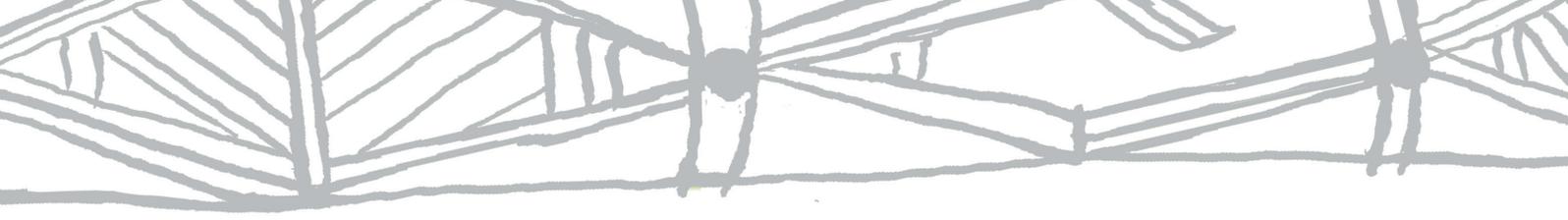
Un manuscrit proposé à la revue ne doit pas être soumis en même temps à une autre revue, ni avoir été publié précédemment, même dans une autre langue.

Le manuscrit sera envoyé au siège provisoire du comité de rédaction (Monsieur le conservateur de l'archéologie de Guyane – DRAC-SRA Guyane – 95 avenue De Gaulle -97300 Cayenne) en format papier et sur disquette, CD ou par mail, de préférence sur le logiciel Word.

Courriel : gerald.migeon@culture.gouv.fr

Présentation du manuscrit

Les articles de 20 pages maximum, doivent être présentés en double interligne (caractères de type Times new roman 12 sous word) sur papier de format A4.



La page de titre doit comprendre : le titre de l'article, le nom du ou des auteurs ; l'adresse institutionnelle du ou des auteurs (et l'adresse privée de manière facultative).

Tout article doit être précédé des résumés dans une des trois autres langues.

L'auteur suggérera aussi quelques mots-clés pour l'indexation de son travail.

Les citations font partie du texte et sont placées entre guillemets et en italiques s'il s'agit d'une langue différente de celle de l'article.

Les appels de note figurent dans le texte en numérotation continue, les notes figureront en fin d'article, avant la bibliographie.

Les références bibliographiques dans le texte ne doivent comporter que le nom de l'auteur, l'année de la publication, et éventuellement le numéro de page ou de figure (Brézillon, 1972, p.78).

Toutes les illustrations sont appelées « figures ».

Une liste des légendes avec leur texte doit accompagner tout manuscrit illustré.

Les plans et les cartes doivent être pourvus d'une échelle centimétrique et d'une flèche d'orientation.

Les illustrations devront être envoyées sous forme papier et en version électronique systématiquement (format ai., tiff en 360 dpi).

Si un auteur veut placer en annexe, des tableaux, illustrations, listes... qui alourdiront trop le texte, ils seront placés dans le Cdrom qui accompagnera chaque revue.

Diffusion et échanges

Le SRA Guyane (95 avenue De Gaulle - 97300 Cayenne – tel : 05 94 30 83 35) sera chargé de la diffusion de la revue et des échanges.

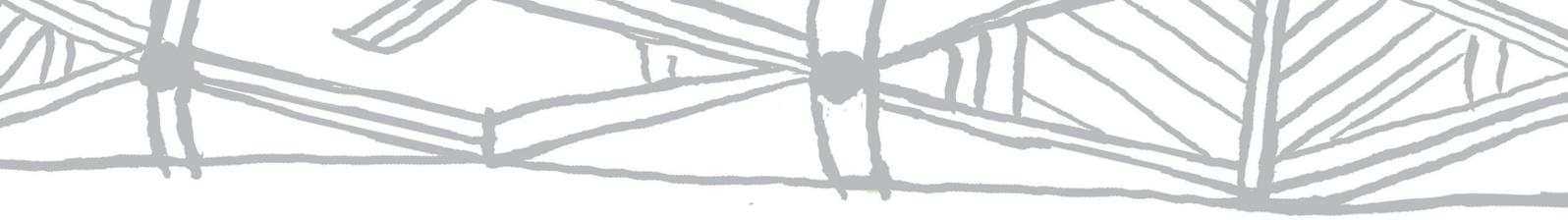
Courriel : gerald.migeon@culture.gouv.fr) La vente sera organisée par une association patrimoniale de Guyane.

Aims of the revue

This new journal aims at a wider diffusion of short articles about Amerindian societies in Amazonia and Guiana shield area. The publications will be selected from the work of acknowledged researchers.

For thousands of years, the French Guiana absorbed the influences of Caribbean and Amazonian cultures. Many studies have been conducted there, in conditions which were often very difficult. Exchange of information between scientists from different countries and studying various fields should enable a better diffusion of knowledge -especially of some data which, so far, tend to remain confined to a few specialists within this huge area.

Thus, the public targeted by the redaction committee includes students and scientists in all fields of



research, as well as a larger public of educated people. This will imply an additional effort from the authors to write in a more common style.

The journal will be released once a year (a volume a year, at least in the beginning). It will include the following fields of research: archaeology, ethno-history, ethno-linguistics, ethnology, history, local cultural heritage...A main theme will be chosen by the redaction committee for each issue. However, it will not be exclusive. Special issues may be released if the journal enjoys a fair success at the beginning.

The redaction committee will give the main orientations for the subject matter published. It will include, at the beginning at least, the regional curator for archaeology or an engineer from the SRA in the French Guiana (Regional Service for Archaeology); a curator or a researcher in charge of the American collections of the Musée du Quai Branly; a researcher from CNRS (French National Center for Scientific Research) working with the UMR 8096 "Archaeology of the Americas" team; a professor from the University of Paris I specialized in research about south America; a professor from the University of "Antilles-Guyanes" specialized in local anthropology, and a professor or researcher working in the State of Amapa. This committee can be widened at a future date to include further colleagues.

The articles will be written in English, Brazilian (Portuguese from Brazil), Spanish or French. Authors will be required to offer a summary in one of the other three languages. Indeed, the point is to promote the widest possible diffusion of these articles. For instance, an article written in Portuguese about the Amazonian theme will be summed up in either French or English, depending on the subject-matter. From 5 to 8 20-pages articles will be included in each issue (approximately 40,000 signs). Consequently, each volume will include articles, as well as shorter research notes, news or up-to-date notices, reading accounts and notes, advertisement for other publications about American studies or general anthropology.

Each volume should have approximately 160 pages. The format should be close to 21 x 29.7cm and will include colour illustrations and a colour cover. An electronic and CD Rom diffusion are also planned. It will include the texts and appendixes collected by the authors.

Articles review

The redaction committee will name a reading reporter among the members of the reading committee. The articles have to be sent at the SRA address: 95 avenue De Gaulle – 97300 Cayenne – French Guiana. Phone number: 05 94 30 83 35.

Here is a temporary and in no way limitative list of the members of the reading committee:

- **Gérard Collomb**, researcher for CNRS, **Françoise Grenand**, researcher for IRD (Research Institute for Development), **Pierre Grenand**, researcher for IRD, ethnologists, and **Dominique Tilkin-Gallois**, professor at the university of São Paulo, specialists of Amazonia and Guiana.
- **Eduardo Neves** and **Lévy Figuti**, professors at the Federal University of São Paulo,

- **André Prous**, professor at the university of Belo Horizonte,
- **Anna Roosevelt**, professor at the university of Chicago,
- **Edith Pereira, Denise Schaan and Vera Guapinadaia**, archaeologists, Museu Goeldi, Belem, specialized of Amazonian area.
- **Joao Saldanha et Marina Cabral**, archaeologists, IEPA, Macapa, Amapa,
- **Stéphene Rostain**, researcher for CNRS,
- **Arie Boemert**, archaeologist, University of Leyden, specialized in the Amazonian area,
- The general curator in charge of the American collections at Musée du Quai Branly.

A member of the redaction committee will also review the articles and decide upon their publications. The redaction committee shall be free to refuse an article or send it back to its author for correction in the case of excessive length, flaws, or other reasons.

Author responsibility

No retribution nor service will be offered to the authors. Authors are responsible for their contributions, especially the quotations and references. The origin of sketches, charts, etc. must be mentioned in the article.

An article submitted for publication mustn't be submitted to another magazine at the same time. Articles which have already been published in the past (even in another language) cannot be submitted again.

Articles must be sent both as a paper copy and an electronic version, preferably in a Microsoft Word format (floppy disk, CD or e.mail attachment).

Please address all submissions to the temporary office of the redaction committee :

Monsieur le conservateur de l'archéologie de Guyane – D.R.A.C.-S.R.A. Guyane – 95 Avenue du Général de Gaulle – 97300 CAYENNE – French Guiana

Mail : gerald.migeon@culture.gouv.fr

Article presentation

Articles should not exceed 20 pages. They must be drafted with double-space on "A4" paper format. The font must be Times New Roman, size 12, on MS Word.

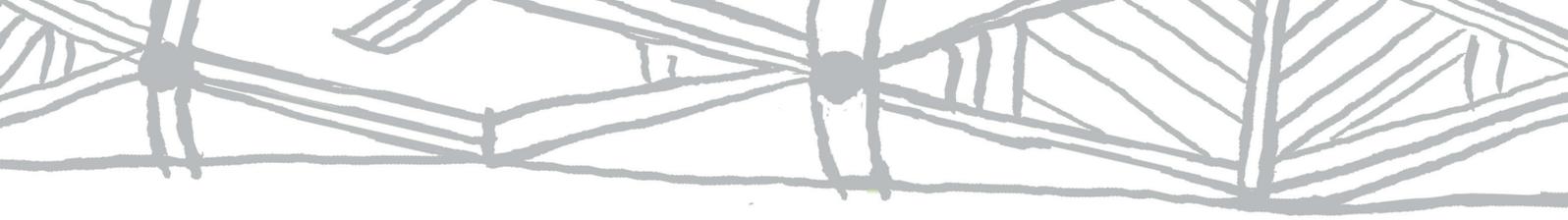
The title page must include the title of the article, the name(s) of the author(s) and his/their office address(es). Authors may include their personal addresses.

The abstracts on one of the other three languages must precede the articles.

The author will also give some key words for indexation purposes.

Quotations will be part of the text. They will be written between quotation marks. If they are in a different language from the rest of the article, they should be written in italics.

Footnote references must be placed within the text in continuous numbering. Footnotes will appear at the end of the article, before the bibliography.



If bibliographical references are placed within the text, they should only include the name of the author, the year of publication, and possibly the page or illustration number. Ex.: (Brézillon, 1972, p.78).

All illustrations are referred to as “figures”.

Illustrated articles must include a list of captions with proper explanations.

Maps and layout plans must come with a scale given in centimetres and an orientation pointer.

All illustrations must be sent both as a paper version and an electronic version. (ai., tiff in 360 dpi format).

If authors want to add in appendix data such as charts, illustrations, lists, etc. which appear to be too heavy to be printed, they will be joined in the CD-Rom given with each issue.

Diffusion and exchange

The S.R.A. of French Guiana will be in charge of the diffusion and all exchanges concerning the publication. Sales will be organized by a French Guiana heritage conservation association.

Address : S.R.A. Guyane - 95 avenue De Gaulle - 97300 Cayenne - The French Guiana - South America

Telephone : 05 94 30 83 35 (from abroad: +33 594 594 30 83 35)

E.mail: gerald.migeon@culture.gouv.fr

Metas de la revista

El objetivo de esta nueva revista de antropología es difundir breves síntesis a partir de estudios que investigadores destacados realizan sobre las sociedades amerindias en la meseta de las Guayanas y la cuenca amazónica.

Desde hace milenios, la Guyana Francesa se encuentra en el cruce de influencias caribeñas y amazónicas. Los intercambios entre investigadores de diversos países, disciplinas e instituciones deberían dar lugar a una mejor difusión de conocimientos y de datos que, a veces, quedan en la confidencialidad en un área extensa. Siendo así, si bien será necesario que los autores hagan algunos esfuerzos de redacción, el público al cual apunta el comité de redacción se compone de estudiantes, investigadores de todas las disciplinas y el público interesado en general.

Se trata de una revista anual (en sus comienzos) y las disciplinas que se presentan son: arqueología, etnohistoria, etnolingüística, etnología, historia y patrimonio...Cada tomo será dedicado a un tema específico pero no excluyente. No se excluye la posibilidad de sacar números especiales.

El comité de redacción que orientará la política editorial de la revista estará compuesto en un principio, por el conservador regional de arqueología de Guayana Francesa, por uno de los responsables de



las colecciones americanas del museo quai Branly, por un investigador del Centro Nacional de Investigación Científica (CNRS) de la unidad mixta de investigación (UMR) 8096 “Arqueología de las Américas”, por un investigador especialista de las Guayanas, especialista en antropología regional en un sentido amplio y por un investigador brasileño que trabaje en el estado de Amapá. El comité queda abierto para invitar otros colegas en su seno.

Los artículos serán escritos en inglés, portugués de Brasil, español, y francés; los autores deberán hacer un resumen en alguno de estos idiomas. Se tratará, en efecto de privilegiar la difusión las más extensa posible de los artículos. Por ejemplo, un artículo en portugués sobre un tema amazónico será resumido en francés o en inglés.

Cada volumen reunirá artículos (de 5 a 8, de aproximadamente 20 páginas y 40 000 signos), notas de investigación breves, novedades editoriales, informes y notas de lectura de obras, así como publicidad para otras revistas americanistas o que se refieren a los diferentes campos de la antropología en general.

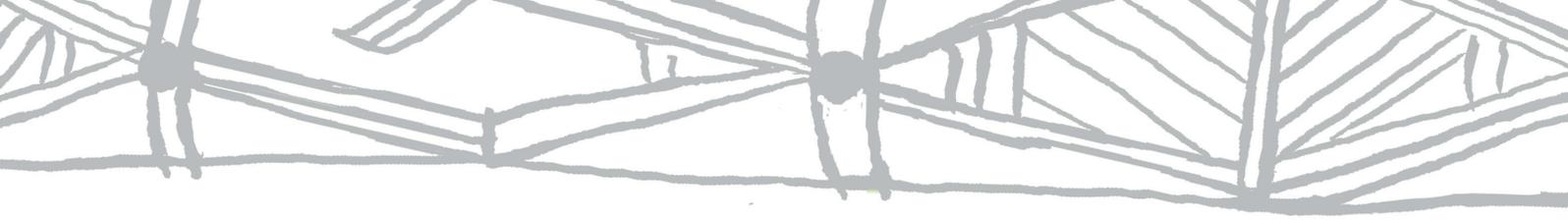
Es una revista de aproximadamente 160 páginas, en un formato cercano al 21x29,7, con ilustraciones a color. Aquellos autores que tengan que agregar una gran cantidad de datos deberán incluirlos en anexo.

Examen de los manuscritos

Para cada artículo recibido en la sede de la revista (SRA de la Guyana Francesa, 95 Avenue De Gaulle – 97300 Cayenne tel: 05 94 30 83 35), el comité de redacción asignará un relator entre los miembros del comité de lectura.

A seguir se propone la lista provisoria de los miembros del comité de lectura:

- **Gérard Collomb**, investigador en el CNRS, **Françoise Grenand**, investigadora en el IRD, **Pierre Grenand**, investigador en el IRD, **Dominique Tilkin-Gallois**, profesor de la Universidad de Sao Paolo, etnologos y especialistas en la Amazonía;
 - **Eduardo Neves** y **Lévy Figuti**, profesores de la Universidad de Sao Paolo;
 - **André Prous**, profesor de la Universidad de Belo Horizonte;
 - **Anna Roosevelt**, profesor de la Universidad de Chicago, especialistas de la arqueología amazónica;
 - **Edithe Pereira**, **Vera Guapinadaia**, **Denise Schann**, arqueólogas, Museo Goeldi, Belem;
 - **Joao Saldanha** et **Marina Cabral**, arqueólogos, IEPA, Macapa, Amapá;
 - **Stéphen Rostain**, investigador en el CNRS, arqueólogo especialista de la Amazonía;
 - **Arie Boemert**, arqueólogo, Universidad de Leyden.
 - El conservador general, responsable de las colecciones americanas del museo quai Branly,
- Uno de los miembros del comité de redacción examinará el manuscrito y decidirá si se publicará. El comité se reserva el derecho de rechazar o de devolver cualquier manuscrito que requiera ser corregido por diversas razones (tamaño excesivo, calidad deficiente...).



Responsabilidad de los autores

La revista no ofrecerá retribuciones ni servicio alguno.

Los autores son responsables de sus contribuciones, en particular de sus citas y referencias. El origen de las figuras y cuadros debe indicarse en el manuscrito.

Cada autor se compromete a no haber presentado el mismo manuscrito en otra revista, y éste no debe haber sido publicado, aunque sea en otro idioma.

El manuscrito será remitido a la sede del comité de redacción (Monsieur le conservateur de l'archéologie de Guyane – DRAC-SRA Guyane – 95, avenue De Gaulle – 97300 Cayenne, Correo electrónico : gerald.migeon@culture.gouv.fr) en formato impreso y en disquete, CD o por correo electrónico, de preferencia en documento de Word.

Normas de presentación del manuscrito

Los artículos de 20 páginas máximo deben ser presentados en tamaño carta (A4), en letra Times New Roman (con tamaño de letra 12 Cpi) a doble espacio interlineal.

La caratula debe componerse de: el título del artículo, el nombre del o de los autores, la dirección institucional del o de los autores (y una dirección particular de manera opcional).

Todo artículo deberá ser precedido de un resumen en uno de los otros tres idiomas.

El autor podrá sugerir algunas palabras claves para incluir su trabajo en un índice alfabético.

Las citas forman parte del texto y se ponen entre comillas y en cursivas si están en un idioma distinto.

Las llamadas aparecen en el texto en numeración continua, las referencias citadas se ubicarán al final del artículo antes de la bibliografía.

Las referencias bibliográficas en el texto deben indicar simplemente el apellido del autor, el año de la publicación, y eventualmente el número de página o de figura (Brézillon, 1972, p.78).

Todas las ilustraciones serán designadas con el nombre de “figuras”.

Todo manuscrito ilustrado tiene que tener una lista de los textos o comentarios sobre la ilustración.

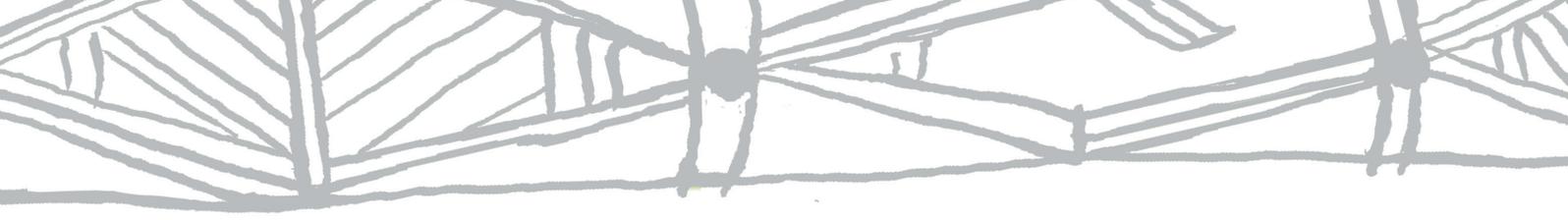
En todos los mapas y planos se tiene que precisar la escala en centímetros y la flecha de orientación.

Las ilustraciones deberán ser enviadas en formato impreso y electrónico de manera sistemática (extensión ai , tiff en 360 dpi).

Si el autor desea anexar cuadros, ilustraciones o listas de mucho peso, favor de colocarlos en un Cdrom que se adjuntará a la revista.

Difusión e intercambios

El SRA de Guyana Francesa (95 avenue De Gaulle – 97300 Cayenne – tel. 0594 30 83 35 – Correo electrónico: gerald.migeon@culture.gouv.fr) será el encargado de la difusión de la revista y de los intercambios. Su venta será organizada por una asociación patrimonial de la Guyana Francesa.



Metas da revista

O objetivo desta nova revista de antropologia é, de difundir curtas sínteses tiradas dos estudos realizados nas sociedades indígenas do planalto das Guianas e da Amazônia, por pesquisadores reconhecidos.

A Guiana francesa é situada no cruzamento das influências caribenhas e amazônicas desde milênios. As trocas entre pesquisadores de diversas disciplinas, de vários países e instituições deveriam permitir uma melhor difusão dos conhecimentos e de algumas informações que restam, as vezes um pouco superficiais e confidenciais nesta área de condições difíceis.

Sendo assim, mesmo que seja necessário um pouco de esforço de elaboração dos autores, o público visado pelo comitê de redação são os estudantes, os pesquisadores de todas disciplinas e o grande público interessado.

A revista anual, (uma edição por ano, sobretudo no início) tratará das disciplinas ; arqueologia, etno-história, etno-linguística, etnologia, história, patrimônio, etc. Um tema principal será escolhido pelo comitê da redação para cada número. As edições especiais não serão excluídas, se a revista começar bem.

O comitê da redação que orientará a política editorial da revista será composta, no início, do conservador regional da arqueologia, um dos responsáveis das coleções americanas do Museu do Quai Branly, de um pesquisador CNRS do UMR 8096 “Arqueologia das Américas”, d’um professor pesquisador da Universidade de Paris I, especialista da América do sul, dos pesquisadores que trabalham no Amapá, em antropologia. O comitê, poderá se ampliar convidando outros colegas para fazer parte.

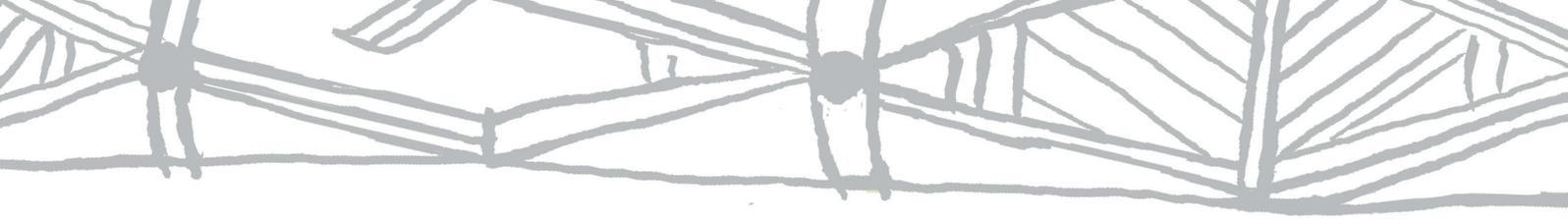
As línguas dos artigos serão o inglês, o português do Brasil, o espanhol, e o francês. Um resumo de uma das três outras línguas, será pedido aos autores. Trata-se de privilegiar o máximo possível dos artigos. Por exemplo, um artigo em português sobre um tema amazonense será resumido em francês ou em inglês segundo o tema tratado.

Cada volume terá entre 5 e 8 artigos de aproximadamente 20 páginas (40000 caracteres), com breves notas de pesquisas, notícias ou notas de atualização, resenhas e publicidades para outros revistas americanistas ou acerca dos campos da antropologia em geral.

Haverá aproximadamente 160 páginas, com ilustração colorida. Uma difusão por assinatura eletrônica ou em cdrom é prevista. Os autores que desejarem usar muitos dados deveram incluí-los nos anexos.

Exame dos manuscritos

O comitê da redação elegerá para cada artigo recebido na sede da revista (SRA Guiana – 95 avenida De Gaulle – 97300 Caiena tel : 05 94 30 83 35) um avaliador para fazer parte dos membros do comitê de leitura.



A lista provisória proposta para os membros do comitê de leitura é a seguinte:

- **Gerard Collomb**, pesquisador no CNRS ; **Françoise Grenand**, pesquisadora no IRD ; **Pierre Grenand** pesquisador no IRD ; **Dominique Tilkin-Gallois** professora da universidade de Sao Paulo, etnologos e especialistas da Amazônia ;
 - **Eduardo Neves e Lévy Figuti**, especialistas em arqueologia da Amazônia e professores da universidade de São Paulo ;
 - **André Prous**, professor da universidade de Belo Horizonte ;
 - **Anna Roosevelt**, professora da universidade de Chicago ;
 - **Joao Saldanha et Marina Cabral**, arqueólogos no IEPA, Macapa, Amapa,
 - **Stephane Rostain**, pesquisador no CNRS, especialista da Amazônia ;
 - **Arie Boemert**, arqueólogo, universidade de Leyden.
 - **Edith Pereira, Vera Guapinadaia, Denise Schaan**, arqueólogas no Museu Goeldi em Belem.
 - O conservador geral, responsável pelas coleções americanas no Museu do Quai Branly.
- Um membro do comitê da redação examinará também o manuscrito e decidirá a sua publicação. O comitê da redação reserva o direito de recusar ou de enviar para correção qualquer manuscrito por diversas razões (tamanho excessivo, qualidade, deficiência) .*

Responsabilidades dos autores

A revista não oferecerá aos autores retribuição nem serviço. Os autores são responsáveis pelas suas contribuições em particular, e citações de suas referências. A origem das figuras, quadros... deve ser indicada no manuscrito.

Um manuscrito proposto à revista não deverá ser submetido a uma outra revista, nem ter sido publicado anteriormente em outra língua.

O manuscrito será enviado à sede da redação para o conservador da archeologia da Guiana francesa – DRAC - SRA Guiana francesa – 95 avenue De Gaulle – 97300 Cayenne ; e-mail: Gerald.migeon@culture.gouv.fr) em papel, em CD ou por e-mail, de preferência no logiciel Word.

Apresentação do manuscrito

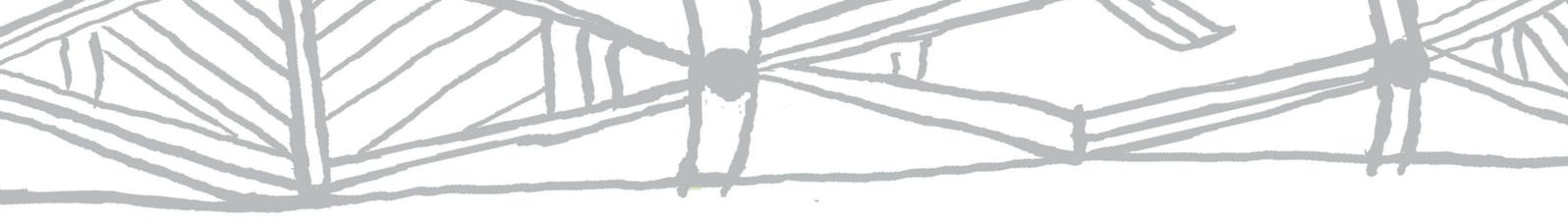
Os artigos de 20 páginas no máximo, devem ser apresentados no espaço de duas interlinhas (característica do tipo Time new roman, tamanho 12, com papel A4).

A página do título deve ter: o título do artigo, o nome dos autores ; o endereço institucional dos autores (e o endereço privado de maneira facultativa). Todo artigo deve ser precedido de um resumo em outra língua.

O autor sugerirá também algumas palavras chaves para a indexação do seu trabalho.

As citações fazem parte do texto e são colocadas entre aspas e em itálico se a língua for diferente do artigo.

As chamadas das notas são numeradas de maneira continua, as notas ficarão no fim do artigo, antes



da bibliografia.

As referências bibliográficas no texto devem ter apenas o nome do autor, o ano da publicação, e eventualmente o número da página ou da figura. (Brezillon, 1972, p. 78)

Todas as ilustrações são chamadas «figuras».

Uma lista das legendas com o seu texto deve acompanhar tudo manuscrito ilustrado.

Os planos e as cartas devem ter escala centimétrica e coma flexa.

As ilustrações devem ser enviadas em versão eletrônica sistematicamente (formato ai., tif, em 360 dpi).

Se o autor quiser colocar anexos, quadros, ilustrações, listas... que tornarão mais pesado o texto, eles serão colocados em cdrom junto com a revista.

Difusão e trocas

O SRA Guiana (95 avenue De Gaulle – 97300 Cayenne tel : 05 94 30 83 35) será encarregado da difusão da revista e das trocas. A venda será organizada pela associação patrimonial da Guiana.

E-mail: gerald.migeon@culture.gouv.fr

Traducteurs, tradutores, translators, traductores :

Français-anglais : Julien Ramina, Lee, Caroline Carlon-Tabariès

Français-portugais : Joao Saldanha, Alexandra Cossio

Français-espagnol : Alexandra Cossio, Gérald Migeon

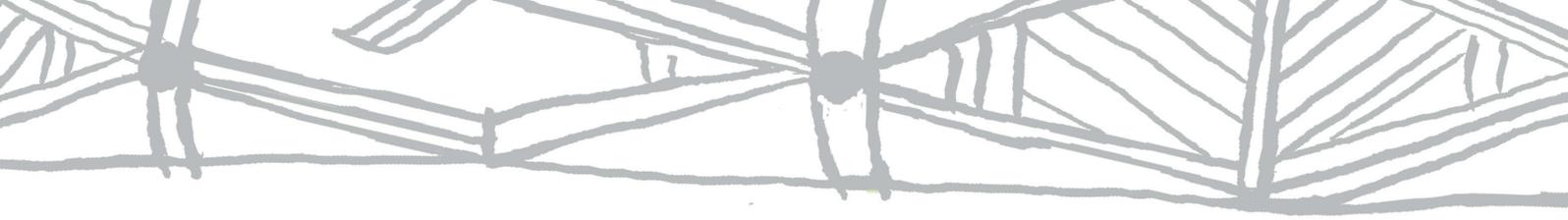
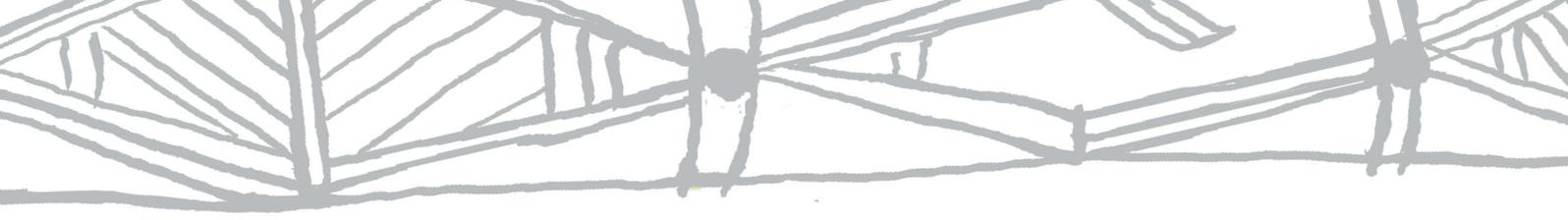


Table-ronde
" Archéologie amérindienne guyanaise
et brésilienne "
(Kourou, mai 2005)





Les relations entre l'École préhistorique française et l'archéologie brésilienne

André Prous

Mission Archéologique Française de Minas Gerais et Setor de Arqueologia do Museu de História Natural da Universidade Federal de Minas Gerais

Résumé

La présence et l'influence françaises accompagnent depuis le début les travaux liés à la préhistoire brésilienne. D'abord par l'intermédiaire de la Paléontologie, plus tard, par celui de l'Archéologie appuyée par les sciences de la terre.

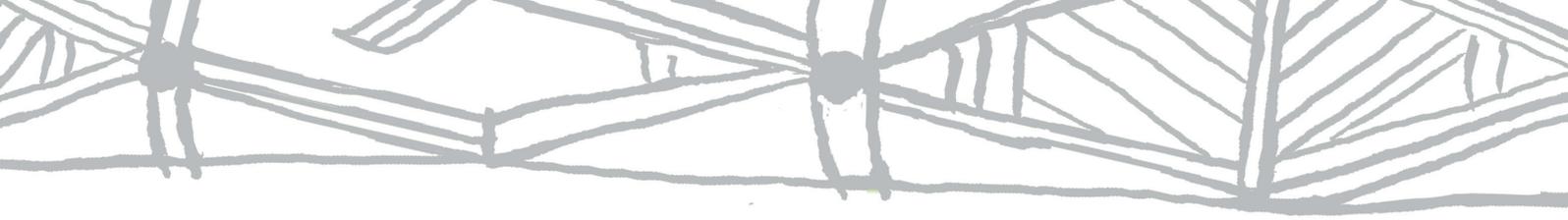
Alors que l'influence anglo-saxonne se fait sentir au Brésil par les travaux en anthropologie, les modèles interprétatifs et souvent par le biais du déterminisme écologique, celle de la France commence par les approches méthodologiques des fouilles archéologiques, de l'insertion des sites dans le domaine physique, et continue par les analyses technologiques. Les travaux français ont aussi contribué à l'étude de l'art préhistorique.

Paulo Duarte, francophile exilé à Paris, rencontra Paul Rivet, qui venait juste de réorganiser le Musée de l'Homme. De cette rencontre naquit l'idée d'un centre de recherches préhistoriques au Brésil : *Instituto de pré-história* de l'université de Sao Paulo.

Dans les années 1920, José et Annette Emperaire réalisèrent les premières recherches systématiques de la côte sud-est du Brésil et formèrent le premier groupe d'archéologues professionnels brésiliens. En 1961, avec J. Loueiro et L. de Castro Faria, P. Duarte joua un rôle majeur dans la création d'une loi préservant les sites archéologiques.

Plusieurs échanges eurent lieu d'une part dans les années 1960 et 1970 qui contribuèrent à développer des liens entre les chercheurs français et brésiliens par le biais de plusieurs missions archéologiques telles que Laoga Santa, dirigée par Annette Emperaire puis par André Prous ; la mission Piaui, qui fut créée et dirigée par Niède Guidon mais aussi celle du Mato Grosso, depuis 1980, dirigée par Denis Vialou et Levy Figuti.

D'autre part, cette expérience brésilienne fut primordiale pour les chercheurs français dans le développement des nouvelles théories anthropologiques. En effet, ils se spécialisèrent dans les méthodes de contrôle des informations et travaillèrent surtout sur les chaînes opératoires et l'art rupestre durant la période préhistorique.



Summary

The French presence and influence have been supporting the early work related to the Brazilian prehistory, first through paleontology, later by archaeology, supported by the earth sciences.

While the Anglo-Saxon influence is felt in Brazil by the way of anthropology, interpretive models and often through ecological determinism, the French one begins with the methods of excavation and continues with technological analysis and interest in prehistoric art.

The francophile Paulo Duarte, exiled in Paris, met Paul Rivet, who had just reorganized the Musée de l'Homme.

From their meeting, the idea to create a prehistoric research center in Brazil were born: INSTITUTO DE PRE-HISTORIA of the University of Sao Paulo.

Jose and Annette Emperaire realized in the 50's the first systematic research on the south eastern coast of Brazil and formed the first group of professional archaeologists in Brazil. In 1961, together with J.Loueiro and L.de Castro Faria, P.Duarte played a major role in the creation of a law in order to protect archeological sites. Many exchanges took place in the 1960's and 1970's with the French prehistorians (C. Masset, A. Pron, J. Tixier, G. Mazière ...).

In one hand, during the 1970's, links between French and Brazilian prehistorians were developed by the creations of several archeological missions, such as Lagoa Santa by Annette Emperaire (then headed by André Prous), the Piaui mission, created and directed by Niède Guidon and also the Mato Grosso one (since 1980) directed by Denis Vialou and Levy Figuti.

On the other hand, the influence of their Brazilian experience has been very important on French researchers specially with the importance of the anthropological theory, near the native world ...

French researchers provided high accuracy investigation method in the control of informations and worked, on operating chains and rupestrian art during the ancient period.

Resumo

A presença e a influência francesa acompanham desde o início trabalhos ligados à pré-história brasileira primeiro através da paleontologia, mais tarde pela arqueologia, apoiada nas ciencias da Terra.

A influência anglo-saxona é notória no Brasil por meio dos estudos de antropologia, os modelos interpretativos e muitas vezes pelo determinismo ecológico. A influência da França começa pelos métodos de busca, pela instalação de sitios arqueológicos, até as análises tecnológicas e o interesse pela arte pré-histórica.

Paulo Duarte, francófilo exilado em Paris, encontra Paulo Rivet que acabava de reorganizar o Museu do Homem. Desse encontro nasceu a ideia de criar um centro de pesquisa pré-histórica no Brasil, o



Instituto de Pré-História da Universidade de São Paulo.

Nos anos 1950, Jose e Annette Emperaire realizaram as primeiras buscas sistemáticas no litoral sul-brasileiro. Eles formaram os primeiros grupos de arqueólogos profissionais brasileiros.

Em 1961 com J. Loureiro e L. Castro Fania, P. Duarte teve maior atuação na criação duma lei de proteção dos sítios arqueológicos. Numerosos intercâmbios ocorreram de um lado, nos anos 1960 e 1970, que contribuíram a desenvolver vínculos entre os pesquisadores francêss e brasileiros por meio de numerosas missões arqueológicas como a Missão da Lagoa Santa dirigida por Annette Emperaire e mais tarde por André Prous (C. Masset, A. Prous, J. Tixier, G. Mazière), mas também a do Piauí criada e dirigida por Niède Guidon, a do Mato Grosso (desde os anos 1980) dirigida por Denis Vialou e Levy.

De outro lado, a influência da experiência brasileira foi muito importante para os pesquisadores francêss pro desenvolvimento de novas teorias antropológicas. De fato, eles especializaram-se num método de busca de uma grande precisão no controle das informações e trabalharam sobre as cadeias operatórias e sobre arte rupestre.

Introduction

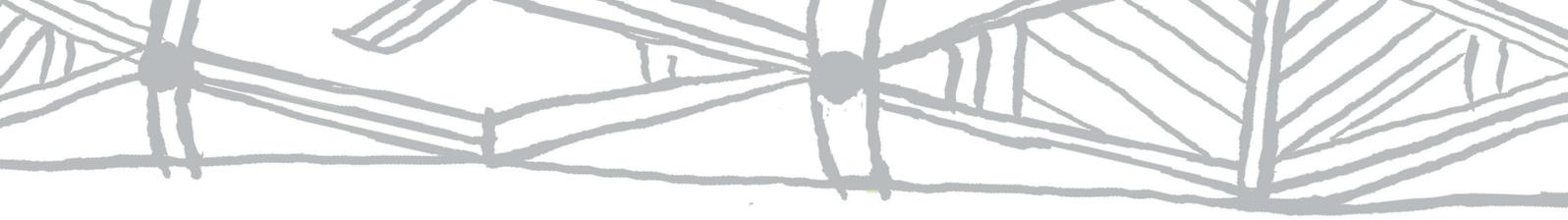
La présence et l'influence françaises accompagnent depuis le début les travaux liés à la préhistoire brésilienne. D'abord par l'intermédiaire de la paléontologie, plus tard, par celui de l'archéologie appuyée par les sciences de la Terre.

Alors que l'influence anglo-saxonne se fait sentir au Brésil par les travaux en anthropologie, les modèles interprétatifs et souvent par le biais du déterminisme écologique, celle de la France commence par les approches méthodologiques des fouilles archéologiques, de l'insertion des sites dans le domaine physique, et continue par les analyses technologiques. Les travaux français ont aussi contribué à l'étude de l'art préhistorique.

1 - Depuis Lund et Cuvier... (1857-1880)

Elève de Cuvier, le naturaliste danois P. W. Lund s'établit dans la région calcaire de Minas Gerais où il fonda la paléontologie brésilienne et découvrit en 1843 des restes humains fossiles à Sumidouro (près de Lagoa Santa) mélangés à de la faune éteinte. Il devançait ainsi la reconnaissance officielle d'un Homme quaternaire en Europe. À cette époque, sa communication à la Société Royale des Antiquités du Nord (Danemark) ne fut évidemment pas prise très au sérieux, mais Quatrefages répercutera les textes de Lund auprès de l'Académie des Sciences de Paris en 1879, après que l'existence d'un Homme pléistocène ait été reconnue en Europe.

Les relations de Lund avec la France furent peu suivies, au contraire de celles qu'il maintenait avec



le Danemark. En fait, à partir de l'exemple des sambaquis brésiliens, il amena les archéologues nordiques (puis ceux de toute l'Europe) à accepter l'origine humaine des sites coquilliers mésolithiques, incitant donc indirectement les Français à fouiller les sites littoraux de Bretagne.

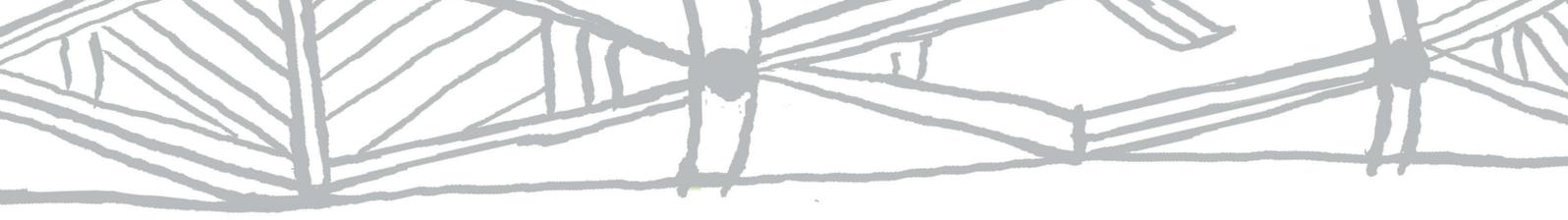
La fin du XIX^e vit une certaine effervescence de la recherche préhistorique au Brésil, mais la France n'y joua pas de rôle majeur. Pour mémoire, on peut mentionner la venue du dessinateur français Paul Lépine qui, ayant travaillé en Egypte et au Mexique, réussit à convaincre le responsable du Musée Impérial (actuel *Museu Nacional de Rio de Janeiro*) que les peintures sur céramique de l'île de Marajó étaient des hiéroglyphes indiens, égyptiens et aztèques, ce qui donna lieu à une curieuse publication. À la même époque, une pierre portant une inscription phénicienne fut «découverte» dans le nord-est du Brésil. Le texte fut envoyé à Ernest Renan, qui dénonça la fraude : il s'agissait de la copie d'une inscription authentique, qui venait d'être publiée dans une revue spécialisée européenne. Il était alors important pour la jeune nation brésilienne de se trouver des racines méditerranéennes...

L'archéologie disparut des préoccupations académiques brésiliennes au cours de la première moitié du XX^e siècle et il fallut attendre la fin de la seconde guerre mondiale pour que la situation se modifie.

2- Paulo Duarte, Paul Rivet, J. Loureiro et les Emperaire (années 1954-1961)

C'est surtout grâce au très francophile Paulo Duarte que la France va jouer un grand rôle dans la naissance de l'archéologie moderne au Brésil. Cet intellectuel, journaliste et polémiste, dût s'exiler à Paris en 1932 après la guerre que l'état de São Paulo mena contre le reste du Brésil. Il y connut Paul Rivet, qui venait de réorganiser le Musée de l'Homme et dont il devint un ami et disciple passionné. De ce contact naquit l'idée de créer un centre de recherche préhistorique au Brésil : ce fut l'*Instituto de Pré-História* de l'Université de São Paulo, fondé par Paulo Duarte à son retour d'exil et qui reçut la visite de Paul Rivet en 1956. Duarte voulut faire venir un préhistorien français pour réaliser des fouilles dans les sites coquilliers de l'état de São Paulo. Rivet lui envoya en 1954 le géographe José Emperaire, bientôt rejoint par son épouse, Annette Laming. Ces deux chercheurs réalisèrent les premières fouilles systématiques du XX^e siècle sur le littoral sud-brésilien (états du Paraná et de São Paulo), introduisant la pratique des fouilles en stratigraphie, obtenant les premières radiodatations pour le Brésil (sambaqui de Maratuá) et réalisant les premières expériences d'analyse palynologique au Brésil dans un site du Paraná. Ils visitèrent également des sites rupestres de cet état, publiant la première notice internationale sur l'art rupestre du sud brésilien.

Peu après la mort accidentelle de J. Emperaire en 1958 au cours d'une fouille au Chili, A. Laming-Emperaire fut invitée par l'anthropologue J. Loureiro Fernandes pour enseigner à Curitiba, près de l'Université Fédérale du Paraná. Elle participa alors d'une importante mission - patronnée



par l'UNESCO sur proposition d'A. Métraux - destinée à entrer en contact avec les Indiens Xetá, dernier groupe indigène isolé du Paraná. Elle y fit des précieuses observations sur la fabrication et l'utilisation des outils en pierre. Le film tourné à cette époque fut monté au Musée de l'Homme de Paris.

A Curitiba, elle noua de solides amitiés avec plusieurs chercheurs locaux, ouvrit un chantier-école de fouilles à l'Ilha dos Ratos et commença à enseigner des éléments d'étude des industries lithiques pour de nombreux étudiants venus de tout le Brésil central et méridional. Plusieurs d'entre eux allaient former le premier groupe d'archéologues professionnels brésiliens (O. Blasi, I. Chmyz, P. I. Schmitz, M. Beltrão, M. Andreatta, M. J. Menezes). C'est là que naquit l'idée d'établir un vocabulaire descriptif des outils en pierre et de préparer un manuel d'analyse des industries lithiques, un projet qui sera réalisé entre 1967 et 1971. Son premier produit fut publié en portugais (*Guia para o estudo das indústrias líticas da América do Sul*) et le dernier fut un code en français préparé dans le cadre du séminaire de typologie qu'elle dirigeait à l'EPHE de Paris, auquel participaient divers chercheurs et étudiants brésiliens et français américanistes. Cet ouvrage fut particulièrement utilisé au Canada.

Avec ses amis J. Loureiro et L. de Castro Faria, Duarte joua un grand rôle dans la création de la première législation brésilienne protectrice des sites archéologiques (1961). Il engagea L. Pallestrini et N. Guidon pour continuer la fouille des sites littoraux, puis les envoya étudier à Paris, où ils suivirent les cours de A. Leroi-Gourhan. L'influence de ce chercheur les amena à critiquer les idées dépassées du maître P. Rivet, amenant leur disgrâce auprès de Duarte, qui les renvoya. L. Pallestrini créa alors une équipe de recherche très influencée par les méthodes françaises dans le Museu Paulista, alors que N. Guidon retournait à Paris, collaborant avec l'équipe de A. Empereire.

Peu après l'installation du régime militaire (dont il avait pourtant favorisé le succès initial), Paulo Duarte fut démis de son poste à l'Université de São Paulo pour avoir protesté publiquement contre les violations de l'indépendance de l'Université et de la liberté intellectuelle.

Jusqu'à sa fusion avec les autres unités de recherche archéologique de l'Université de São Paulo en 1989, l'*Instituto de Pré-História* continua à privilégier des tendances considérées "françaises" (fouille intensive de sites, intérêt pour les sites précéramistes et les industries lithiques) et à faire venir des chercheurs français dont Claude Masset à la fin des années 1960 et André Prous au début des années 1970. Des accords furent également passés avec l'équipe de préhistoire du CNRS à Meudon, amenant la visite de J. Tixier et de G. Mazière pour des missions de courte durée à la fin des années 1980.

3 - Le retour d'Annette Laming-Empereire au terrain brésilien (1971-1977)

Après son premier séjour au Brésil, A. Laming-Empereire travailla sur les plus anciens sites de l'extrémité australe de l'Amérique, s'intéressant de plus en plus au peuplement initial du



A. Laming-Emperaire, photographie :
O Estado de Minas en 1976

continent, un des thèmes de son séminaire à la IV^e section de l'École Pratique des Hautes Etudes. Sa thèse remarquable sur l'art rupestre paléolithique européen lui avait d'autre part permis de développer une réflexion sur l'analyse des registres graphiques préhistoriques.

En 1969, alors que son cycle de campagnes au Chili austral se terminait, la publication des datations anciennes pour les sites fouillés quinze ans auparavant sous la direction de l'américain W. Hurt dans la région de Lagoa Santa lui suggéra de reprendre les recherches dans cette région calcaire, dont la richesse archéologique et les indices d'ancienneté de peuplement lui paraissaient mériter des recherches plus systématiques. Elle créa donc, en collaboration avec le *Museu Nacional de Rio de Janeiro*, une mission archéologique de Lagoa Santa, qu'elle dirigea jusqu'à

sa mort accidentelle à Curitiba en 1977. En même temps, l'auteur de ces lignes - alors son étudiant de doctorat - venait comme coopérant enseigner la préhistoire à l'Université de São Paulo, tandis que N. Guidon, elle aussi doctorante sous sa direction, commençait à travailler dans la Serra da Capivara, une région encore très peu connue du Nord-Est brésilien. Désireuse de disposer d'un bilan des recherches au Brésil, qui permettrait en même temps de divulguer les résultats encore inédits des travaux antérieurs, A. Emperaire créa une série : les *Cahiers d'Archéologie d'Amérique du Sud*, dont la plupart des volumes furent consacrés au Brésil. Fut ainsi publié un volume sur la préhistoire de l'état de Santa Catarina, et un autre sur celle de São Paulo, une partie de la thèse de A. Prous qui traitait des cultures du littoral méridional et des sculptures zoomorphes des sambaquis, ainsi que deux volumes qui présentaient les premiers résultats de la mission de Lagoa Santa.

Les fouilles qu'elle dirigea dans cette dernière région à partir de 1971 (puis leur extension, sous notre direction, dans le Serrado Cipó et le Nord de l'état à partir de 1976) permirent de découvrir et d'étudier de grands ensembles d'occupation principalement datés depuis plus de 11 000 BP jusqu'à notre ère. En fait, il n'est pas impossible que les plus anciens vestiges remontent à près de 20 000 ans, mais ils sont fort rares et leur position stratigraphique est douteuse. Les vestiges les plus remarquables sont sans doute le squelette de Luzia (près de 11 000 ans) et l'ensemble sépulcral de Santana do Riacho (entre 10 000 et un peu plus de 8 000 BP) ainsi que les vestiges d'occupation associés au début de l'Holocène. Parallèlement, l'obtention des premières datations minimales pour des peintures rupestres brésiliennes enterrées et l'importance des ensembles rupestres régionaux amena la création d'un groupe de relevé, sous la direction de P. Colombel et d'A. Prous. Un séminaire fut même dédié aux problèmes de nomenclature à l'EPHE pour la description de l'art rupestre, vite interrompu par le décès de la responsable.

Le trop bref retour de A. Emperaire sur la scène brésilienne fut suffisant pour renforcer son



influence sur la première génération de chercheurs brésiliens professionnels ou en cours de professionnalisation. Les techniques de fouille par décapage et l'observation des stratigraphies en cours de fouille commencèrent à être appliquées par diverses équipes, comme celle de IAB de Rio de Janeiro alors qu'elles étaient jusque-là utilisées seulement par des chercheurs de São Paulo comme L. Pallestrini. L'intérêt pour le contexte géomorphologique et climatique des niveaux archéologiques (des accords avec divers laboratoires devaient permettre d'assurer les études géomorphologiques et climatiques (Université de Caen), palynologiques et anthracologiques (IPT-USP) était également novateur. Son intérêt pour l'art rupestre, jusque-là délaissé par les chercheurs locaux, fut essentiel pour susciter une génération de chercheurs spécialisés dans ce domaine.

Son décès – et celui d'autres chercheurs liés à la mission – vint malheureusement interrompre cette entreprise en 1977. Le Colloque franco-brésilien "Etude et cartographie des formations superficielles et leur application en milieu tropical", dont le thème 5 (application à l'archéologie) se tint à Belo Horizonte en 1978, permit cependant de faire le bilan provisoire de plusieurs directions de la recherche.

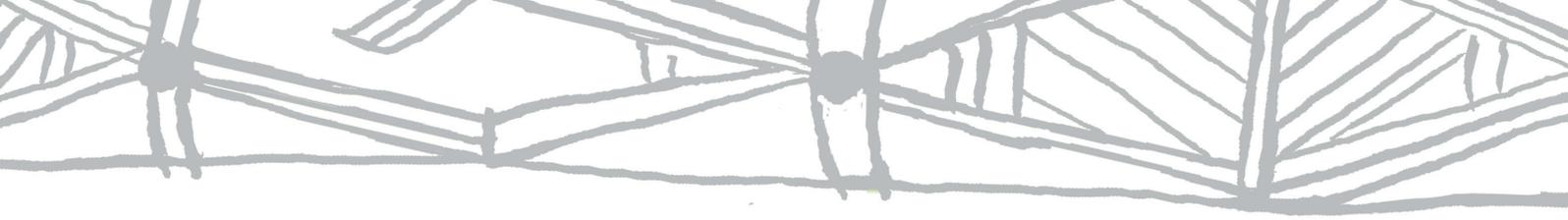
Directement ou par l'intermédiaire de ses disciples, Laming-Emperaire eut donc une très grande influence sur l'archéologie brésilienne – non seulement grâce aux informations réunies par ses missions (longue durée de la préhistoire brésilienne, coexistence stratigraphique de l'Homme et de la mégafaune, ancienneté de l'art rupestre, etc.) mais plus encore, par son exemple et son enseignement pratique et théorique. M. Andreatta, M. Beltrão, N. Guidon, A. Kern, L. Pallestrini, A. Vialou et moi-même, lui devons une bonne part de notre formation. Des chercheurs d'autres équipes de divers états – et particulièrement de Rio de Janeiro – acquirent, grâce à elle, une vision plus ample de la pratique archéologique et des objectifs à atteindre. Même des archéologues plus distants, comme P. I. Schmitz, le patriarche de l'archéologie brésilienne et l'un des plus prestigieux préhistoriens de ce pays, ont participé à des stages de fouille et des discussions sur les industries lithiques qu'elle avait promues au Paraná ou, comme M. Albuquerque et L. Kneip, ont participé aux séminaires de l'EPHE à Paris. Son guide pour l'étude des industries lithiques continue d'être un titre de référence dans bien des publications actuelles.

Une réunion s'est tenue en 2002 au Musée d'ethnologie et d'archéologie de Paranaguá - qu'elle avait contribué à organiser - pour commémorer le rôle que cette grande préhistorienne a joué au Brésil. Sa fille, la paléobotaniste Laure Emperaire (qui travailla de longues années au Brésil) et plusieurs anciens élèves et collègues participèrent à cet hommage.

4 – Les missions franco-brésiliennes récentes

Soutenues par le Ministère français des Affaires Etrangères, diverses autres missions franco-brésiliennes ont succédé à celle de Lagoa Santa.

Toutes sont marquées par quelques caractéristiques communes. La première est une préoccupation



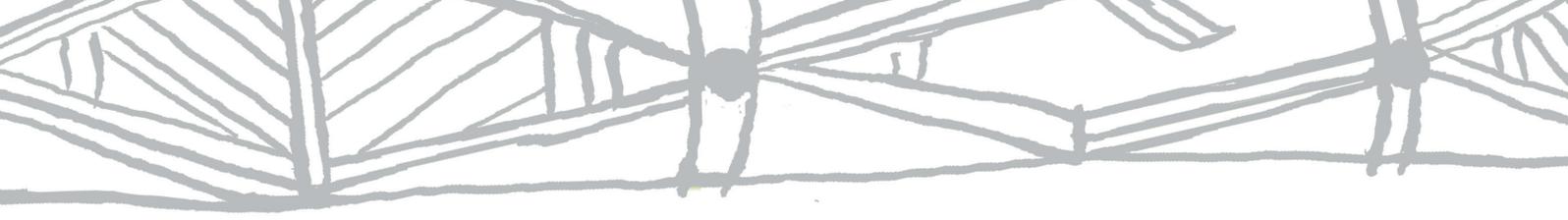
didactique (formation de jeunes chercheurs locaux). La seconde porte une grande attention aux techniques de terrain (particulièrement décisive si l'on considère que l'enseignement universitaire brésilien de préhistoire dans les grands centres tend à privilégier presque exclusivement la formation théorique). On note également un intérêt particulier pour les sites de chasseurs-cueilleurs et, - par voie de conséquence - la technologie lithique, peu étudiés jusqu'à la fin des années 1980. Enfin, on note la place donnée à l'étude de l'art rupestre, non pas envisagée comme une catégorie de vestige isolée, mais dans la mesure du possible, dans sa relation avec les ensembles fouillés. Enfin, ces missions ont marqué l'étendue de la pratique archéologique vers des régions jusqu'alors complètement inexploitées (états du Piauí, du Mato Grosso et de Minas Gerais dont presque seule la région de Lagoa Santa était connue en 1971).

La mission du Piauí

Créée et dirigée par N. Guidon dès avant la mort de A. Emperaire, elle s'est particulièrement intéressée à l'étude des sites de la région de São Raimundo Nonato (état du Piauí). Le relevé et l'analyse des sites d'art rupestre fut au départ le thème principal de la recherche, ce qui permit de proposer un premier cadre des traditions régionales de peintures. Mais le résultat des fouilles dans les abris amena rapidement une nouvelle préoccupation : essayer de démontrer la présence d'occupations humaines extrêmement anciennes dès avant 40 000 BP.

Quoi que l'on pense des pierres taillées et des charbons d'âge Pléistocène du site de la Pedra Furada, ces travaux ont eu le grand mérite de renouveler le débat sur l'ancienneté du peuplement américain, contribuant à la mise en question du dogme «*Clovis first*» cher à la plupart des archéologues nord-américains. N. Guidon a su imposer la création d'un Parc National de la Serra da Capivara, dans le cadre duquel elle a mené une active politique portant à la fois sur la préservation et sur la divulgation. En accord avec le Laboratoire des Musées de France de Champs sur Marne, elle organisa des stages de formation orientés vers la protection des panneaux peints. Avec l'aide d'organismes internationaux, elle a su créer autour d'un projet touristique un ambitieux projet de formation qui bénéficie la population locale (ensemble hôtelier, guides, vente d'artisanat). Comme le dit un Maire de São Raimundo, l'histoire de la région peut se raconter en deux périodes : "avant et après Niède Guidon".

Elle a également contribué à l'installation du cours de Maîtrise et de Doctorat en archéologie à l'Université de Pernambuco et la plupart des chercheurs du Nord-Est du Brésil ont travaillé sur ses chantiers. De même que les missions de Minas Gerais et du Mato Grosso dont nous allons parler ci-après, la mission du Piauí a été remarquable par l'intégration totale qui a été réalisée entre les chercheurs français et brésiliens.



La mission de Minas Gerais

Elle fut créée peu après la mort d'A. Emperaire pour permettre de continuer les recherches dans le Brésil central. Dirigée par l'auteur de ces lignes, elle devait permettre d'étudier successivement divers secteurs du bassin du rio São Francisco depuis son cours supérieur (fouilles actuelles de Buritizeiro, près de Pirapora) jusqu'à la frontière du nord-est (vallée du Rio Peruaçu, près de Januária ; vallée du rio Cocha, près de Montalvania) et de son principal affluent (le rio das Velhas, avec les recherches effectuées dans la Serra do Cipó). Au cours de ces dernières années, la mission a commencé à étudier de nouveaux bassins hydrographiques (Rio Doce, Rio Jequitinhonha près de Diamantina).

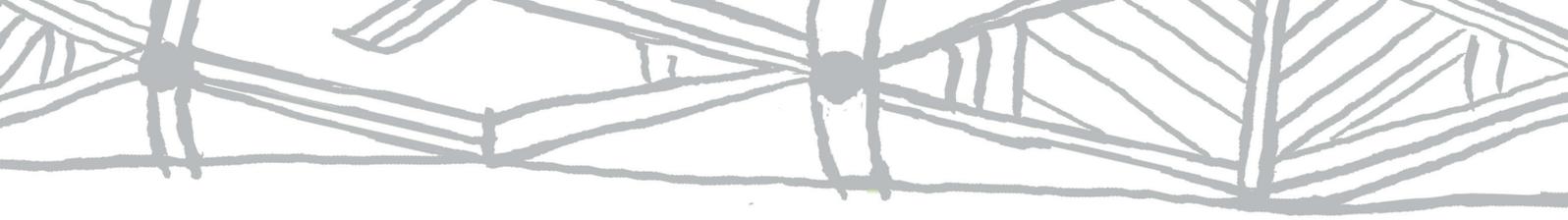
La mission a d'abord consacré la majeure partie de ses efforts à la fouille des abris, à partir desquels il fut possible d'établir des séquences régionales couvrant les douze derniers millénaires. On a particulièrement travaillé sur les industries lithiques, développant la connaissance des formes du travail du quartz et du quartzite (région centrale de Minas Gerais) ou analysant les changements de technologie dans les régions où le silex dominait (nord de l'état). La bonne conservation des vestiges organiques dans les abris a permis de réunir une collection de squelettes (en particulier des dizaines d'exemplaires appartenant à la «race» de Lagoa Santa), qui joue un grand rôle dans les actuels débats sur la morphologie des premiers amérindiens et sur la paléopathologie des groupes plus récents. Elle a été particulièrement exploitée par W. Neves (Université de São Paulo) et S. Mendonça de Souza (Fondation Osvaldo Cruz, de Rio de Janeiro). On a pu également réaliser des études génétiques sur des végétaux cultivés (avec l'Université de São Paulo à Piracicaba).

Parallèlement, les études d'art rupestre se sont fondées sur l'établissement de séquences chronostylistiques, profitant des nombreux éléments de datation – relative et absolue – rencontrés dans les sites.

Plus récemment, nous avons pu renouveler l'approche des groupes tupiguarani à partir de la fouille de sites particulièrement bien préservés (dans la vallée du Rio Doce) et de l'analyse stylistique de leurs peintures sur céramique dans l'ensemble du Brésil. Nous avons d'ailleurs établi une collaboration avec un très grand nombre de collègues du Brésil, de l'Argentine et de l'Uruguay travaillant sur les Tupiguarani, dont le résultat en trois denses volumes doit être publié incessamment.

L'influence du centre de recherches franco-brésilien de Minas Gerais dépasse largement les frontières de l'état et même du Brésil. Divers stages et cours de technologie lithique et de micro tracéologie (avec J. Tixier, J. Flenniken; M. E. Mansur-Francomme) ont été réalisés en collaboration avec des chercheurs français, argentins ou américains, attirant des étudiants de tout le Brésil. Notre méthode d'approche des graphismes rupestres et notre classification de l'art rupestre brésilien servent souvent de base aux chercheurs d'autres centres. La récente création d'un 3^e cycle dans l'Université Fédérale de Minas Gerais doit encore renforcer cette influence.

Des chercheurs de divers états et pays ont également participé à des fouilles et, puisque nous



sommes en Guyane, rappelons la participation de S. Rostain aux fouilles de la Lapa do Boquete en 1988.

Finalement, nous soulignerons le rôle pionnier des chercheurs liés à la mission de Minas Gerais dans la pratique de l'archéologie expérimentale au Brésil.

La mission du Mato Grosso

Il est encore tôt pour faire un bilan de cette mission, la plus récente de toutes, co-dirigée par D. Vialou (IPH de Paris) et L. Figuti (MAE de l'Université de São Paulo) depuis la fin des années 1980.

Formée au départ pour explorer les sites d'art rupestre découverts par Jean Périer, elle a rapidement donné lieu à des fouilles importantes (Ferraz Egreja, Santa Elina). Ce dernier site a permis de vérifier la coexistence stratigraphique de l'occupation humaine et de la faune éteinte au final du Pléistocène. Des indices d'occupation encore plus ancienne sont encore sous examen. En plus d'une intéressante industrie lithique qui comporte de nombreux outils en calcaire, le site de Santa Elina a fourni une grande abondance de pigments - concentrés surtout vers 6 000 BP - et ses niveaux supérieurs ont particulièrement bien préservé les restes organiques.

De nombreux chercheurs du Mato Grosso et des étudiants de l'Université de São Paulo ont appris les techniques de décapage dans ce site, où les responsables ont également accueilli en stage des jeunes chercheurs de l'équipe de Minas Gerais.

On peut souligner la collaboration constante de cette mission avec de nombreux laboratoires de géosciences et de physique français ainsi que la possibilité de former des étudiants de troisième cycle à l'Institut de Paléontologie Humaine de Paris.

5. Autres influences et collaborations

Divers laboratoires et chercheurs français ont participé de la construction de la Préhistoire brésilienne en formant des professeurs qui ont maintenant des postes-clé dans les centres de formations des principaux centres universitaires. Nous citerons seulement, parmi d'autres, A. Kern et C. Etchevarne qui dirigent des programmes de troisième cycle à Porto Alegre et à Salvador. Sur le plan théorique, des auteurs français comme P. Courbin et J.C. Gardin ont eu une influence particulière, corrigeant la prépondérance américaine en ce domaine, notamment grâce aux enseignements d'A. Kern à Porto Alegre, d'U. Bezerra de Meneses à São Paulo, ou de A. M. Pessis à Recife.

L'introduction au Brésil de l'archéologie sub-aquatique scientifique, réalisée par G. Rambelli, doit beaucoup au cours de spécialisation que ce jeune chercheur suivit à Annecy en 1992. Il fut invité par A. Bocquet au Centre National de Recherches Archéologiques sub-aquatiques (maintenant

DRASSM) et travailla également avec E. Rieth (CNRS, Musée de la Marine). G. Rambelli dirige actuellement le CEANS/NEE de l'Université de Campinas.

Nous avons déjà mentionné le rôle du Laboratoire de Champs sur Marne pour la formation de chercheurs spécialisés (particulièrement M. C. Lage) dans la conservation des sites rupestres. Quant à la formation de technologues brésiliens de la pierre, elle doit beaucoup aux enseignements de Jacques Tixier (Solange Caldarelli), d'E. Boeda (E. Fogaça) ou de J. Pelegrin (J. Rodet). On peut aussi mentionner les activités de P. Gaulier auprès du Musée de Paranaguá. Dans les années 1980, H. et A. de Lumley ont dirigé avec M. Beltrão une fouille dans l'état de Bahia, qui fit grand bruit à l'époque en soulevant la possibilité d'une présence humaine il y a quelques 300 000 ans.

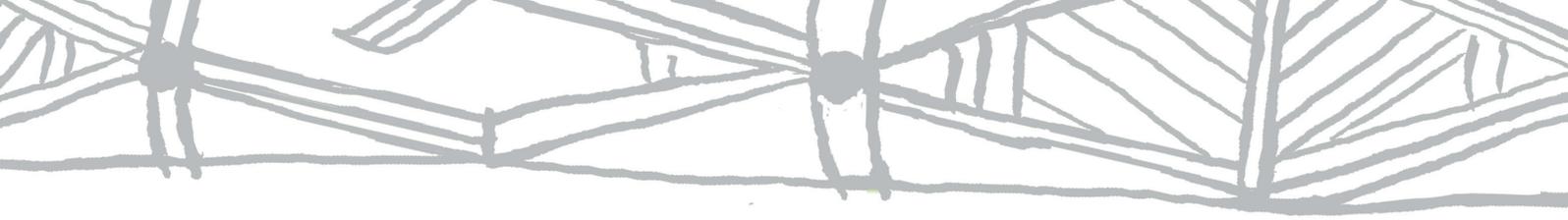
En sus des professionnels, on peut mentionner l'action de divers amateurs français, qui ont fait profiter les archéologues de leur connaissance du terrain et les ont éventuellement assistés dans leurs fouilles. Parmi eux, nous soulignerons le rôle de G. C. Collet (un des fondateurs de la Société Spéléologique brésilienne) dans l'état de São Paulo et de Jean Périer, pionnier de la prospection des sites rupestres du Mato Grosso.

6 - L'influence de l'expérience brésilienne sur les chercheurs français

La proximité spatiale ou temporelle des cultures indigènes, l'expérience d'un environnement nouveau, le contact avec des collègues qui ont des expériences différentes et une formation souvent très influencée par les orientations anglo-saxonnes amènent une profonde transformation des européens qui viennent travailler en Amérique du Sud.



Quelques-uns des participants de la rencontre de Paranaguá en 2002. De gauche à droite: P. I. Schmitz, M. Andreatta, O. Blasi, O. Dias, A. Prous, P. Gaulier, M. Beltrão, I. Chmyz, N. Guidon, A. L. Salles. Photo : R. Santos Ceccom.



C'est ainsi que les jeunes chercheurs comprennent vite l'importance de la théorie anthropologique et de la connaissance des faits ethnographiques, héritages de la proximité spatiale et temporelle du monde indigène, alors que les formations reçues en Europe privilégiaient, au moins jusqu'aux années 1980 les relations avec les sciences de la Terre. Le cas d'A. Emperaire est un exemple de l'importance de la présence des cultures indigènes. Son expérience avec des indiens Xetá eut un grand rôle dans l'intérêt qu'elle porta aux industries lithiques américaines et dans sa prise de conscience de la transformation des outils en cours d'usage, l'amenant à dépasser la vision typologique traditionnelle jusqu'aux années 1960. Quant à son abordage de l'art rupestre, il fut certainement modifié à la fin des années 1960 par la connaissance des travaux de Reichel-Dolmatoff auprès des Desanas. Autant elle avait refusé les comparaisons ethnographiques en étudiant l'art rupestre paléolithique européen, autant elle commençait à s'intéresser aux formes symboliques de l'art amérindien récent, dont elle acceptait l'idée qu'elles aient pu maintenir certaines traditions depuis la période préhistorique.

La confrontation avec des milieux physiques contrastés oblige également à changer bien des perspectives. Les différences climatiques, faunistiques ou de végétation qui imposent évidemment des moyens de survie différents de ceux des régions tempérées (point n'est besoin de citer des exemples). Mais on s'attendrait moins à ce que les conditions géologiques transforment profondément la matérialité des vestiges archéologiques eux-mêmes. Alors que les paléolithiciens sont habitués à travailler sur des restes essentiellement lithiques, les habitants des terres tropicales humides disposaient d'une grande abondance de matières premières organiques (particulièrement végétales) aisément transformables en outils, dont l'existence peut à la limite rendre inutile l'utilisation de la pierre pour obtenir des tranchants. Et même quand on dispose d'industries lithiques, on peut constater rapidement que la philosophie du travail de taille - et son rôle symbolique pour les populations natives - était fort différente de celle que l'on reconnaît dans les zones tempérées ou méditerranéennes. Dans le cas du Brésil (comme dans celui de la Guyane) où le silex est absent de vastes régions et l'obsidienne totalement inconnue, d'autres matières ont été utilisées, pour lesquelles les méthodes et techniques de taille les mieux adaptées étaient jusqu'à, il y a peu, méconnues ou mal comprises par les chercheurs formés dans les centres traditionnels de la recherche préhistorique. Les industries de quartz n'étaient simplement pas vues dans bien des cas, soit que l'existence d'un outillage en silex offusquât leur reconnaissance dans certaines régions, soit que l'on niât purement et simplement l'existence d'une occupation humaine lorsque les sites ne présentaient que les seuls des outils de quartz taillés sur enclume. C'est ainsi que notre nécessité d'étudier des industries presque exclusivement taillées sur quartz dans le centre de Minas Gerais nous a obligé depuis la fin de la décennie de 1970 à approfondir la connaissance des procédés de travail et d'utilisation, nous permettant d'offrir un apport significatif aux chercheurs de divers pays d'Amérique latine comme d'Europe. Ce n'est qu'au cours de ces toutes dernières années que l'on voit cette situation se modifier.



Un autre aspect du travail en région tropicale est la relation des chercheurs avec les populations locales. S'il s'agit d'un point important et parfois délicat dans tous les pays du monde, il est beaucoup plus complexe dans des pays comme le Brésil, où l'on côtoie souvent la misère, particulièrement en milieu rural. Dans ce sens, les chercheurs français travaillant au Brésil ont dû apprendre très tôt à tenir compte des traditions et des problèmes locaux.

Il faut enfin et surtout souligner l'enrichissement des chercheurs européens auprès de leurs collègues brésiliens. Pour notre part, nous aimerions enregistrer ici notre gratitude envers C. del Rio Garcia, de qui nous avons tant appris sur l'archéologie des sites côtiers à notre arrivée au Brésil, à L. Pallestrini avec qui nous avons eu notre première expérience de terrain à Piraju. Dire aussi notre admiration pour le Pe. João A. Rohr, dont nous avons pu apprécier l'expérience quand nous travaillions à Lapa Vermelha. Sans parler des personnalités hors pairs que nous avons rencontrées dans ce pays, tel A. Montalvão - le don Quichotte du sertão de Montalvão.

Conclusion

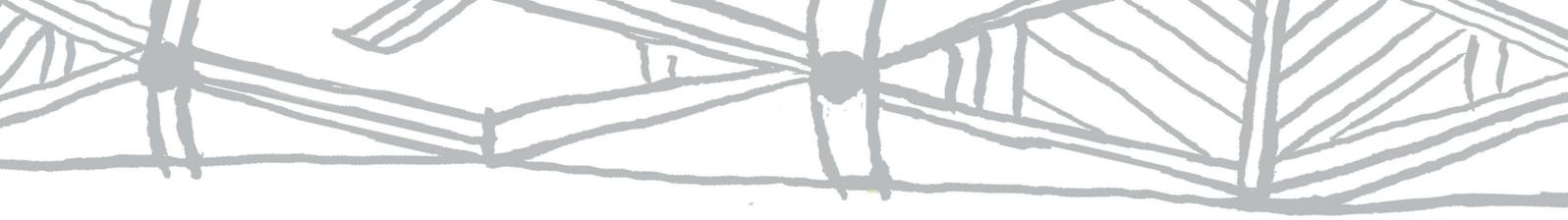
Les chercheurs français – reflétant une optique européenne justifiée par l'histoire de la naissance de l'archéologie dans « l'Ancien Monde » – ont développé le “respect” pour les vestiges archéologiques comme fondement du savoir ; cela signifie une grande précision dans le contrôle des informations lors de la collecte (observation stratigraphique, taphonomique, mise sur plan, recherche de structures discrètes, etc.).

Souvent formés à la recherche dans le domaine de la préhistoire la plus reculée (Paléolithique), ils ont généralement privilégié l'étude des périodes anciennes et des outils lithiques par rapport aux groupes plus récents, dont les vestiges les plus visibles sont presque toujours céramiques. Leur approche de la préhistoire se fait plutôt à partir de l'analyse de la matérialité (“industries”) qu'à partir de celle du milieu, ce qui ne signifie pas cependant que celui-ci soit dédaigné.

Surtout, l'étude qu'ils font des industries s'intègre dans une perspective de chaîne opératoire, plus ample que celle (des technologues américains) de la simple réduction. Leur sensibilité au rôle des phénomènes esthétiques, due probablement à l'intérêt porté au monde symbolique par le structuralisme, a également dirigé leur attention vers l'art préhistorique - un domaine largement dédaigné par la recherche académique nord-américaine jusqu'aux années 1990.

De fait, les deux influences extérieures majeures (anglo-saxonne et française) qui se font sentir dans l'archéologie brésilienne sont plus complémentaires que contradictoires. Reflétant des sensibilités différentes, elles permettent de critiquer et rectifier certains aspects simplistes des perspectives ou de l'action des tenants de l'une et de l'autre.

De cette manière, la pratique de l'archéologie hors du continent d'origine amène à vérifier que les influences jouent toujours à double sens. Les chercheurs français qui travaillent au Brésil (et dans



les pays tropicaux en général) changent leur manière de voir la préhistoire, et certaines leçons apprises “outre-mer” finissent aussi par influencer aussi la préhistoire européenne.

Bibliographie:

- ACTES DU SYMPOSIUM DE PARANAGUÁ 2002. Communications de Margarida Andreatta, M. Beltrão, I. Chmyz, L. Emperaire, N. Guidon, A. Prous et P. I. Schmitz. (en préparation)
- PLUMET, P. 1980/1, “De l’analyse descriptive au système informatique de base de données” *Journal de la Soc. des Américanistes*, Paris, numéro spécial en hommage à A Laming-Emperaire, 67: 141-162.
- PROUS, A. 1994 «L’archéologie brésilienne aujourd’hui : problèmes et tendances» *in* : P. Lévêque & alii eds., *Etudes brésiliennes*, Annales Littéraires de l’Université de Besançon, 130 : 9-43, Besançon.
- PROUS, A. 1992 *Arqueologia Brasileira*, Universidade Nacional de Brasília, Brasília, 612 p.
- PROUS, A. 1995/1996 “Histórico do Setor de Arqueologia UFMG e o papel das Missões Franco-brasileiras”, 8a Reunião Científica da SAB, *Anais* 1: 131-151.
- RODET, J. 2004 «Notes sur l’archéologie française au Brésil: les sambaquis” Cent ans de la Société Archéologique Française, Avignon, *resumés* : 25. (Actes du Congrès sous presse)
- VIALOU, D. 1989 “Une rencontre des préhistoriens - France - Brésil. Vingt ans de coopération” *Col. Travaux et Mémoires*, IEHEAL, PUG, 44.

Une bibliographie des travaux d’A. Laming Emperaire sur le Brésil a été publiée dans un numéro spécial de 1981 du *Journal des Américanistes* de Paris, qui fut dédié à sa mémoire. Nous avons publié trois bibliographies générales de l’Archéologie brésilienne dans les *Arquivos do Museu de História Natural UFMG*, vol. 4 (1979), 10 (1980) et 15 (1995) dans lesquelles on peut trouver les références des travaux des chercheurs français et de leurs collaborateurs.

Rappelons également l’existence d’une série de publications en microfiches de l’Institut d’Ethnologie de Paris, consacrée à la publication des relevés rupestres réalisés par les Missions de Minas Gerais et du Piauí au cours des années 1970 et 1980.

Remerciements :

Nous remercions R Santos Ceccom et I. Chmyz du CEPA (Centre de recherches préhistoriques) de Curitiba, qui nous ont aimablement autorisé à reproduire la photographie de quelques participants du symposium de Paranaguá.



Les technologies lithiques des populations préhistoriques du Brésil central et septentrional

André Prous

Andrei Isnardis Horta

Mission Archéologique Française de Minas Gerais et Setor de Arqueologia do Museu de História Natural da Universidade Federal de Minas Gerais

Résumé

Les technologies préhistoriques de taille rencontrées sur le territoire brésilien sont relativement peu variées. On peut distinguer deux modes principaux, selon les matières premières utilisées : la technique de taille à main libre (“unipolaire”) pour les silex, quartzites... et la technique de taille sur enclume (que nous appelons “bipolaire”) pour les roches de moindre qualité, comme le quartz ou l’agate.

Seront examinés ici quelques aspects des technologies lithiques au cours du temps et dans divers contextes naturels et culturels. Nous verrons aussi que des informations ethno-historiques et ethnographiques qui permettent d’interpréter certains vestiges, s’appuient sur des expériences de fabrication et d’utilisation réalisées dans le laboratoire du Secteur d’Archéologie de l’Université Fédérale de Minas Gerais.

Les techniques de taille sur enclume au Brésil sont simples et extrêmement efficaces et ne sont pas spécifiques d’une période particulière de la préhistoire brésilienne.

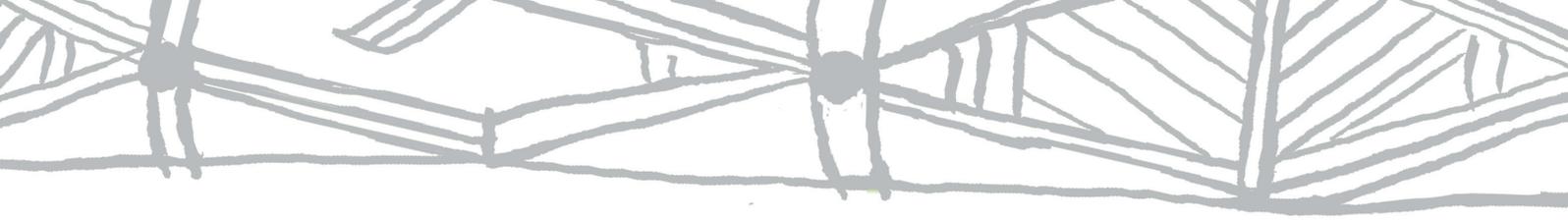
D’autres techniques de débitage et quelques outils sont plus particulièrement fréquents dans certaines régions ou à certaines époques ; dans certains cas elles alternent d’ailleurs l’utilisation de l’enclume et la percussion “libre” sur un même support.

Des enquêtes ethnographiques menées auprès des derniers tailleurs de pierre du Brésil ont permis de décrire la fabrication récente, en 1955, des outils de pierre taillée et polie des Indiens Xetá du Paraná, et des dents de râpe à manioc par les Baniwa qui en ont le monopole dans la haute Amazonie (vallée du Rio Negro), de même que les Wai Wai sur les plateaux de Guyane.

Dans le quatrième et dernier point sont abordés les outils polis et bouchardés qui ont, au Brésil, presque exclusivement des lames, des mains de pilon ou des ornements.

Les lames à tranchant poli sont généralement faites en roche verte (diabase, diorites, gabro, amphibolites), plus rarement en quartzite, voire en calcaire silicifié.

L’étude des industries lithiques brésiliennes en est encore à ses débuts ; les chronologies sont encore incertaines et bien des régions restent peu ou non explorées. Ce rapide panorama ne prétend donc pas être une synthèse des connaissances établies, mais répond seulement au désir de présenter à nos voisins septentrionaux la variété des industries brésiliennes, dont certains aspects peuvent se



retrouver à l'extrême nord du continent sud-américain.

Resumo

As tecnologias pré-históricas de talha encontradas no território brasileiro são relativamente pouco variadas. Se pode distinguir dois modos principais dependendo das matérias primárias usadas: técnicas de talha a mão livre (unipolar) para o sílex, quartzites... e talha sobre bigornas (que chamamos bipolar) para as pedras de qualidade inferior como o quartz ou o agate.

Serão examinadas aqui alguns aspectos das tecnologias líticas ao decorrer do tempo e em diversos contextos naturais e culturais. Igualmente informações etno-históricas e etnográficas que permitem de interpretar alguns vestígios se apoiando nas experiências de fabricação e de utilização realizadas no laboratório do Setor Arqueologia da Universidade Federal de Minas Gerais.

As técnicas de talho sobre bigorna no Brasil são simples e extremamente eficazes e não são específicas d'um período em particular da pré-história brasileira. Outras técnicas de debitage e alguns utensílios são mais particularmente frequentes em algumas regiões ou à algumas épocas; em alguns casos alteram além disso a utilização de bigornas e a percussão livre sobre o mesmo suporte.

Pesquisas etnográficas levadas com os últimos talhadores de pedras do Brasil : as Xeta e as Baniwa permitiram descrever a fabricação recente em 1955 de utensílios de pedras talhadas polidas pelos indígenas Xeta do Parana, e das dentes de rapadura de mandioca pelos Baniwa na alta Amazônia (vallée do Rio Negro como os Wai Wai no planalto das Guianas).

No quarto e último ponto são abordados os utensílios polidos que tem no Brasil quase exclusivamente lâminas, pilão, ou ornamentos.

As lâminas cortantes polidas são geralmente feitas em pedras verdes (diabases, diorites, gabros, amphibolites), mais raramente em quartzites, ou em calcario silicificado.

Os estudos das indústrias líticas brasileiras estão ainda no seu começo ; as cronologias ainda são incertas e várias regiões ficam pouco ou não exploradas. Este rápido panorama não pretende então ousar uma síntese de conhecimento estabelecido, mas responde unicamente ao desejo de apresentar a nossos vizinhos septentrionários a variedade das indústrias brasileiras, cujos alguns aspectos podem se encontrar ao extremo norte do continente sul-americano.

Introduction

Les technologies préhistoriques de taille rencontrées sur le territoire brésilien sont relativement peu variées. On peut distinguer deux techniques principales selon les matières premières utilisées : la taille à main libre (“unipolaire”) pour les matières à fracture bien contrôlable (sílex, quartzites) et la taille sur enclume (que nous appelons “bipolaire”) pour les roches de moindre qualité – quartz



ou agate, voire diabases – , et aussi pour travailler les pièces brutes de dimensions réduites ou d'en-tame difficile en raison de leur forme ovoïde.

Alors que les techniques de taille sur enclume sont relativement peu variées et que leurs produits ne permettent guère de différencier les traditions culturelles qui les ont utilisées, les techniques de taille à main libre sont plus différenciées. Elles ont donc amené les archéologues à reconnaître diverses “traditions” - surtout pour la période dite “précéramique” - alors que les industries des cultures dites “céramistes” sont souvent méconnues par les chercheurs. Les formes de piquetage et de polissage sont relativement simples et leurs variations d'une industrie à l'autre sont dues plutôt à la forme des objets de pierre et aux formules d'emmanchement qu'à l'utilisation de techniques distinctes.

Nous montrerons dans cette communication quelques aspects des technologies lithiques au cours du temps et dans divers contextes naturels et culturels. Nous discuterons également les informations ethno-historiques et ethnographiques qui permettent d'interpréter certains vestiges, nous appuyant également sur des expériences de fabrication et d'utilisation réalisées dans le laboratoire du Secteur d'Archéologie de l'Université Fédérale de Minas Gerais.

1 – Les techniques de taille sur enclume au Brésil

Nous ne détaillerons pas ici les particularités et les rôles des techniques sur enclume au Brésil, que nous avons présenté récemment dans une table-ronde et dont le texte doit être publié prochainement¹. Rappelons cependant quelques points essentiels.

Tout d'abord, il s'agit de la technique la plus simple - du moins sous ses formes élémentaires - et qui est donc à la portée de n'importe quel débutant. Ensuite, elle est extrêmement efficace, permettant d'obtenir n'importe quel type de tranchant et de débiter des blocs ou galets de toutes dimensions, même très faibles, et de n'importe quelle forme. Cela explique son succès sur tous les continents et à toutes les époques, au moins depuis les tous premiers représentants du genre *Homo*. Nous croyons d'ailleurs que la taille des roches pour obtenir des tranchants pourrait avoir surgi en Afrique à partir d'accidents survenus lors du bris de noix de palme sur enclume – des fragments coupants de pierre auraient pu être provoqué par le choc des blocs manipulés par des primates. On sait en effet que des chimpanzés africains et des singes sud-américains (*macaco prego*, *Cebus sp.*, du Brésil central) ouvrent les noix de palme en les percutant à la pierre sur un support rocheux. Nous avons d'ailleurs pu voir ces instruments et les restes des noix concassées dans la Serra d'Agua Fria (Tocantins). On trouve cette technique au Brésil dans toutes les industries de l'Holocène ; elle y est même dominante partout où les roches fragiles disponibles sont le quartz, l'améthyste ou l'agate : la bande côtière, depuis le Brésil central jusqu'à l'Uruguay ; la vallée du Rio Doce et les plateaux de Minas Gerais (régions de Lagoa Santa, Serra do Espinhaço) dans le Brésil central ; dans la Serra



Gisement de quartz, Nouragues, Guyane Française. Photo : Gérald Migéon

dos Carajás, en Amazonie. Ailleurs, elle apparaît épisodiquement, même quand on disposait de silex et de quartzites de bonne qualité et surtout, nous semble-t-il, quand il s'agissait de préparer des préformes de lames de hache.

Nous avons mentionné ailleurs (Prous 2004) le fait que la taille sur enclume “classique”, pratiquée de manière peu contrôlée, permet d'obtenir facilement, pratiquement tous les types de tranchant en triant les déchets. Certains auteurs ont également pensé qu'elle pourrait avoir été utilisée pour obtenir des objets robustes et de forme propre au travail comme les pièces esquillées. Cette utilisation amène cependant un écrasement de la partie percutée semblable à un piquetage ; il est différent de celui qui se produit lors du débitage sur enclume, que nous n'avons pas observé sur les pièces brésiliennes étudiées jusqu'à présent – mais qui pourraient bien apparaître dans d'autres contextes régionaux.

Notre expérience de la taille sur enclume au cours des années 1980 ayant été principalement dirigée vers le cristal de quartz, nos publications reflètent surtout les formes obtenues dans cette matière et les stigmates qui lui sont caractéristiques. Quand nous avons examiné récemment des industries en quartz saccharoïde, en quartzite² ou en agate³ et avons été amenés à tester ces matières premières, nous avons pu vérifier que les formes obtenues et les stigmates étaient légèrement différents.

Le quartz (surtout quand il est cristallin) s'écrase beaucoup au contact du percuteur et même à celui de l'enclume, produisant souvent de la poudre ; la fracture des talons écrasés est très fréquente ;



les formes en baguette résultant des fractures parasites en Siret sont particulièrement nombreuses, ainsi que les fractures aléatoires provenant des plans de clivage – laissant de nombreux cassons polyédrique. Les résidus du bloc ou du cristal en fin de débitage sont plus souvent de forme biconique que rectangulaires. Cependant, même à l'intérieur de cette famille de roche, on note que les quartz saccharoïdes du Rio Doce (Brésil) et surtout, celui de Galice (Espagne) se comportent de manière légèrement différente du cristal hyalin du centre de Minas Gerais et demandent des percuteurs plus lourds...

Les roches plus tenaces (silex, quartzites et même l'agate) montrent des stigmates d'écrasement beaucoup plus discrets, surtout au contact de l'enclume ; les pièces nucléiformes en fin de débitage tendent à être plutôt rectangulaires que biconiques («pièces esquillées» typiques).

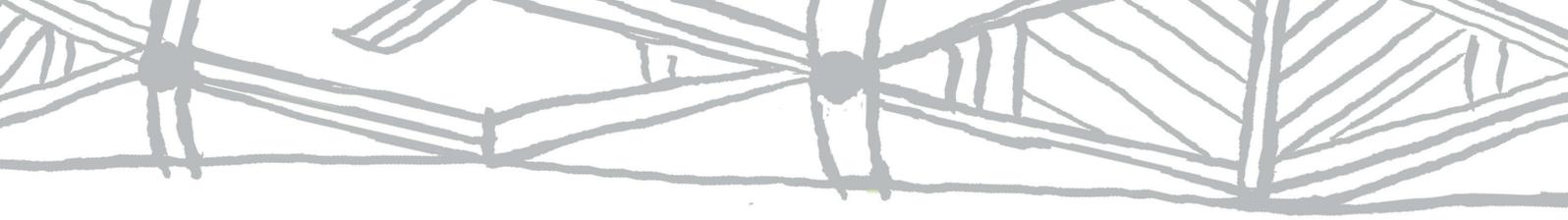
On peut, d'autre part, contrôler partiellement la taille bipolaire. Par exemple, et indépendamment de la matière première, un roulement sur la tranche de 90° des pièces en cours de taille facilite la production de pièces nucléiformes rectangulaires, alors que leur maintien permanent dans une même position provoque plutôt la formation de morphologies biconiques.

L'agate, quant à elle, formée de calcédoine fibreuse, peut être travaillée dans le sens des fibres, ce qui permet l'obtention de pièces allongées et fines. Cette possibilité, associée au grand nombre de fractures latérales en Siret (un point commun avec le quartz) multiplie ainsi les pièces rectangulaires allongées et minces, possédant deux tranchants latéraux rectilignes et parallèles⁴. Il n'est pas impossible que cette roche, très tenace, ait été préchauffée dans le sud du Brésil (industries tupiguarani de l'état de Santa Catarina) ; nos expériences en cours pour vérifier cette possibilité ne sont pas encore terminées.

Il est également possible d'obtenir des lamelles en contrôlant l'orientation des pièces nucléiformes rectangulaires en cours de débitage aussi bien dans le cas du silex que dans celui du quartz. Nous avons pu en produire - d'abord accidentellement - et, plus tard, de forme plus contrôlée. Mais il est bien évident que les techniques à main libre restent bien plus efficaces si l'on veut obtenir systématiquement des supports lamellaires !

L'attaque de galets ovoïdes qui n'offrent pas de plan de frappe adéquat pour l'entame est normalement amorcée sur enclume. Un coup violent permet de les fendre et de continuer le débitage commodément soit à main libre, soit en continuant à utiliser une enclume. Mais certains tailleurs préhistoriques du Brésil central – particulièrement de l'état de Goiás – diminuant la force du coup, détachaient des galets ovoïdes un grand éclat elliptique de forme très régulière, qui pouvait éventuellement être travaillé unifacialement en limaces par façonnage inverse. La “face plane” était alors non pas la face d'éclatement, mais la face corticale lisse.

Nous avons récemment vérifié dans les collections des états de Goiás, Bahia, Minas Gerais, Pará et Amazonas, la présence de ce que nous proposons d'appeler “percussion appuyée sur enclume” pour la production de pièces bifaciales destinées à devenir des lames de hache de section elliptique. Il s'agit d'un procédé distinct de la percussion sur enclume “classique”. Alors que dans le



procédé “normal”, déjà amplement décrit⁵, l’axe de la pièce à débiter ou à travailler est placé verticalement sur l’enclume et frappé de même – position adéquate à la fendre -, les préformes sont inclinées sur l’enclume et la percussion portée obliquement ; cela permet de ne pas fendre la pièce (l’objectif n’étant pas d’obtenir un support fin, mais de le garder massif) tout en retirant des éclats d’amincissements périphériques qui pénètrent assez profondément dans la face. La pièce est roulée en cours de taille le long de l’arête séparant les deux faces. Celle-ci présente alors des traces d’écrasement qui pourraient être interprétées à tort comme les marques d’un écrasement volontaire par piquetage destiné à la renforcer⁶.

On voit donc que le travail sur enclume est beaucoup plus varié que nous le pensions initialement et permet même d’obtenir des formes relativement déterminées.

2 – La variété des techniques de taille à main libre

Alors que le débitage sur enclume n’est pas spécifique d’une période particulière de la préhistoire brésilienne, certaines approches du débitage et quelques outils sont plus particulièrement fréquents dans certaines régions ou à certaines époques. Dans certains cas alternent d’ailleurs l’utilisation de l’enclume et la percussion “libre” sur un même support.

Les industries de la transition Holocène – Pléistocène dans le nord des états de Minas Gerais, Goiás et Tocantins

Les industries de la période de transition entre le Pléistocène et l’Holocène (12000/ ca. 9000 BP) semblent présenter depuis le Brésil central (sites de Goiás et de Minas Gerais) jusqu’en Amazonie (site du Pilão dit aussi Lapa Pintada) quelques caractères communs, dont un débitage assez bien contrôlé (parfois à tendance lamellaire), la fabrication de nombreuses pièces unifaces allongées (des “limaces” de morphologie assez varié) et de quelques foliacées bifaciales (pointes de trait?). Dans le nord de Minas Gerais, les études de micro-tracéologie ont montré que les outils plan-convexes avaient servi essentiellement à racler du bois.

Au-delà de ces caractères généraux, on peut mentionner certains dont nous n’affirmerons pas qu’ils soient valables pour toutes ces industries, mais qui ont été reconnus dans certains sites. Tout d’abord, on note une recherche de matières premières de meilleure qualité dans le nord de Minas Gerais – une préoccupation apparemment commune dans les industries contemporaines d’Amérique du Nord - qui semble disparaître au cours de l’Holocène. De même, nous avons reconnu des indices de percussion organique sur des éclats laminaires de Goiás (collection réunie par D. Martins) datés d’environ 9 000 BP⁷ et de Diamantina (fouilles de l’un de nous, A. Isnardis) ; notre collaboratrice J. Rodet en a trouvé d’autres dans les industries du nord de Minas Gerais⁸.

A. Roosevelt et ses collaborateurs mentionnent un traitement thermique dans la Lapa Pintada de Monte Alegre, mais ce point resterait à confirmer. En effet, les accidents thermiques sont extrêmement fréquents dans les abris du Brésil central et il n'est pas impossible qu'il en soit de même



Enclume en pierre, Barrage de Petit Saut, Sinnamary, Guyane Française
Photo : Jean Pierre Courau



Percuteur en quartz, Plateau des Mines, Saint Laurent du Maroni, Guyane Française. Photo : Jean Pierre Courau

dans la grotte amazonienne ; de plus, la retouche des pièces montrées par les illustrations ne semble pas exiger un tel traitement.

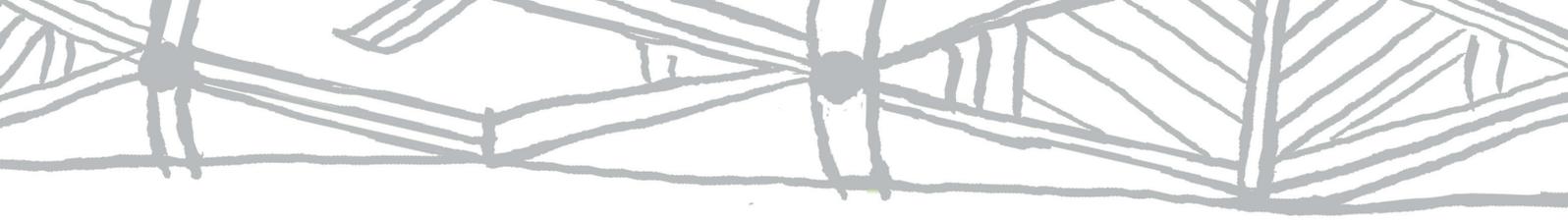
Les industries de la transition Pléistocène-Holocène des différentes régions du Brésil centrale montrent une variation assez remarquable dans la morphologie des outils plan-convexes. Certaines formes de limaces et de racloirs se retrouvent d'un site à l'autre, mais la variabilité semble assez grande, même à l'intérieur de chaque gisement.

À partir de l'industrie de la Lapa do Boquete, au Nord de Minas Gerais, E. Fogaça a montré l'existence de cinq catégories de supports : à nervure centrale ; à nervures guides multiples ; à surface centrale lisse ; à surface centrale corticale ; et pièces dont la surface supérieure a été retirée après le débitage. Ces caractéristiques correspondent aux volumes recherchés : prisme de base triangulaire, tronc de pyramide à base polygonale, prisme à base trapézoïdale, semi-ellipsoïde. Dans

la collection analysée, le façonnage est minime, voire absent quand le support présente déjà le volume désiré ; il est plus intense dans le cas contraire. Les ravivages peuvent créer des dissymétries (un bord plus travaillé que l'autre), ou une crête centrale longitudinale.

De ce point de vue, "l'apparente variabilité formelle cache la véritable variabilité structurelle". D'autre part, les différents volumes présentés ci-dessus, au départ assez larges, deviennent progressivement plus étroits et leurs bords plus abrupts, au fur et à mesure des retouches successives.

L'interprétation de Fogaça semble applicable aussi aux sites de la Serra do Lajeado (à quelques centaines de kilomètres plus au nord, à la limite entre le Brésil central et l'Amazonie), où L. Bueno



a travaillé sur quelques dizaines de gisements de plein-air. Dans ces sites la variabilité des formes est encore plus grande, mais les indications d'une gestion des outils qui les transformerait progressivement au cours de leur vie utile sont aussi fortes. Au contraire des abris du Nord de Minas Gerais - assez pauvres en outils élaborés - les sites du Tocantins et du sud-ouest de Goiás ont livré des centaines, voire des milliers d'outils plan-convexes, produits tant sur éclat que sur galets. Bueno a identifié des limaces et d'autres outils plan-convexes explorés jusqu'à exhaustion, dont les tranchants abrupts ont un angle de presque 90°.

Aussi bien Bueno que Fogaça soulignent que les parties des tranchants d'une même pièce peuvent présenter des angles et des formes assez différentes permettant une utilisation multifonctionnelle. Les pointes bifaciales peuvent se trouver dans les mêmes couches que les outils plain-convexe, mais elles ne sont jamais très nombreuses. Les déchets typiques de leur fabrication, par contre, sont fréquents, surtout dans les abris du Nord de Minas Gerais.

Les industries de la transition Holocène – Pleistocène au centre de Minas Gerais (dans les régions de Lagoa Santa, Serra do Cipó et Diamantina)

Dans le centre de l'état de Minas Gerais, le quartz est la matière dominante pour la production des tranchants et ses formes naturelles disponibles influencent clairement les stratégies des tailleurs. Dans la Serra do Cipó et à Lagoa Santa, le débitage bipolaire (sur enclume) est la technique plus fréquente, car les cristaux sont, en général, petits et le quartz de filon (de mauvaise qualité) est aussi utilisé. La technique sur enclume reste dominante depuis les premières occupations jusqu'à la fin de la période préhistorique. Plusieurs éclats semblent être utilisés bruts, mais certaines pièces (surtout celles que nous appelons nucléiformes) ont été employées comme des supports de grattoirs.

À Diamantina par contre, le débitage des cristaux se fait surtout par percussion directe à main libre, le débitage sur enclume ne touchant qu'une faible partie de l'industrie. Cette basse fréquence du débitage bipolaire est peut-être due à la meilleure qualité et aux plus grandes dimensions des cristaux de quartz de cette région ; mais même les petits cristaux sont taillés à main libre, car on y trouve des nuclei de dimensions assez réduites (3cm) exploités à main libre.

Les régions de Lagoa Santa et de la Serra do Cipó ne possèdent pas les outils plan-convexes typiques du Brésil central, ce que pourrait être lié à l'absence de blocs de matières premières adéquates. Les couches anciennes des abris de Diamantina, au contraire, gardent les déchets caractéristiques de leur production (éclats de façonnage, d'amincissement et de retouche), taillés sur des variétés de quartzite locales, même si nous n'avons pas encore retrouvé en couche les outils eux-mêmes (on en a cependant recueilli dans des zones érodées).

La production de racloirs sur plaquettes de quartzite apparaît depuis les niveaux plus anciens de l'Holocène à Diamantina comme dans la Serra do Cipó, les plaquettes étaient probablement utili-



sées et ravivées dans les abris, car les éclats de retouche ne sont déjà plus corticaux.

On trouve beaucoup d'indices de fabrication de pointes bifaciales dans les niveaux anciens, bien qu'on n'ait retrouvé qu'une pointe entière (à pédoncule et ailerons) et quelques préformes. Mais les éclats d'amincissement sont très nombreux ; ils sont reconnaissables à leur profil arqué, à leur angle de chasse très oblique, à leur corniche préparée, à leur talon étroit (parfois linéaire ou ponctiforme) et à leur partie distale plus large que la proximale.

Les industries de l'Holocène ancien et moyen dans le Brésil central

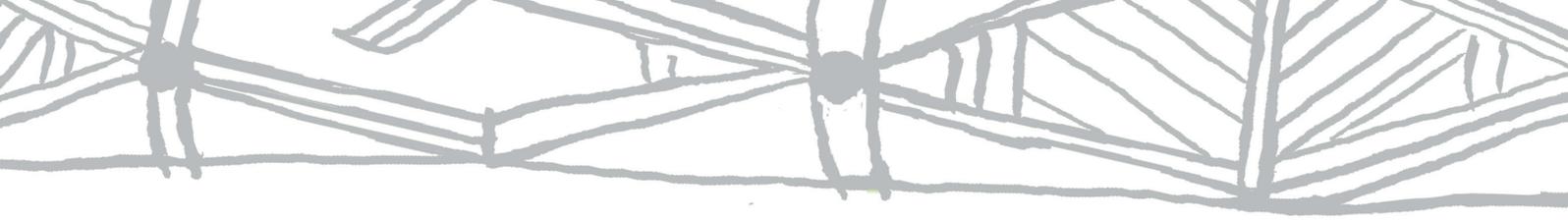
- *Les industries de l'Holocène ancien dans le centre du Minas Gerais*

Entre 9 000 et 7 000 BP, les derniers représentants de la "race de Lagoa Santa" vivant dans la Serra do Espinhaço (où manque totalement le silex) produisent des industries dans lesquelles se trouvent encore de très rares limaces, mais où se multiplient de petits grattoirs sur éclat de quartz, préférentiellement retouchés sur des éclats de décalottage de couronne de cristal mesurant entre 2 et 3 cm. Les outils de dimensions plus importantes sont faits sur plaquette de quartzite de 5 à 10cm et d'environ 1,5 cm d'épaisseur et dont le bord est retouché très régulièrement en raclor. Leur étude au microscope montre que tous ces instruments ont été utilisés pour travailler le bois (Lima & Mansur 1991; Alonso 1991).

- *Les industries de type "Serranópolis" dans les abris*

Les industries de l'Holocène moyen du Brésil central – et semble-t-il, celles aussi du nord-est – se caractérisent par une absence presque totale de retouche. Du moins peut-on affirmer l'absence dans les sites sous abri d'outils façonnés et retouchés de manière régulière, qui puissent être insérés dans une liste typologique. On ne trouve guère en effet que des éclats bruts de dimensions modestes, dont les tranchants sont tout au plus régularisés par un nombre restreint de retouches. Ils sont en quartz (retirés sur enclume) dans le centre de Minas Gerais ; en silex ou quartzite (extraits à main libre de nuclei globulaires) dans le nord de cet état ; en quartzite, dans le Goiás ; on ne dispose pas de description pour les autres états. Les rares aménagements déterminent des coches sur support épais, ou bien dégagent un petit bec entre deux encoches. Ces outils, à peine aménagés, méritent l'épithète d'« instruments occasionnels » utilisé par E. Fogaça à leur sujet.

En fait, les ensembles industriels connus de cette époque pour le Minas Gerais et le Goiás ont été retrouvés presque exclusivement sous abri. Il est possible que d'autres outils, plus élaborés, aient été produits pour répondre aux besoins des habitats - situés probablement le long des terrasses à cette époque - mais les rares collections disponibles datées n'éclaircissent pas totalement cette question. Dans le site de Buritizeiro (MG), par exemple, la tranchée initiale a permis de trouver *une* limace



et *une* pointe bifaciale, taillés dans des matières exogènes dont on ne retrouve pas d'autres traces, au milieu de centaines d'éclats non retouchés de quartzite locale. S'agirait-il de pièces antiques et ramassées par curiosité, ou d'instruments fabriqués ailleurs? Les prochaines fouilles que nous devons réaliser dans ce site éclaireront peut-être ce point. Terra Brava, dans la vallée du Peruaçu, présente des pièces qui sont interprétées par notre collaboratrice Rodet comme pouvant être des résidus de taille d'outils plan-convexes, encore que nous ayons des doutes sur ce point. Dans l'abri du Dragão, près de Montalvânia, une couche de l'Holocène Moyen contient des racloirs en quartzite d'une facture totalement inconnue, alors qu'à Andrelândia, de minuscules pointes à retouche unifaciales marginales ont été produites sur éclats vers la même époque (environ 4 000 BP).

Dans l'état du Tocantins, les sites à ciel ouvert étudiés par Bueno montrent en tous cas la même disparition des outils plan-convexes que nous avons vérifiés dans les abris de Minas Gerais et Goiás. Tout cela suggère que les outils plan-convexes ne sont non seulement pas absents des abris, mais qu'ils ont vraiment disparu des industries du Brésil Central de l'Holocène moyen.

Si on observe le tableau général de notre connaissance de cette période, on voit qu'elle est encore fort incomplète et peut réserver bien des surprises.

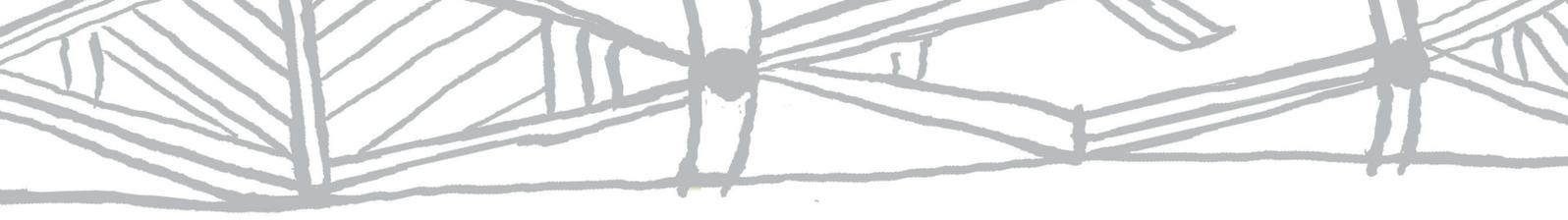
• *Les industries sur galet de la vallée du Rio São Francisco (Buritizeiro et dune d'Itaparica)*

Le puissant *rio* São Francisco est le principal canal de communication entre le Brésil central et nord-est. On connaît quelques sites à ciel ouvert comme celui de Buritizeiro (qui, après les sondages initiaux sera fouillé cette année par la mission archéologique franco-brésilienne de Minas Gerais) et ceux des dunes d'Itaparica ou de la région de Surubabel (état de Bahia) ; mais ces derniers sont des sites de surface, dans lesquels plusieurs ensembles chronologiques peuvent coexister. Dans tous ces sites, on trouve une industrie taillée essentiellement sur galet.

Les galets présentent la particularité d'offrir un cortex poli et lisse. Il est donc inutile de les décorer pour obtenir des éclats à bords tranchants.

Le débitage des galets du São Francisco (ainsi que celui d'autres vallées du Brésil central, par exemple dans le Tocantins) s'est fait selon des schémas très variés :

- Fente sur enclume de galets pour obtenir 2 hémilithes, chacun d'entre eux étant ensuite réduit à son tour sur enclume ;
- fente du galet, dont un ou deux hémilithes (ou l'éclat ovale initial bipolaire) servant de support pour fabriquer un uniface (dont la face plane est souvent corticale) ;
- retrait d'un éclat initial très épais qui sert de nucleus, la plate-forme de percussion est formée par la face interne de l'éclat initial, les éclats sont retirés en tournant autour du plan de frappe. Le nucleus prend une forme conique.
- retrait d'un éclat initial, le galet est ensuite débité de forme centripète jusqu'à ce que l'angle du "plan de percussion" courbe et périphérique ne permette plus l'exploitation. Le nucleus évolue



ainsi vers une forme hémisphérique.

- débitage du galet en tranche, reculant progressivement le front. Celui-ci présente généralement trois cicatrices: deux sont latérales et correspondent au retrait de deux éclats dissymétriques (un gauche et l'autre droit) à dos naturel proximal et latéral et d'un troisième éclat, central, de forme trapézoïdale ou triangulaire et à bord cortical proximal.

- dans les dunes de Surubabel (Bahia), où les petits galets de jaspe lustré ont une forme parallélépipédique, le débitage en tranche a produit des éclats rectangulaires à deux tranchants latéraux et deux faces (distale et proximale) corticales, que nous avons nommé, avec L. Bittar, "éclats *Pantera*".

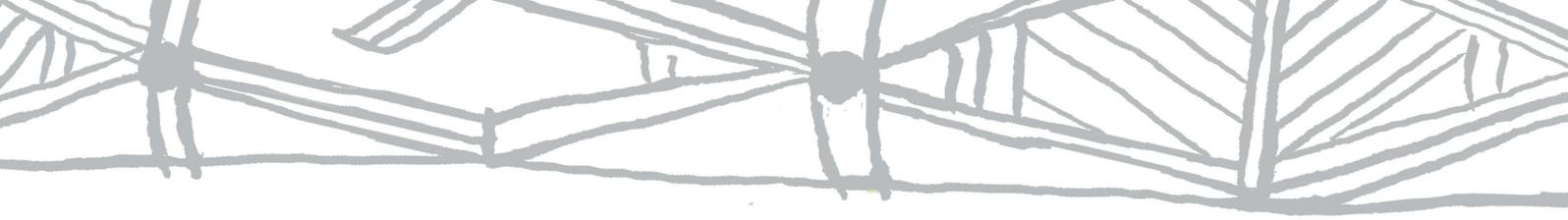
On trouve évidemment aussi des formes semblables à celles de *choppers* et *chopping-tools*, dont il est parfois difficile de savoir s'il s'agit d'anciens percuteurs cassés, de nuclei peut exploités, ou de véritables galets aménagés. La micro-tracéologie, qui pourrait permettre de différencier ces deux derniers usages, est souvent impossible sur les tranchants car les pièces ont séjourné longtemps sur les dunes et les grains de sables projetés par le vent ont produit une patine qui masque les vestiges.

Les industries des "horticulteurs" céramistes

• *Industries de type Una*

Les sites de grotte et abris du Brésil central, généralement attribués à une "Tradition *Una*" encore mal comprise, présentent des caractéristiques qui rappellent étrangement les industries *Itaparica*, avec une production d'éclats moyens à grands, souvent retouchés, et la fabrication de racloirs robustes et de pièces plan-convexes (limaces). Il n'y a cependant pas de pointes de trait en pierre (celle-ci est remplacée par le bois pour la terminaison des flèches), mais le travail bifacial est présent pour la fabrication de lames de haches. En effet, on trouve dans le nord de Minas Gerais⁹ des pièces faites à partir de grands éclats de silex larges et épais. Elles furent façonnées bifacialement par taille, le tranchant taillé étant aménagé perpendiculairement à l'axe de débitage. Elles ne présentent aucune ébauche de polissage – apparemment les indigènes évitaient de polir les roches siliceuses -, peut-être en raison de leur dureté. La présence des déchets de taille de ces instruments indique qu'ils ont été produits dans les mêmes abris où ils ont été abandonnés.

Comme ces pièces semblent correspondre à la toute dernière occupation indigène, on peut se demander si cette utilisation du silex ne découlerait pas du fait que ces dernières populations se seraient trouvées coupées de leurs sources d'approvisionnement en roche vertes tenaces, se contentant de tailler des haches de fortune en silex. Notons au passage que nous avons vu dans le Musée de l'Université de Goiás une hache Panara recueillie lors du premier contact, dans les années 1970. La lame était un simple éclat de silex non travaillé. Le soin qu'on portait à la finition esthétique des



haches de pierre pendant la période préhistorique avait totalement disparu, sans doute parce que la pierre n'avait déjà plus guère de valeur pour qui devait déjà connaître le métal.

• *Industries Tupiguarani*

Dans le Brésil central comme presque partout ailleurs, l'ensemble de l'industrie de cette culture pan-brésilienne est assez fruste, comportant surtout des éclats de quartz taillés généralement sur enclume et non retouchés. Dans le site de Florestal 2 (Rio Doce, MG), on a pu localiser des « réserves » de petits éclats de moins de 1,5 cm, qui pourraient avoir servi de matière première pour la fabrication de « dents » de râpes à manioc comme celles qui sont mentionnées par Jean de Léry aux XVI^e siècle entre les Tupinambá (probables descendants des porteurs de la tradition archéologique Tupiguarani). Quand ils disposaient de quartzite, les Tupiguarani taillaient grossièrement des racloirs sur éclat ou aménageaient des galets, mais il ne s'agit jamais là que de très rares objets. En plus des vestiges taillés, les sites de cette tradition contiennent de nombreux fragments de grès ou de gneiss à facette de polissage (qui devaient servir à affûter les tranchants de haches) et des blocs polyédriques creusés de cannelures, peut-être des calibreurs pour des éléments de collier et pour des pointes en bois.

Dans l'ouest de Bahia, on a trouvé¹⁰ un site tupiguarani contenant des dizaines de petits bifaces en quartzite et en calcédoine, que les fouilleurs considèrent comme des lames de hache non polie ; nous avons pu en examiner récemment quelques uns et avons ainsi vérifié que leurs bords présentaient des traces d'écrasement, suggérant un dégrossissage sur enclume.

Après les éclats simples, les objets les plus fréquents dans les sites tupiguarani sont les calibreurs. Nous avons proposé ce nom pour de petits blocs de grès ou de gneiss qui portent une plusieurs dépressions polies en gouttière, de diamètre très semblable, même d'un site à l'autre, comme l'a vérifié notre collaborateur A. Pessoa Lima. Ils pourraient avoir servi à préparer des éléments cylindriques ou des disques d'os et de coquille ; des expériences sont en cours pour mieux comprendre leur utilisation (Pessoa, Souza e Pilo, 2005).

• *Industries de la région amazonienne*

Un peu plus tardives que les industries de type *Itaparica* de Monte Alegre décrites par Roosevelt et collaborateurs, sont les couches inférieures de la Lapa do Gavião Serra dos Carajás, (au sud-ouest du Pará), fouillée par K. Hilbert. Elles n'ont pas encore été décrites, mais comportent surtout de l'améthyste débitée sur enclume, ainsi que des éclats d'hématite, dont nous ne savons s'ils étaient utilisés ou s'ils proviennent du façonnage d'outils lourds.

À la confluence du *rio* Negro et de l'Amazone, E. Neves a localisé des sites lithiques de surface à ciel ouvert plus tardifs, dans lesquels la matière première est un grès disponible lors des basses



Hache emmanchée polie XIII^e-XIV^e Photo : Jean Pierre Courau

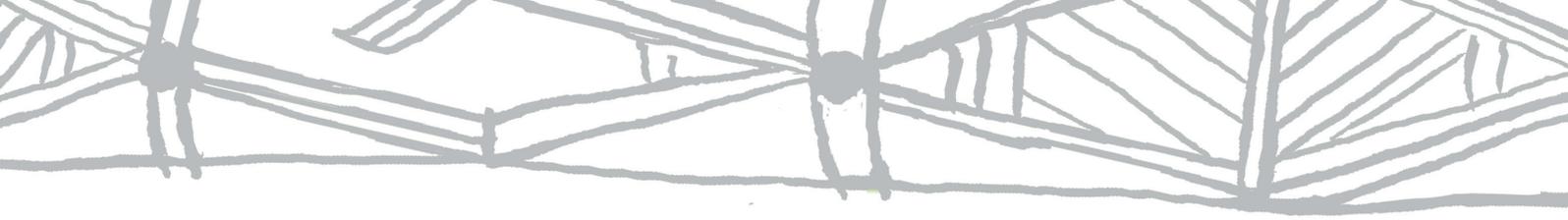
eaux. L'industrie, datée des deux premiers millénaires, est très homogène. L'exploitation des nucléi n'est pas organisée, mais plutôt opportuniste. Quelques pièces ont été débitées sur enclume. Les seuls outils retouchés, de forme discoïde, sont quelques grands éclats épais portant des retouches bifaciales parfois envahissantes. Nous avons remarqué que le bord périphérique d'au moins une de ces pièces était écrasé, ce sont probablement des préformes de haches façonnées sur enclume. Les déchets de retouche sont rares ; les éclats bruts de débitage de 3 à 12 cm de longueur dominant, leurs tranchants souvent réguliers, devaient être utilisés sans retouche.

3 - Les derniers tailleurs de pierre du Brésil : Xetá et Baniwa

a) L'outillage taillé des Xetá du Brésil méridional

En 1955, les Indiens Xetá du Paraná utilisaient et fabriquaient encore des outils de pierre taillée et polie. Trois ans après, le métal les avait presque complètement remplacés, mais la mission de l'UNESCO organisée en 1960¹¹ permit d'observer et de filmer le travail de la pierre, réalisé dans un campement de deux familles (7 personnes) ; le travail de la pierre fut réalisé - en partie à la demande des chercheurs -, mais des instruments lithiques étaient utilisés spontanément pour la fabrication d'armes en bois.

Les objets en pierre utilisés lors de cette mission se résument à un grand bloc de silex, un percuteur et une ébauche de lame polie, un fragment de grès (pour polir les labrets de résine) ainsi qu'un étui appartenant au chef et contenant une trentaine de pièces. Cet étui, gardé de nuit dans le toit de l'abri et qui accompagnait son propriétaire dans la journée, contenait 2 fragments de faucille en fer et 28 pierres taillées.



Cinq instruments furent utilisés pour la fabrication d'un arc le jour de l'observation, dont trois outils à tranchant concave (deux limaces et un fragment d'éclat épais à encoche), un éclat de galet à face plane corticale et tranchant abrupt utilisé comme rabot, ainsi qu'un fragment irrégulier dont on avait utilisé un bord concave. Retrouvés dans un site abandonné, ces deux dernières pièces seraient probablement classées par les archéologues parmi les déchets...

Les autres pièces de l'étui (non utilisées ce jour-là) étaient 9 éclats épais ; un seul (6x4 cm) gardait encore son talon et présentait des retouches sur presque toute la face externe où restait un peu de cortex. Un éclat épais dont le talon servit de grattoir et un tranchant latéral fut utilisé comme couteau. Un gros éclat cortical, avec de nombreuses marques de percussion (percuteur?) ; 2 fragments de nuclei (à bords concaves utilisables?) ; 5 blocs dont plusieurs furent utilisés comme percuteurs d'arête. Cinq *choppers* et *chopping-tools*, le plus grand mesurant 8,5 x 6,5 cm. Une limace, cassée la veille lors de la fabrication d'un arc, avait aussi fait partie de cet étui.

D'autres outils étaient épars, abandonnés dans le campement : 2 pierres discoïdes (18 cm de diamètre) semblent avoir formé le fond d'un pilon, dont les parois étaient formées par deux moitiés de tronc de cocotier semi-enterrées. Un "pic épais ou *chopper*" de silex, utilisé pour couper les branchages ; 4 éclats ; 5 *choppers* et *chopping-tools* ainsi qu'un uniface (à "face plane" corticale) destiné à couper les régimes de petites noix de palme.

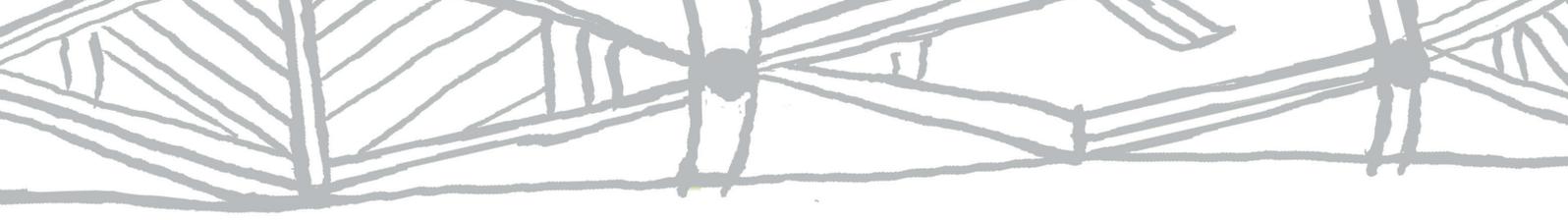
Les *choppers* et *chopping-tools* étaient déjà remplacés en 1960 par des couteaux et des haches de fer. Les limaces et rabots, par contre, continuaient à être utilisés pour la fabrication des bois d'arc et des hampes de flèche, car il n'existait aucun instrument de métal pour les remplacer. Les éclats de pierre destinés à découper les animaux et à racler étaient en grande partie remplacés par des couteaux, mais encore ramassés et utilisés à l'occasion.

Les chercheurs assistèrent au début de la fabrication d'une lame de hache de matière indéterminée. Il n'y eut pas de taille préliminaire et le piquetage commença, avec une boucharde de basalte. Après trois heures de travail réparties sur deux jours, le cortex avait été retiré mais la forme n'était pas encore modifiée. L'objet était maintenu et "manipulé" très habilement avec les pieds.

La tentative de faire fabriquer des outils retouchés n'eut pas beaucoup de succès : le tailleur se contentait de retirer un ou deux éclats pour obtenir un tranchant quand nécessaire. À l'usage, il apparut que la pièce se transformerait en une sorte de limace, par retouches successives de rafraîchissement (comme dans le cas décrit par Fogaça).

Finalement, il semble que les "types" n'existaient pas pour les Xeta ; plus un outil était informe et peu élaboré, plus il se prêtait à des usages divers et complémentaires.

En 1975 T. O. Miller réussit à faire tailler Kwe, un des rares survivants Xeta (il était adolescent lors du premier contact avec les Blancs), qui retira des éclats sur enclume. Il faut cependant noter que la description que fait Miller des éclats bipolaires fut faussée par le fait que l'échantillon qu'il garda était en fait un éclat thermique virtuel, détaché par le choc. Kwe considéra les tranchants aigus propres à couper la viande, le cuir et les végétaux non ligneux. Il réserva les tranchants à angle



compris entre 65 et 80° pour travailler le bois. Pour faire une lance barbelée, il coupa une branche par incision circulaire avec un nucleus résiduel ; comme rabot, il prit un éclat à tranchant de 45°, dont l'efficacité était semblable à celle d'un tranchant en métal, mais durait peu ; Kwe remplaçait les éclats sans retoucher les tranchants. Après marquage avec une dent d'agouti, il découpa les barbelures avec des éclats aigus à dos naturel ou abattu ; les encoches furent approfondies à l'aide de la dent de rongeur. Miller aussi remarqua que la dimension et le format des outils paraissait être sans importance, l'attention se portant sur la robustesse des tranchants.

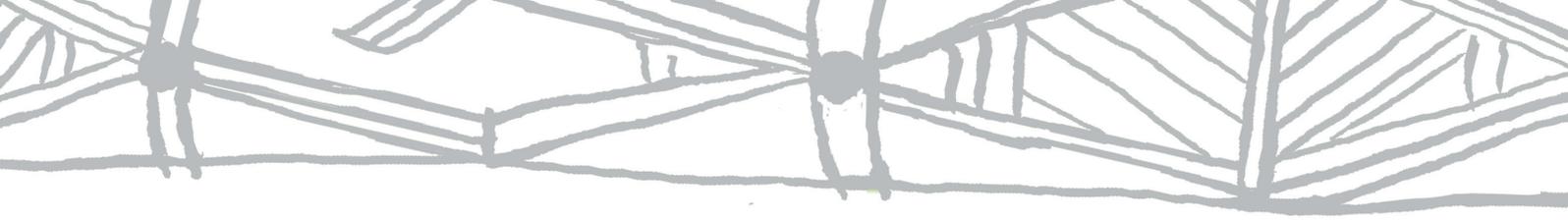
b) La fabrication des dents de râpe à manioc par les Baniwa

Les indiens Baniwa ont le monopole de la fabrication des râpes à manioc traditionnelles dans la haute Amazonie (vallée du Rio Negro), de même que les Wai wai sur les plateaux de Guyane. Dans la vie quotidienne, ces planches à dents de pierre sont maintenant remplacées par des râpes métalliques mais continuent à être produites pour la vente. Nous attendons d'ailleurs le témoignage de la mère de J. Baniwa, qui en a fabriqué lorsqu'elle était jeune.

Nous reproduisons ci-après les informations fournies par B. Ribeiro sur la fabrication de ces râpes, appelées *ada* par les Baniwa, en les complétant par nos propres observations sur des instruments de collection.

Les hommes de la tribu coupent un tronc de *adarunkunare* (arbre de *terra firme*¹²) bien droit, qui peut fournir jusqu'à 12 planches à râpe, puis préparent des planchettes d'environ 100 x 40 cm avec une herminette. Rectangulaires, elles présentent une surface antérieure plane qui sera garnie de dents ; la râpeuse de manioc s'agenouille sur la partie postérieure, qui est recourbée au feu et présente une protubérance centrale (le "nez" de l'instrument qui sera maintenu entre les jambes). Le fabricant marque ensuite avec un clou et en utilisant comme règle un pétiole de *puperi* les dessins losangiques au long desquels seront incrustées les dents. Nous avons pu vérifier que leur disposition en diagonale est essentielle pour assurer le bon fonctionnement de l'outil.

C'est aux femmes que revient la fabrication des dents (les premiers hommes, à qui nous avons demandé des renseignements à ce sujet nous ont bien fait comprendre que ce n'était pas leur affaire). Ces « dents » sont en quartz (blanc) ou en silex (noir) qu'on se procure assez loin et dont tous les foyers gardent une provision. Leur forme est grossièrement triangulaire ou quadrangulaire et elles mesurent environ 8 mm, elles sont placées dans des trous ouverts par le clou et enfoncées avec le dos d'une vieille hache. Il s'agit d'un long travail, car nous avons compté environ 3000 dents sur notre râpe Baniwa (alors que la râpe Wai wai dont nous disposons en compte près de 2000). D'après nos observations et les expériences menées avec notre collaborateur F. Amoreli, elles sont facilement obtenues en broyant des petits éclats sur une enclume et les trous pour placer les dents peuvent être faits avec un os percuté. Le tout est recouvert d'un mélange sombre de résine et de cendres appliqué à la main ou avec une plume de *jacu*, qui colmate les trous autour des dents et



protège le bois. On peut se demander si cet objet, qui requiert la fabrication d'une planche en bois, existait sous cette même forme avant que les indigènes disposent de métal. Avec les outils dont ils disposent depuis la fin du XIX^e siècle, les Baniwa travaillent une semaine pour produire une seule râpe, dont le prix de vente est partagé entre les deux époux. En cours d'utilisation, la râpe produit un bruit caractéristique et il faut trois heures d'effort pour traiter une charge de 30 kg de racines, un travail réalisé en 10 minutes par un cylindre de métal (aux dents soulevées par une perforation incomplète de la paroi) monté sur un moteur à essence.

4 – Le polissage et le bouchardage

Au Brésil, les outils polis et bouchardés sont presque exclusivement des lames, des mains de pilon ou des ornements. Les lames à tranchant poli sont généralement faites en roche verte (diabase, diorites, gabro, amphibolites), plus rarement en quartzite, voire en calcaire silicifié¹³. Tout au long de l'Holocène, l'hématite et la sillimanite ont été très recherchées par les populations préhistoriques de Minas Gerais.

Les plus anciennes lames connues ont entre 10 000 et 8500 années dans le centre de Minas Gerais¹⁴ et dans le Piauí. Pour la plupart faites en hématite, celles de Minas Gerais ressemblent à des bifaces cordiformes et présentent un tranchant étroit et très convexe. Mais la plupart des lames connues sont bien plus tardives ; associées aux groupes céramistes, elles affectent des formes différentes.

Nous avons vu que les préformes peuvent être amincies et façonnées par taille sur enclume. Alors que les lames du littoral méridional (*sambaquis*) sont souvent peu travaillées, les peuplades de l'intérieur des terres investissaient beaucoup plus et piquetaient/bouchardaient la totalité de la surface des lames, exception faite de groupes tardifs du Moyen São Francisco, ou quelques indigènes du Mato Grosso (peut-être privés d'accès aux roches vertes et qui se contentaient de tailler leurs outils). La forme des pièces tend à être biconvexe, restant très dépendante de celle du bloc de matière première, dans le cas de lames en hématite ou sillimanite, dont beaucoup ne devaient pas être emmanchées. Par contre, les lames en pierre verte affectent des formes régionales qui révèlent également des procédés d'emmanchement différenciés¹⁵ : lames "pétaliformes" (sub-trapézoïdales ou triangulaires) à emmanchements directs mâle, ou rectangulaires à sillon mésial pour manche replié (plus rarement), dans tout le Brésil central et méridional. Emmanchement juxtaposé, simple ou à tenons (oreilles) voire à encoches en Amazonie, avec une certaine pénétration de ces types dans le nord-est du Brésil. On doit noter que le manche des haches peut être très long et pointu, l'outil servant alors également de bâton à fouir (Xeta). On ne connaît pas de gouges ni de herminettes incontestables au Brésil. Une lame ethnographique emmanchée exceptionnelle conservée à Rio de Janeiro¹⁶ arme un bâton à fouir. Quelques exemplaires épars de lames trapézoïdales à tranchant large (une forme rappelant une houe) apparaissent épisodiquement dans les collections. De longs



pics en hématite conservés au Museu de História Natural - UFMG doivent provenir du centre de Minas Gerais.

Une forme de hache très particulière est dite “en demi-lune”, ou en “ancre”; il s’agit d’un objet très travaillé et assez fragile, certainement porteur d’une grande valeur symbolique et que l’on trouve surtout dans les urnes de la culture Aratu/Sapucai (considérée proto-Gê) du Brésil central et nord-est. On la trouve représentée dans les peintures rupestres de Lagoa Santa avec un manche long et dans celles du Mato Grosso (site de Santa Elina). Le Père capucin C. d’Abbeville (1632) apprit de ses alliés Tupinamba en 1624 qu’il s’agissait d’une arme de guerre des *Tapuia*¹⁷; elle n’était jamais utilisée qu’une fois et devait être déposée auprès du corps de celui qu’elle avait tué. Actuellement, ces lames ne sont plus fabriquées, mais sont encore recueillies et utilisées dans certains rituels (Krahó), montées sur un manche très court et très orné.

Les mains de pilon travaillées (beaucoup de galets bruts ont dû avoir cette fonction) sont beaucoup moins nombreuses et se répartissent en deux catégories principales :

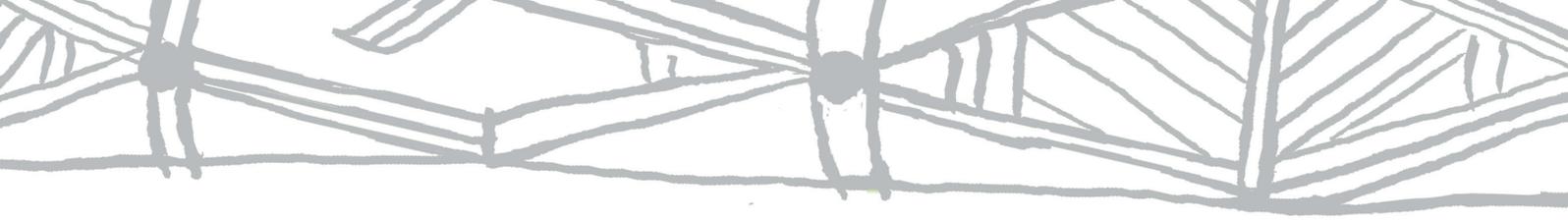
(a) des pièces piquetées assez grossières, courtes et coniques – certainement utilisées régulièrement.

(b) de très belles pièces cylindriques, très soigneusement polies et de grandes dimensions (la plus grande que nous ayons vue, faite à partir d’une colonne basaltique, mesure 1,2 m de longueur). Ces dernières ne montrent pas de traces d’impact et étaient probablement des objets de prestige et non d’usage.

Les ornements de pierre polie les plus remarquables sont liés aux porteurs de la céramique dite tupiguarani, qui occupèrent les terres basses d’Amérique du Sud depuis le bassin des fleuves Paraguay et Parana au sud jusqu’au Maranhão, au nord-est du Brésil. Il s’agit de labrets (*tembetá*), le plus souvent faits de cristal de roche, qui affectent la forme d’un T dont la branche la plus longue est cylindrique et traversait la lèvre inférieure, tandis que la branche transversale en résine était encastrée dans la bouche. Sur le littoral du Brésil central, on trouve également dans les sites de la même culture des ornements plus courts, en forme de bouton, en roche verte (amazonite) ; d’après les chroniqueurs, ils traversaient la joue ou servaient aussi de labret (c’est avec cette pièce que le Père André Thevet représente le chef Quoniambebe dans sa *Cosmographie Universelle* de 1558).

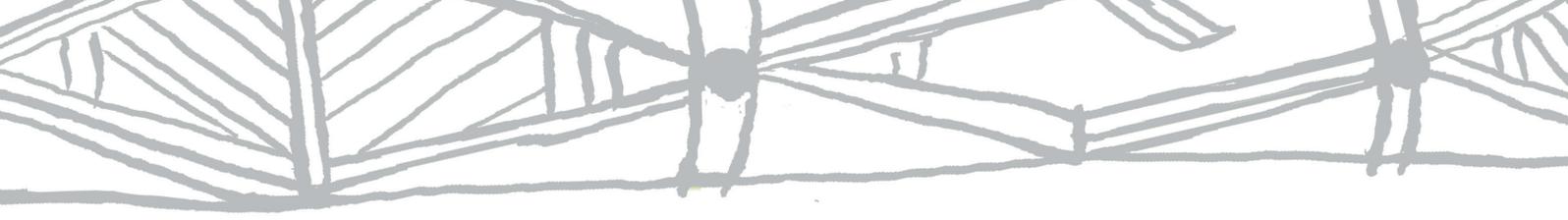
Conclusion

L’étude des industries lithiques brésiliennes en est encore à ses débuts ; les chronologies sont encore incertaines et bien des régions restent peu ou non explorées. Le rapide panorama que nous avons présenté ne prétend donc pas être une synthèse de connaissance établie, mais répond seulement au désir de présenter à nos voisins septentrionaux la variété des industries brésiliennes, dont certains aspects peuvent se retrouver à l’extrême nord du continent sud-américain.



Bibliographie

- ABBEVILLE, C. d' - (original: ms. français de 1632) 1975 - *História da Missão dos Padres Capuchinos na Ilha do Maranhão e terras circunvizinhas*, Itatiaia/EDUSP, 297 p.
- ALONSO, M. 1991 - "Análise funcional de microtraceologia", *Arquivos do Museu de História Natural*, UFMG, Belo Horizonte, 12 : 275-284
- BITTAR, L. Homci 1992 "A indústria lítica do sítio Pantera -BA" 3º Congresso da Associação Brasileira de Estudos Quaternários, Belo Horizonte, *Anais*: 363- 380.
- BUENO, L. *Variabilidade tecnológica nos sítios líticos da região do Lajeado, médio rio Tocantins*. Tese de doutoramento, Museu de Arqueologia e Etnologia da Universidade de São Paulo. São Paulo, 2005.
- COSTA, F. *Análise das indústrias líticas da área de confluência dos rios Negro e Solimões. Dissertação de mestrado*, Museu de Arqueologia e Etnologia da Universidade de São Paulo. São Paulo, 2002.
- FOGAÇA, E. 2002 - *Mãos para o pensamento*, Thèse, Porto Alegre,
- FOGAÇA, E. "Instrumentos líticos unifaciais da transição pleistoceno-Holoceno do planalto central do Brasil: individualidade e especificidade dos objetos técnicos" *Canindé* 3: 9-36.
- LAMING-EMPERAIRE, A .; Menezes, M-J. & Andreatta, M. 1978 - "O trabalho da pedra entre os Xetá da Serra dos Dourados, estado do Paraná" in *Coletânea de Estudos em homenagem a A. Laming-Emperaire*, Col. Museu Paulista, série Ensaio, 2: 19-82..
- LÉRY, J. de (original en français: 1578) 1972 - *Viagem à terra do Brasil*, ed. Martins/EDUSP, São Paulo, 254 p.
- LIMA, M. Alonso & Mansur, M- E. 1991 - "Estudo traceológico de instrumentos em quartzo e quartzito de Santana do Riacho, (MG)", *Arquivos Museu Hist. Natural UFMG*, 11: 173-194.
- MILLER, T. O. 1979 "Stonework of the Xetá Indians of Brazil", in *Lithic Use Wear analysis*, Academic Press, pp. 401-407
- PROUS 1996 "Algumas características das indústrias de seixo no Brasil central e nordestino" *Reunião Científica da Sociedade de Arqueologia Brasileira*, EDIPUC-RS, Porto Alegre, Coleção Arqueologia, I (1): 345-362.
- PROUS, .A, 2004, *Apuntes para análises de indústrias líticas*, Fundación Federico Maciñera, Ortigueira, 172 p.
- PROUS, A.; ALONSO, M.; PILÓ, H.; XAVIER, L.; LIMA, A. & SOUZA, G. 2002 "Os machados pré-históricos do Brasil - descrição de coleções brasileiras e trabalhos experimentais" *Canindé*, Aracaju, 2: 161- 236.
- PROUS, A., LIMA, Gustavo NEVES de Souza, Angelo Pessoa Lima et Filipe Amoreli M., sous presse, "La place et les caractéristiques du débitage sur enclume ("bipolaire") dans les industries brésiliennes", *Paleo*, (Actes de la Table Ronde "Entre le Marteau et l'Enclume", Toulouse-Montmi-



rail, 2004).

- PROUS, A. & ALONSO, M., sous presse, “As industrias líticas dos ceramistas tupiguarani”, in PROUS, A. & LIMA, T. Andrade *Os portadores da cerâmica Tupiguarani*, CEOM, Chapecó.
- PROUS, A.; BRITO, M-E & LIMA, M. 1994 “As ocupações ceramistas do Vale do \Rio Peruaçu” *Revista do MAE*, USP, São Paulo, 4 : 71-94.
- RIBEIRO, B. 1995 *Os Índios das águas pretas*, EDUSP/Cia das Letras, São Paulo, 270 p.
- RODET, J. , 1999 *Etude technologique de l'industrie lithique du site de Terra Brava*, Mémoire de Maîtrise, Paris X.
- RODET, J. *Etude technologique des industries taillées du Nord de Minas Gerais depuis le passage Pleistocène-Holocène jusqu'au contact XVIII^e*. Thèse de Doctorat. Paris X, Nanterre, 2006.
- RODET, J. , PROUS, A.; BIARD, M. & XAVIER, L 1996/7 – “Indústrias líticas recentes dos abrigos da região de Montalvânia”, *Arquivos do Museu de História Natural UFMG*, 17/18: 211-242.
- ROOSEVELT, A. & alii 1996 “Paleoindian Cave Dwellers in the Amazon: The peopling of the Americas”, *Science*, 272: 373-384.
- SCHMITZ, BARBOSA A., MIRANDA, RIBEIRO & BARBOSA M. 1996 “Arqueologia nos cerrados do Brasil central. O sudoeste da Baía e leste de Goiás” *Pesquisas, Antropologia*, n° 52.
- SCHMITZ, P. I. & alii “Arqueologia nos cerrados do Brasil Central - Serranópolis III”, *Pesquisas, Antropologia*, 60, 286 p.

¹ Prous & alii, sous presse.

² Collections de la région de Manaus provenant des fouilles dirigées par E. Goes Neves et qui nous ont été soumises par F. Costa.

³ Collections du littoral de l'état de Santa Catarina, matériel qui nous a été confié par le fouilleur R. Lavina.

⁴ On peut observer la même forme sur les planches de De Masi & Schmitz 1987, illustrant les industries tupiguarani sur agate de l'état de Rio Grande do Sul.

⁵ Par exemple, in Prous & Lima 1986.

⁶ Prous & alii, 2002.

⁷ Matériel provenant d'une fouille réalisée par D. Martins, qui a eu l'obligeance de nous laisser consulter cette collection à l' UFGO (Goiania) en 1995.

⁸ Thèse de Doctorat en phase finale, préparée à Paris X.

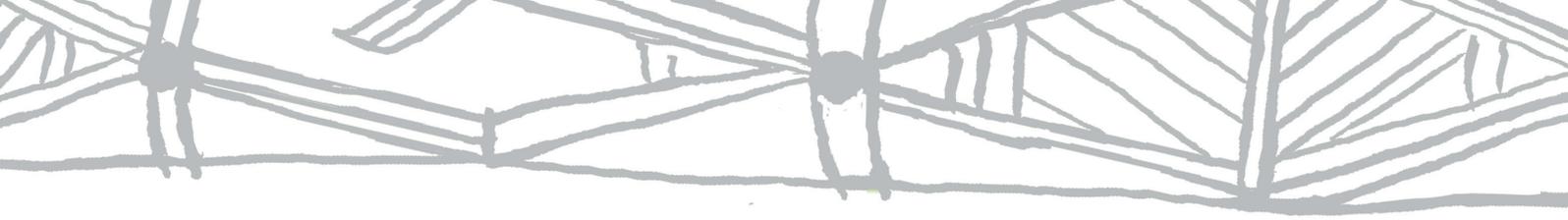
⁹ Prous, Lima et Brito, 1998.

¹⁰ Schmitz et alii, 1996.

¹¹ Expédition de laquelle faisaient partie A. Laming – Empereira (préhistorienne) et W. Kozak, dont le film, monté au Musée de l'Homme, est disponible à la cinémathèque du Palais de Chaillot.

¹² *Terra firme* : les terres non inondables.

¹³ Prous et alii, 2001.

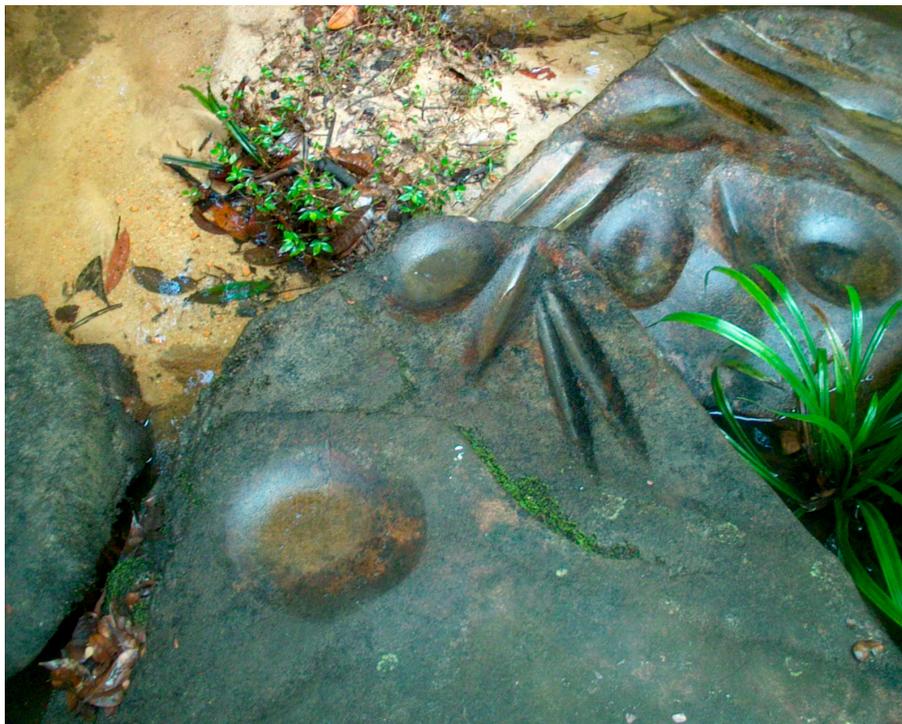


¹⁴ Hurt & Blasi 1968; Prous 1991.

¹⁵ Rostain, 1991.

¹⁶ Beltrao, 1970.

¹⁷ *Tapuia* : nom générique donné aux indigènes non Tupi.

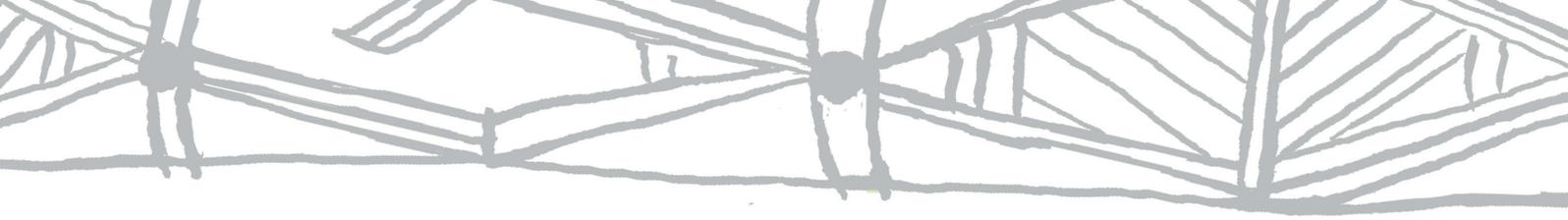


Polissoirs Crique Aya, Trinité, Mana, Guyane Française. Photo : Gérald Migeon



Polissoirs, Plage de Montravel, Rémire-Montjoly, Guyane Française. Photo : Gérald Migeon





Les civilisations guyano-amazoniennes précolombiennes du Plateau des Guyanes : aperçu général

Gérald Migeon (Service Régional d'Archéologie, Guyane Française)

Résumé

Tout en reprenant et en parodiant le titre d'un article célèbre d'Alfred Métraux, le sujet se limitera géographiquement et chronologiquement aux civilisations amérindiennes anciennes du plateau des Guyanes : Amapá, Guyane française, Suriname, Guyana et Venezuela au sud-est de l'Orénoque, avant l'arrivée des premiers Européens au XVI^e siècle.

Pour pouvoir évoquer l'évolution des civilisations anciennes de cette région, pour des périodes accessibles presque exclusivement par les données archéologiques, il est indispensable de disposer d'un corpus avec de nombreux sites et de datations assurées pour ces sites.

Le débat sur l'ancienneté du peuplement de l'Amérique, qui serait en lui-même l'objet d'un trop volumineux article, n'est qu'esquissé, mais quelques témoignages de la présence des premiers hommes en Amérique du sud, dans des régions voisines de la Guyane française, sont présentés.

L'évolution des sociétés par grande période commence avec les premières traces d'occupation lors de l'archaïque, situé avant 6000/5000 BP (4000/3000 avant J.-C.).

Les premières traces d'occupation par l'homme, des vestiges lithiques façonnés, sont identifiées en Guyane, à ce jour, uniquement sur le site du Plateau des Mines; la carte de l'occupation paléo-indienne de la Guyane est donc encore quasiment vierge.

La deuxième étape, pour beaucoup d'archéologues, dans l'évolution des civilisations précolombiennes, après le stade lithique, associé en général à des populations de chasseurs-cueilleurs-pêcheurs, est celui des horticulteurs-agriculteurs, itinérants ou sédentaires, céramistes ou non, qui demeurent des chasseurs-cueilleurs-pêcheurs. Cette étape peut être divisée en deux sous-étapes, débuts d'une vie semi-sédentaire avec agriculture naissante, puis développement d'une véritable agriculture, vers 4000 BP (2000 avant J.-C.).

La troisième étape est celle des sociétés plus complexes qui se développent peut-être à partir de 1400BP (600 ans après J.-C.) le long des côtes, profitant du potentiel agricole des champs surélevés des basses plaines littorales de l'ouest guyanais. Les chiffres de densité acceptés par l'ensemble des anthropoarchéologues sont situés entre 0.5 et 2 habitants au km² (en forêt), soit pour la Guyane française entre 40.000 et 160.000 habitants, mais les côtes, les bords des rivières sont potentiellement plus riches que l'intérieur ou considérés comme tels.

En conclusion, les plaines côtières et les rives non inondables des fleuves, aux abords des sauts en particulier, apparaissent comme les zones préférentielles, mais entre les « arauquinoïdes » des cordons sableux de l'ouest de la Guyane et « les aristés » de l'est, des différences dans les zones pré-

férentielles d'installation sont à noter.

La carte archéologique de Guyane, toujours incomplète (pourra-t-elle l'être un jour ?), montre clairement que les Amérindiens se sont installés partout. Tout le territoire a été un jour ou l'autre « touché » par un Amérindien, mais il est bien difficile d'en trouver aujourd'hui des traces.

Seules de nouvelles fouilles et études permettront de mieux connaître l'histoire de notre région pour ne pas laisser l'érosion naturelle ou l'homme « moderne » en finir avec le passé des peuples



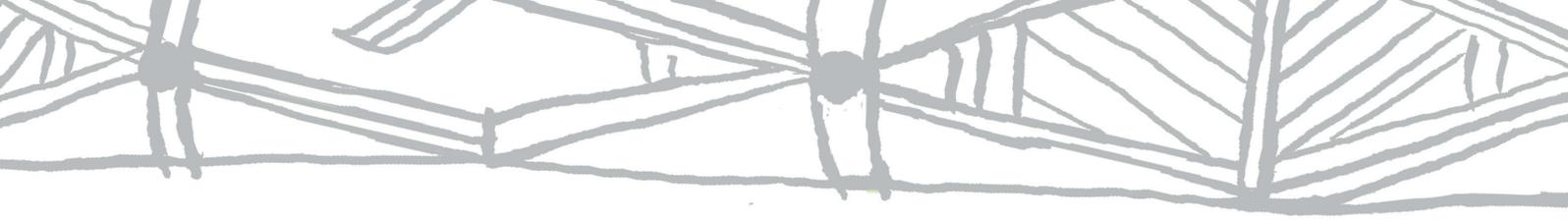
Inselberg des Nouragues, Guyane Française. Photo : Gérald Migeon

amérindiens et de ceux qui sont ensuite venus peupler la Guyane.

Resumo

Pegando de novo e parodiando o título de um artigo famoso de Alfred Métraux o sujeito se limitará geograficamente e cronologicamente aos civilizações indígenas antigas do planalto das Guianas: Amapá, Guiana francesa, Suriname, Guiana, e Venezuela ao sul-este do Orinoco antes da chegada dos primeiros Europeios ao XVI século.

Para poder evocar a evolução das civilizações antigas daquela região, para períodos acessíveis quase



exclusivamente pelos dados arqueológicos, é indispensável ter de um corpus com numerosos sítios e de datações asseguradas para esses sítios.

O debate acerca da antiguidade do povoamento da América, que seria nele mesmo um objeto de um artigo muito voluminoso, é apenas esboçado, mas algumas testemunhas da presença dos primeiros homens na América do sul, nas regiões vizinhas da Guiana francesa, são apresentadas.

A evolução das sociedades por grande período começa com os primeiros vestígios de ocupação durante o Arcaico, situado antes 6000/5000 BP=4000/3000 J.-C.

Os primeiros vestígios de ocupação pelo homem, vestígios líticos labrados, são do planalto das Minas, a carta da ocupação paléo-indígena da Guiana é então ainda quase virgem.

A segunda etapa é aquela das sociedades mais complexas que se desenvolvem talvez à partir de 1400 BP (600 anos depois J.-C.) do longe das costas, aproveitando do potencial agrícola dos campos elevados dos planaltos baixos costarinos do oeste guianense. Os números (accent sur le u) de densidade aceitáveis pelo conjunto dos antropearqueólogos são situados entre 0.5 a dois habitantes por km² (na selva), ou seja para a Guiana francesa entre 40.000 e 160.000 habitantes, mas as costas, as beiras dos rios são potentiellement mais ricas do que o interior ou consideradas assim.

Para concluir, os planaltos costeiros inundáveis dos rios, nas beiras das cachoeiras em particular aparecem como as zonas preferenciais mas entre Arauquinoides das costas areadas o oeste da Guiana e os Ariste do este, diferenças nas zonas preferenciais de instalação tem que ser notadas.

A carta arqueológica da Guiana sempre incompleta (será que ela poderá ser-la um dia ?), mostra claramente que os indígenas se instalaram em todas partes. Todo o território foi um dia ou o outro <<ocupado>> por um indígena, contudo é bem difícil de encontrar hoje em dia vestígios.

Apenas as novas buscas e estudos permitirão conhecer mais a história da nossa região para deixar a erosão natural ou o homem <<moderno>> acabar com o passado dos povos indígenas e que vieram em seguida povoar a Guiana.



Introduction

Tout en reprenant et en parodiant le titre d'un article célèbre d'Alfred Métraux (1982), notre sujet se limitera géographiquement et chronologiquement aux civilisations amérindiennes anciennes du plateau des Guyanes : Amapá, Guyane française, Suriname, Guyana et Venezuela au sud-est de l'Orénoque (Lézy, 2000), avant l'arrivée des premiers Européens au XVI^e siècle.

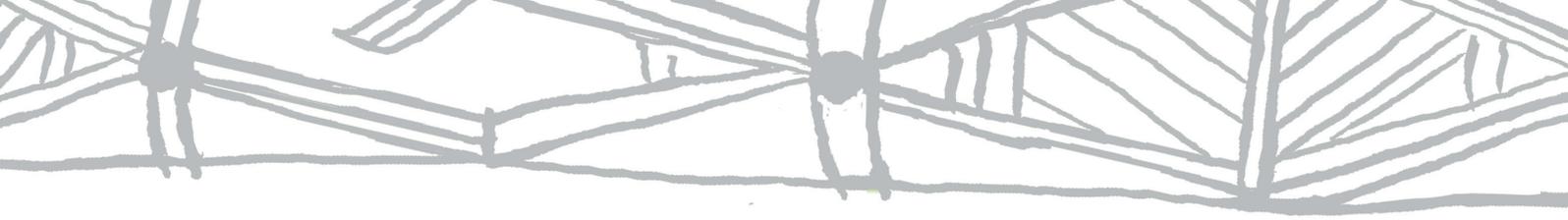
Pour pouvoir évoquer l'évolution des civilisations anciennes de cette région, pour des périodes *accessibles* presque exclusivement par les données archéologiques, il est indispensable de disposer d'un corpus avec de nombreux sites et de datations assurées pour ces sites.

Après avoir réalisé deux synthèses critiques des opérations ayant apporté des résultats significatifs pour la chronologie de l'occupation amérindienne ancienne de la Guyane française (Migeon, 2006), deux précisions concernant les problèmes de datations des civilisations anciennes en Amazonie et sur le plateau des Guyanes s'imposent.

La première est celle des datations effectuées sur les charbons de bois « associés » au matériel archéologique. En effet, la faiblesse de la sédimentation due aux fortes pluies et au lessivage régulier des sols amènent à la constitution d'une couche humifère très peu épaisse (20 à 30 cm en moyenne) indurée à sa base où se concentrent à la même profondeur et donc interprétés comme « associés » tessons, éclats lithiques, charbons ... appartenant parfois à des occupations différentes. De plus, des charbons non anthropiques ont pu se mêler aux charbons anthropiques, ce qui complique encore la tâche des archéologues (Tardy, 1998). Les précautions dans les prélèvements des échantillons de charbons et la compréhension de leur contexte sont donc de mise, ainsi que la plus grande prudence dans l'interprétation des datations par radiocarbone des matériels « associés ».

Ces problèmes inhérents à la composition et à l'évolution des sols en milieu tropical humide, nous ont amené à tester depuis plus d'un an la méthode de datation par thermoluminescence des tessons contenant du quartz et du feldspath, et des outils en quartz, nombreux en Guyane, méthode qui permet de dater directement l'objet ancien*. Les premiers résultats sont encourageants en ce sens que les datations fournies pour plusieurs sites sont en cohérence avec les datations stylistiques (comparaisons des décors céramiques, en général) du matériel archéologique admises par les chercheurs oeuvrant en Guyane. De plus, dans le cas du site du Plateau des Mines (près de Saint-Laurent du Maroni), les datations par thermoluminescence ont pu être corroborées par des datations par radiocarbone (Mestre, 2004b et Delpéch, 2005). Nous poursuivrons en 2006 les vérifications et comparaisons de datations de matériel archéologique à l'aide de ces deux méthodes de datation.

D'autre part, il est clair que le cadre chronologique pour les périodes précolombiennes des Guyanes est encore trop flou, les dates antérieures au début de notre ère sont rares, les complexes culturels ne sont pas définis, faute d'études typo-chronologiques (id est de l'évolution des types céramiques) et de datations valables. De ce fait, les synthèses sur l'archéologie du Plateau des Guyanes, mis à part celle de Stephen Rostain (1994) pour la Guyane française ou celle d'Aad Versteeg (2003), pour



le Suriname sont rares, voire inexistantes.

Nous avancerons donc ici des propositions très générales concernant l'évolution des civilisations amérindiennes anciennes de cette vaste région géographico-culturelle, en tenant compte des données archéologiques, mais aussi ethnohistoriques, ethnologiques et ethnoarchéologiques. Nous présenterons ici rapidement notre point de vue sur plusieurs points de débats en archéologie amazonienne, concernant le Plateau des Guyanes qui n'est qu'une sous-partie de ce grand ensemble culturel. Tout d'abord, sera abordée l'ancienneté du peuplement, puis l'évolution des sociétés par grande période, enfin les modalités et les densités de l'occupation des populations anciennes.

L'ancienneté du peuplement

Nous ne désirons pas entrer dans le débat de l'ancienneté du peuplement de l'Amérique, qui serait en lui-même l'objet d'un trop volumineux article, mais citerons quelques témoignages de la présence des premiers hommes en Amérique du sud, dans des régions voisines de la Guyane française.

Il nous semble ainsi que Niède Guidon et son équipe (1994) ont relativement bien mis en évidence à Pedra Furada, Etat du Piauí, Brésil, une ancienneté des industries humaines et de restes de mégafaune (animaux géants, comme les tatous), datés de 40000 BP** à 5000 BP et un squelette humain daté de 10000 BP; ailleurs en Amérique du sud et en Amazonie, (Lavallée, 1994), de nombreuses dates entre 15000 BP et 10000 BP attestent d'une occupation beaucoup plus ancienne que ce que certains chercheurs conservateurs ou peut-être jaloux veulent bien admettre. ***

Au Guyana, les vestiges des collecteurs des amas coquillers (vestiges des mollusques et autres produits de la mer mangés) sur la côte N-W ont été datés autour de 9000 BP ; cette culture va durer jusqu'à 3000 BP (Evans et Meggers, 1960).

Au Suriname, une trentaine de sites anciens de la culture Sipaliwini, datée d'environ 10000 BP par comparaison typologique avec du matériel lithique du Venezuela (Cruxent et Rouse, 1959) a été repérée (Versteeg, 2003).

Pour la Guyane française, la datation la plus ancienne a été obtenue en Guyane sur le Plateau des Mines (Mestre, 2005). Outre cette datation ancienne, les occupations datées d'avant le début de l'ère chrétienne sont rares en Guyane, seule une occupation du site d'Eva 2 (sur le futur site de lancement Soyouz) (Jérémie, 2005 et Van den Bel, 2006) ayant été datée, de manière provisoire, entre le cinquième et le deuxième millénaire avant notre ère.

Des vestiges datés de plus de 10000 BP, voire plus anciens encore ne seraient donc pas « anormaux » pour la Guyane française.

Reprenons maintenant l'histoire des populations de la Guyane française et des autres Guyanes depuis leur arrivée dans notre région.

L' évolution des sociétés par grande période

Les premières traces d'occupation : l'archaïque avant 6000/5000 BP (4000/3000 avant J.-C.)

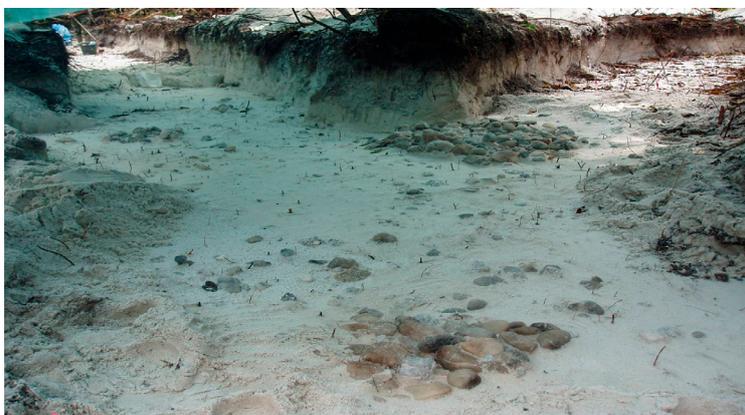
Les premières traces d'occupation par l'homme, des vestiges lithiques façonnés, sont identifiées en Guyane sur le site du Plateau des Mines (Mestre, 2005) ; la carte de l'occupation paléo-indienne de la Guyane est donc encore quasiment vierge.

Les traces de ces chasseurs des derniers grands mammifères sud-américains n'ont pour l'instant été repérées que dans des zones de savanes. Leur population peut être estimée à quelques milliers tout au plus.

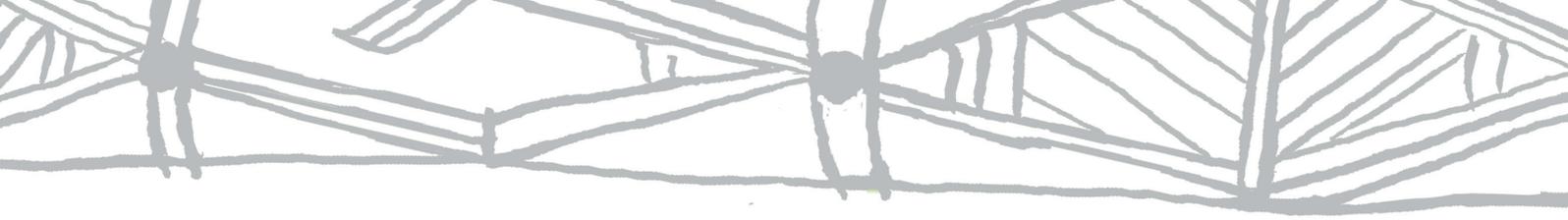
Au Suriname, comme nous le remarquons plus haut, de nombreux sites anciens de la culture Sipaliwini, datée d'environ 10000 BP sont connus (Versteeg, 2003).

Il est donc très possible qu'une partie du peuplement ancien de la Guyane ait une origine nord-occidentale (Suriname, Venezuela). Et même si les côtes au nord du Plateau des Guyanes peuvent apparaître à certains d'accès difficile à cause d'un relief difficile à pénétrer et sans grand fleuve, comme l'Orénoque ou l'Amazone pénétrant profondément à l'intérieur du continent, rien n'empêche donc, à la fois l'arrivée de populations par le nord-ouest (bassin de l'Orénoque), le sud-est (bassin de l'Amazone) ou par « l'intérieur », le sud.

De fait, la mise au jour par Mickaël Mestre (2004b), puis Sandrine Delpech (2005) du site du Plateau des Mines-Carrière des Ananas, datés de 7000 BP par des datations par thermoluminescence (TL) et par radio carbone (^{14}C), n'est pas étonnante. On peut s'attendre à retrouver, si la chance est du côté des archéologues, des vestiges encore plus anciens. En effet, la conservation des vestiges *in situ* est très difficile, dans un milieu acide dévorant les artefacts périssables (en bois, en écorce, en végétal...), les ossements, et où les pluies violentes arrachent d'énormes quantités de terre (couches archéologiques en l'occurrence pour nous) où pourraient se trouver des témoins des activités humaines anciennes.



Plateau des Mines, Saint Laurent. Photo : Michaël Mestre



**Les horticulteurs-agriculteurs : entre 6000/5000 et 2000 BP
(de 4000/3000 avant J.-C. au début de l'ère chrétienne)**

La deuxième étape, pour beaucoup d'archéologues, dans l'évolution des civilisations précolombiennes, après le stade lithique, associé en général à des populations de chasseurs-cueilleurs-pêcheurs, est celui des horticulteurs-agriculteurs, itinérants ou sédentaires, céramistes ou non, qui demeurent des chasseurs-cueilleurs-pêcheurs. Cette étape peut être divisée en deux sous-étapes, débuts d'une vie semi-sédentaire avec agriculture naissante, puis développement d'une véritable agriculture, vers 4000 BP (2000 avant J.-C.), comme le fait Rostain pour l'ensemble des Guyanes (2004 : 22-24).

Concernant la Guyane française, nous serons plus modeste, faute de données conséquentes.

En effet, en Guyane, aucun vestige de manioc ancien n'a été retrouvé en contexte archéologique, mais on peut situer raisonnablement entre 5000 et 4000 BP pour la Guyane, la domestication probable du manioc, en prenant en compte les données des pays voisins, de l'Amazonie en particulier.

Pendant cette étape, le milieu est plus intensément exploité, des feux ouvrent des clairières, les hommes utilisent les haches en pierre polie, fabriquent des céramiques, naviguent sur les fleuves, font du cabotage sur l'océan, cheminent à pied et dominant un territoire de plus en plus étendu.

En Amazonie et dans les Guyanes, les sites les plus anciens « sont localisés de préférence dans les plaines inondables qui bordent les grands fleuves » selon Rostain (2004 : 23). Pour l'instant, en Guyane, entre 5000 BP et 2000 BP, seul le site d'Eva 2, situé sur un cordon sableux du littoral et daté entre le V^e et le II^e millénaire avant J.-C., dont les résultats complets seront publiés prochainement par l'Institut national de recherches en archéologie préventive (INRAP), est clairement daté de la première sous-étape.

Les sociétés du premier millénaire de l'ère chrétienne à la Conquête

La troisième étape est celle de la formation de sociétés plus complexes, les fameuses chefferies bien connues des débats anthropo-archéologiques alimentant les débats sur la « luxuriance ou la pauvreté » de l'Amazonie (Carneiro, 1981, 1987 et 1988).

Steward, au début des années cinquante, avait développé la théorie de la pauvreté et de la marginalité des peuples amazoniens, toutes les « avancées » technologiques ou sociétales (agriculture, céramique, chefferie) provenant, selon lui, des « hautes civilisations » des Andes. Sa théorie est reprise et appuyée par Meggers et Evans dans plusieurs publications (Meggers, 1951, 1954, 1979, 1981). Hilbert, quant à lui développa ensuite une chronologie générale de l'occupation (1957, 1982), avec, au début, un horizon « hachuré-zoné », - influencé par la culture péruvienne de Chavin de Huantar (Pérou) au début de notre ère selon Evans - , mais sans datations radiocarbones, puis un horizon



« bord incisé », autour de 500 AD, suivi d'un horizon « polychrome » aux alentours de 1000 AD, qui correspond à la Culture Marajoara, et enfin un horizon « ponctué-incisé » vers 1500 AD, dans le Bas Orénoque et les Guyanes, et en Amazonie, représenté par les cultures archéologiques Santarem et Konduri.

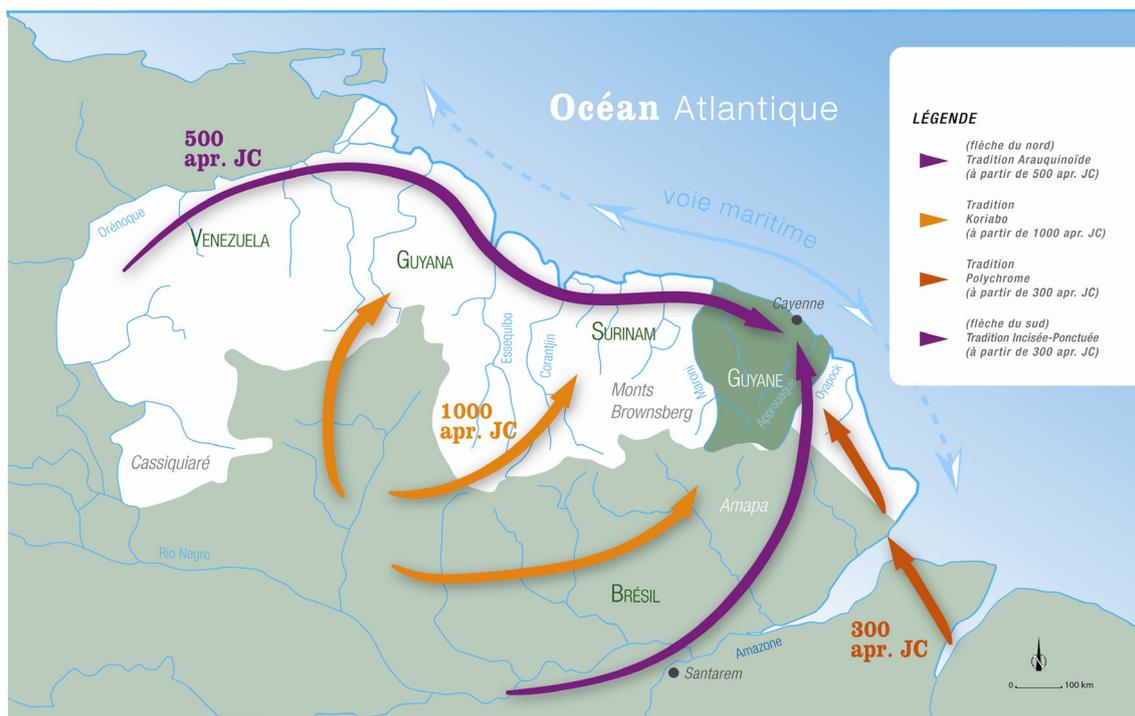
Ensuite, de nombreux chercheurs, comme Lathrap (1970), Denevan (1976, 1995, 1996, 1998, 2001), Myers (1992), Roosevelt (1989, 1990, 1991, 1993, 1994, 1996), Guapindaia et Da Costa Machado (1997), Heckenberger (1998), Heckenberger, Petersen et Neves (1998 et 1999), et plus récemment encore, Schaan (2004), Neves (2005), ont discuté et réévalué les hypothèses basses ou pessimistes d'Evans et Meggers qui voyaient un sous-peuplement de l'Amazonie.

Pierre et Françoise Grenand ont publié un article très synthétique sur la *várzea*, s'appuyant sur les sources historiques anciennes des XVII^e et XVIII^e et sur des données archéologiques plus récentes et abondantes que celles utilisées par Steward, Meggers et Evans. Ils concluent que « l'Amazonie en général et la *várzea* (zone de rives inondables) en particulier étaient des régions infiniment plus peuplées que l'on ne l'admettait antérieurement » (1993 : 510).

Les hypothèses « hautes » pour l'occupation de l'Amazonie ancienne ont été corroborées par de nombreuses autres données archéologiques publiées ces quinze dernières années (voir supra). Certaines sociétés anciennes, depuis le début de l'ère chrétienne, sont complexes, stratifiées, avec une population nombreuse établie sur de grandes surfaces, le long des fleuves, de l'Amazone et de ses affluents, en particulier. Les villages sont installés de manière permanente sur les rives et profitent des crues pour pratiquer une agriculture permettant de nourrir des populations nombreuses.

En Guyane là encore, aucune date n'est sûre, mais probablement au milieu du premier millénaire de notre ère au plus tôt, les conditions d'émergence d'une telle organisation paraissent être présentes en Guyane française.

Des sociétés plus complexes et hiérarchisées se développent, profitant du potentiel agricole des champs surélevés des basses plaines littorales de l'ouest guyanais (Rostain, 1991). S'appuyant sur les données fournies par le Suriname voisin (Versteeg, 2003), Rostain transpose le panorama des sociétés de la côte orientale du Suriname à celui de la côte occidentale de Guyane. En effet, au Suriname, les Amérindiens « ont recréé une *várzea* artificielle », en créant les champs surélevés. « De 300 à 600 après JC, la construction de monticules reste limitée et circonscrite à une petite aire à l'extrême ouest du littoral du Suriname et une partie de la côte du Guyana ». « Si durant cette période initiale, le littoral des Guyanes demeure encore relativement peu habité, la situation va complètement changer à partir de 600 après J.-C., avec l'apparition de nouvelles cultures. Les groupes barrancoïdes sont alors remplacés par des populations de tradition arauquinoïde », provenant de l'Orénoque. (2004 : 25-26). A partir de cette période, la côte occidentale de la Guyane française entrerait dans l'aire culturelle arauquinoïde.



Les migrations anciennes. Conception : Gérald Migeon. Réalisation : Fanny Poncet

Au Suriname, Arie Boomert (1976, 1993) avait fouillé le monticule de Hertenrits, puis Tingiholo et Wonotobo falls 1, suivies de prospections et ramassages de surface entre 1965 et 1973.

Aad H. Versteeg, à partir de 1975, engage un vaste programme de fouilles dans la plaine côtière. Il publie en 2003 l'essentiel des données connues sur l'archéologie du Suriname. 400 sites sont recensés, essentiellement sur des cordons sableux dans la plaine côtière, cette image de l'occupation du sol est plus le reflet d'un état de la recherche que celui de la « véritable » occupation du sol aux périodes précolombiennes (Versteeg, 2003).

Les premiers agriculteurs reconnus sur les sites de Kaurikreek et Wotonobo arrivent vers 3000 BP du bassin inférieur de l'Orénoque et sont porteurs de la tradition saladoïde selon Versteeg (2003 : 215). A partir de 300 AD (1650 BP), les porteurs de la culture Mabaruna, site de Buckleburg 1 et 2, de la tradition barrancoïde, issue du bassin inférieur de l'Orénoque développent des villages sur monticules entourés de champs drainés, appelés aussi champs surélevés.

Vers 600-700 AD (1350-1250 BP), les premiers sites de la tradition arauquinoïde (Cruxent et Rouse, 1959), représentés par les cultures Hertenrits (Boomert, 1980), Kwatta, Barbakoeba se développent, cette dernière culture après 1200 AD (750 BP) gagnera l'ouest de la Guyane jusqu'à l'île de Cayenne, avec la culture dite de Thémire (Rostain, 1994, 2004).

La culture Barbakoeba se développa « entre les fleuves Cottica et Kourou » ; « les villages étaient implantés sur des cheniers, on pratiquait la sépulture secondaire en urne, la céramique était grossière et peu décorée, et d'immenses superficies marécageuses étaient cultivées grâce à la technique

des champs surélevés » (Rostain, 2004 : 28).

« La plus orientale culture arauquinoïde des Guyanes, appelée Thémire », occupe un territoire « entre le fleuve de Kourou et l'île de Cayenne », cette dernière région constituant « une région charnière entre les cultures issues du foyer culturel de l'Orénoque et celles du foyer du bas amazone (Rostain, 2004 : 29 et 1994).

Les cultures de la tradition arauquinoïde partagent des traits communs : installation des villages dans la plaine côtière, champs surélevés, spécialisation de certains artisans, débuts d'une hiérarchisation sociopolitique, échanges à moyenne et longue distance d'artefacts liés à la vie cérémonielle dont les *muiraquitas* (pendentifs en forme de batraciens en pierre verte, néphrite, jadéite...cf. illustration 1), figures féminines enceintes, adorns doubles, styles céramiques communs, mais avec des variations. Un centre de fabrication de *muiraquitas* a été trouvé dans le territoire de la culture Kwatta (Rostain, 2004 : 28), un autre en Amazonie.

En effet, la côte orientale de Guyane est « occupée par des groupes originaires des foyers du bas et du moyen Amazone ». A partir de 400 après J.-C., des groupes de culture Aristé ancien, apparemment liés à la tradition Incisée-et-Ponctuée du bas Amazone peuplent la côte d'Amapá » (Meggers et Evans, 1957, Rostain, 1994 et 2004 : 29).

A partir de 1000-1200 AD (950-750 BP), toujours selon Rostain (2004 : 30-31), de profonds bouleversements sont perceptibles tant dans la composition culturelle des groupes humains, que des zones peuplées. Autour de 1100 AD (850 BP, apparaît la culture Koriabo,) originaire du moyen Amazone ou de l'intérieur des Guyanes. Cette culture endogène, à la remarquable unité stylistique (dans les céramiques en particulier), gagne par les fleuves, les côtes de la Guyane et les domine ; les régions voisines du Surinam (culture Hertenrits) et de l'Amapá (culture Aristé) subissent aussi son influence, mais la culture Thémire semble continuer sa trajectoire jusqu'à la Conquête qui, elle, déstructure complètement toutes les sociétés amérindiennes.

Les modalités et les densités de l'occupation

Les zones préférentielles d'installation

Les plaines côtières et les rives non inondables des fleuves, aux abords des sauts en particulier, apparaissent comme les zones préférentielles, mais entre les « arauquinoïdes » des cordons sableux et « les aristé », on peut noter des différences.

Dans l'est de la Guyane, selon Rostain (2004 : 29), les groupes de la culture Aristé ancien, arrivés vers 400 AD (1550 BP) du bas Amazone, peuplent les côtes et installent leurs villages sur les pen-



Illustration 2 : Muiraquitas de Sinnamary (Fouilles AFAN).
Photo : Jean-Pierre Courau

tes méridionales des collines, comme à Ouanary. C'est-à-dire que les habitants tournent le dos à la mer. Des abris et des grottes ont été utilisés comme refuges temporaires et/ou comme lieux funéraires (Rostain, 1994). Ce n'est pas le même mode d'installation que sur la côte occidentale de Guyane, mais la géographie n'est pas la même.

Dans l'ouest, les populations vivent sur les cordons sableux côtiers (illustration 2), cultivent des champs surélevés, pêchent en mer et en rivière, chassent dans les monts et collines de l'intérieur proche.



Illustration 2 : site de cordon sableux (chenier) sur le littoral, vers Sinnamary (SRA Guyane)

D'autre part, les berges non inondables des fleuves, les alentours des savanes-roches, des inselbergs (avec leurs abris, illustration 3), des savanes et des cambrouzes, situés à l'intérieur, sont d'autres zones propices à l'installation des populations amérindiennes. Et de fait, de nombreux sites ont été retrouvés dans ces contextes comme en témoigne la carte archéologique de Guyane (Gassies, 2001). De plus, les données fournies par Tardy (1998) pour plusieurs secteurs de l'intérieur de la Guyane et par Werkhoven

et Versteeg (1980) et Versteeg et Bubbermann (1992) pour le Surinam, ont montré que la végétation couvrant les sites archéologiques diffère de celle de la forêt « primaire » des alentours, et que cette influence peut remonter à plusieurs siècles. L'impact humain sur la forêt dite « primaire », « vierge » ou « naturelle » est donc significatif depuis des millénaires.

Enfin, tous les sommets plats des plateaux dominant la côte (illustration 4), des rivières ont probablement été occupés à un moment ou un autre. Pour l'île de Cayenne, les vérifications de cette hypothèse ont été réalisées sur le terrain et ont confirmé l'occupation de tous les monts. Pour l'intérieur de la Guyane, les lieux potentiels visités par les archéologues ou d'autres passionnés, comme par exemple, les « montagnes couronnées » de Yaou à Maripasoula, ou celles localisées autour de Saint-Laurent du Maroni, ont confirmé cette hypothèse.

La carte archéologique de Guyane (Gassies, 2001), certes toujours incomplète (pourra-t-elle l'être un jour ?), montre clairement que les Amérindiens se sont installés partout. Tout le territoire a été un jour ou l'autre « touché » par un Amérindien, qui est passé, a ramassé quelques plantes, coupé un arbre, choisi une pierre, chasser un animal, mais de tous ces gestes, il est bien difficile d'en trouver aujourd'hui des traces.



Illustration 4 : Plateau du Mahury (SRA Guyane). Photo : Gérald Migeon

Les densités possibles

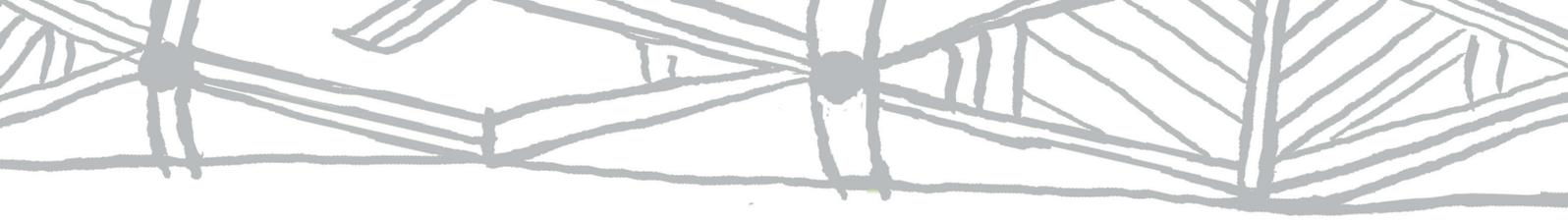
Les chiffres de densité acceptés par l'ensemble des anthropoarchéologues sont situés entre 0.5 et 2 habitants au km² (en forêt), soit pour la Guyane française entre 40.000 et 160.000 habitants, mais les côtes, les bords des rivières sont potentiellement plus riches que l'intérieur ou considérés comme tels.

Hurault (1965), propose un autre mode de calcul en proposant une estimation de 70 habitants pour 1 km de rivière, ce qui donnerait pour les 2500 km des grandes rivières guyanaises (en ne prenant que les principales), un chiffre de 175000 habitants. Il faudrait y rajouter les habitants des plaines côtières et ceux des zones d'interfluves (voir infra).

Rostain (1991) avait estimé la densité de la population araucunoïde liée aux sites entourés de champs surélevés de la bande littorale, entre 50 et 100 habitants par km², ce qui n'est pas invraisemblable, même si ces chiffres sont élevés en comparaison de ceux proposés en Amazonie. Denevan avait proposé une densité de 14 hab/km², dans les zones de *várzea* ou de *terra preta*, dont Smith (1980) a démontré l'origine humaine, terre noire constituée des accumulations de débris



Abri de la Cascade, Nouragues (SRA Guyane)
Photo : Gérald Migeon



végétaux et animaux.

Rappelons qu'en Guyane française, nous n'avons pas de zones de *várzea* comme en Amazonie, mais des champs surélevés qui peuvent supporter une population nombreuse, comme les secteurs à *terra preta*, mais que ces deux types de formations agricoles sont encore très peu connus et de manière trop imprécise pour permettre des généralisations. Il reste ensuite, à prouver la contemporanéité de tous les établissements côtiers guyanais retrouvés et considérés dans les calculs pour atteindre une densité de 50, voire de 100 habitants au km², comme le propose Rostain. Ainsi, pour les 200 kilomètres de la côte occidentale de la Guyane, avec une largeur, même réduite à 2 kilomètres, nous aurions donc 400 km² de côte multiplié par 50 ou par 100 ce qui donne de 20.000 à 40.000 habitants, or la côte est bien plus large à certains endroits, et les chiffres pourraient être encore plus élevés (80.000, par exemple).

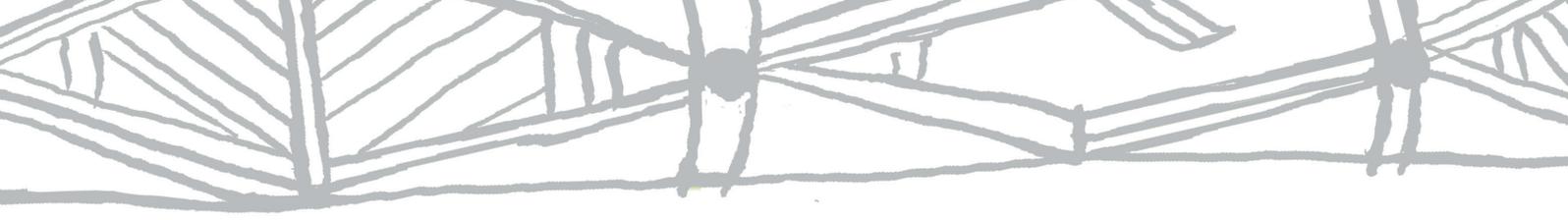
Cela ne paraît ni impossible, ni invraisemblable, mais seules des études approfondies des occupations successives bien datées de la plaine côtière, permettront de proposer des chiffres moins sujets à critique.

Pour conclure, on peut donc estimer raisonnablement, en prenant toutes les précautions d'usage, la population totale de la Guyane (côte et intérieur) à un minimum de 100.000 habitants (une estimation du double, voire du triple ne paraît pas irréaliste) au moment du développement de sociétés qui pratiquent les cultures sur champs surélevés dans les plaines littorales. Espérons, comme cela s'est fait dans d'autres aires de l'Amérique, que les ethnohistoriens nous apporteront quelques lumières sur les estimations de population au moment de la Conquête et lors des premières décennies qui suivirent le cataclysme démographique.

Enfin, je profite de l'occasion pour alerter l'opinion publique sur l'accélération actuelle de plus en plus rapide des destructions des couches « utiles » pour la connaissance archéologique ; en effet les abattis et les travaux d'orpillage autorisés et clandestins sont grands consommateurs et destructeurs d'espaces « vierges », de même que les lotissements et infrastructures du monde « moderne », qui nous permettent aussi (c'est la « contre-partie » ou la compensation) de mettre au jour des sites enfouis comme Katoury (Mestre 2004a), Montabo sud (Casagrande, 2005), à Cayenne, Bois Diable-La Sablière (Barone-Visigalli *et alii*, 1991 et Thooris, 1993) à Kourou, Eva2 (Van den Bel, 2006) à Sinnamary, Sables Blancs ouest (Van den Bel, 2005, Gassies et Lemaire, 2005), à Iracoubo...

La ou les couches archéologiques sont dans de beaucoup de cas, situées à fleur de sol, sous la maigre couche humifère, par exemple sur les cordons sableux secs chers aux aménageurs mais aussi auparavant aux ...Amérindiens anciens et actuels. D'autre part, il ne faut pas perdre de vue que le mode de vie semi-itinérant des Amérindiens vivant avant le dernier millénaire, avant la Conquête et de ceux de l'intérieur et ce à toutes les périodes, est lié à l'agriculture sur brûlis, et que ce mode de vie a laissé sur le territoire, des traces, certes tenues et dispersées, mais encore perceptibles par un archéologue.

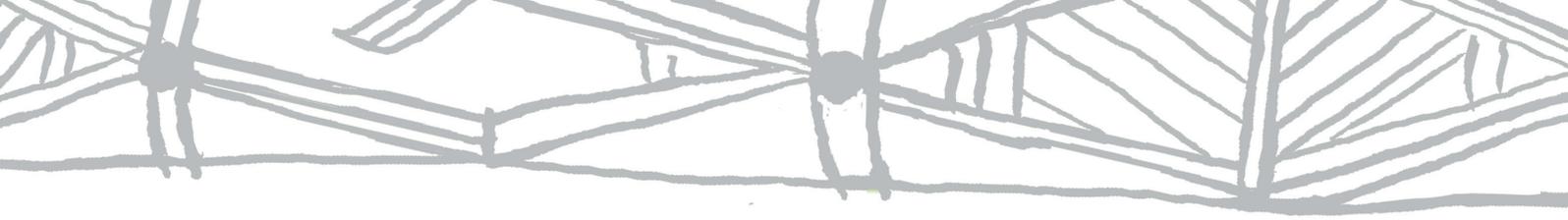
Seul le respect des procédures mises en place dans le cadre de l'archéologie préventive – avec une



étude archéologique préalable des terrains concernés par les aménagements – nous permettra de mieux connaître l'histoire de notre région et de ne pas laisser l'érosion naturelle ou l'homme « moderne » en finir avec le passé des peuples amérindiens et de ceux qui sont ensuite venus peupler la Guyane.

Bibliographie

- BARONE VISIGALLI, Egle, Marie-Thérèse PROST et Stephen ROSTAIN *Modalités d'occupation des sites amérindiens en Guyane: le cas de la Sablière*, à Kourou. Rapport de diagnostic. DRAC-SRA Guyane, Cayenne. 58 p. 1991.
- BOOMERT, Arie, Pre-Columbian raised-fields in coastal Surinam. 6^o CIAC (Congrès international d'archéologie de la Caraïbe): 134-144, 1976.
- Hertenrits: an arauquinoid complex in north west Suriname*. Georgetown. 114 p., 1980.
- The Barbakoeba Archaeological Complex of Northeast Suriname. *OSO : Tijdschrift voor Surinaamse Taalkunde, Letterkunde, Cultuur en Geschiedenis* 12 (2) :198-222,1993.
- CARNEIRO, Robert L., The chiefdom: precursor of the state. *In The transition to statehood in the New World*. Jones & Kautz (eds.) : 37-79, Cambridge University Press, 1981
- Culturas indígenas de la cuenca del Amazonas. *In Culturas Indígenas de la Amazonia* : 61-72, Comisión Quinto Centenario, Biblioteca Quinto Centenario, Madrid,1987.
- Indians of the Amazonian forest. *In People of the Tropical Rain Forest*. Denslow & Padoch (eds.) : 73-86. University of California Press/Smithsonian Institution, Washington, 1988.
- CASAGRANDE, Fabrice *Montabo sud, Cayenne*. Rapport de diagnostic. INRAP DRAC-SRA Guyane, Cayenne. 2005.
- COLLECTIF, Le peuplement préhistorique de l'Amérique, *Bulletin de la Société préhistorique française*, tome 91, numéros 4 et 5,1994.
- CRUXENT, J.M. et Irving ROUSE, *An archaeological chronology of Venezuela*. 2 vols. Social Science Monography 6, Pan American Union, Washington. 604 p. 1959
- DELPECH, Sandrine, *Carrière des Ananas. Saint-Laurent du Maroni*. INRAP, DRAC-SRA Guyane, Cayenne. 2005.
- DENEVAN, Williams M., The aboriginal Population of Amazonia. *The Native populations of the Americas*, 1492 : 205-234. Wisconsin University Press, 1976.
- The Native population of Amazonia in 1492 reconsidered. *In Latin American Geography: Past and Future*. Stoddart & Starrs (eds.) : 19-37, Oxford,1995.
- A bluff model of riverine settlement in prehistoric Amazonia. *Annals of the Association of American Geographers* 86(4) : 654-681, Cambridge,1996.
- Comments on Prehistoric Agriculture in Amazonia. *Culture & Agriculture* 20(2-3) : 54-59, 1998.



La agricultura prehistórica en la Amazonía. *Desarrollo sostenible en la Amazonía ¿Mito o realidad?* Hiraoka & Mora (eds.), *Hombre y ambiente* 63-64 : 15-22, Abya-Yala, Quito, 2001.

– EVANS, Clifford et MEGGERS Betty J., *Archaeological Investigations in British Guiana*. Bulletin of the Bureau of American Ethnology 177, Washington. 418 p, 1960.

– EVANS, Clifford, Lowland South America. In *Prehistoric Man in the New World*. J. D. Jennings and E. Norbeck (eds.) : 419-450. University of Chicago Press, 1964.

– GASSIES, Eric, L'archéologie. In *Nouvel Atlas Illustré de la Guyane Française* (Direction : Pr J. Barret), IRD, pp. 20-25 + deux cartes des sites archéologiques de Guyane réalisées par Eric Gassies et Sandra Kayamaré, 2005.

– GASSIES, Eric et Georges LEMAIRE

Sable blanc est, Iracoubo. Rapport d'intervention. DRAC-SRA Guyane, Cayenne. 2005

– Grenand, Pierre et Grenand Françoise, La côte d'Amapá, de la bouche de l'Amazonie à la baie d'Oyapock, à travers la tradition orale Palikur. *Boletim do Museu Paraense Emilio Goeldi*, Nova série, Antropologia, 3(1) : 1-77, 1987.

Histoire du peuplement de la várzea en Amazonie. *Amazoniana* 12 (3-4) : 509-526, 1993.

– GUAPINDAIA, V. et A.L. DA COSTA MACHADO, O potencial arqueológico da região do rio Maracá/Igarapé do Lago (AP). *Boletim do Museu Paraense Emilio Goeldi*, Série Antropologia 13(1) : 67-102, 1997.

– GUIDON, Niède, PARENTI Fabio, DA LUZ Maria de Fatima, GUÉRIN Claude et FAURE Martine, Le plus ancien peuplement de l'Amérique : le paléolithique du Nordeste brésilien. *Bulletin de la Société préhistorique française* 91(4-5) : 246-250, 1994.

– HECKENBERGER, Michael J., Manioc agriculture and sedentism in Amazonia: the Upper Xingu example. *Antiquity*, 72 : 633-648, 1998.

– HECKENBERGER, Michael J., Eduardo Goés NEVES et James B. PETERSEN, De onde surgem os modelos? As origens e expansões Tupi na Amazônia Central. *Revista de Antropologia* 41(1) : 69-96, 1998.

– HECKENBERGER, Michael J., James B. PETERSEN & Eduardo Goés NEVES, Village size and permanence in Amazonia: two archaeological examples from Brazil. *Latin American Antiquity* 10(4) : 353-376, 1999.

– HILBERT, Peter Paul, Contribuição a Arqueologia do Amapá, fase Aristé. BMPEG. *Nova série Antropologia* 1 : 1-39, Museu Goeldi, Belem, 1957.

Pottery from the Cumina river, Brazil and its Affiliations with the Koriabo Phase of Guyana. *Journal of the Walter Roth Museum of Archaeology and Anthropology* 5(2) : 74-81, 1982.

– HURAUULT, Jean, *La vie matérielle des Noirs réfugiés Boni et des indiens Wayana du Haut Maroni*. Orstom, Paris, 1965.

– LATHRAP, Donald W., *The Upper Amazon*. Thames and Hudson, London. 256 p., 1970.

– LAVALLÉE, Danièle, Le peuplement préhistorique de la Cordillère des Andes. *Bulletin de la*



Société préhistorique française 91, n° 4-5 : 264-274, 1994.

– LÉZY, Emmanuel, Guyane, Guyanes. *Une géographie "sauvage" de l'Orénoque à l'Amazonie*. Berlin, Collection Mappemonde, Paris. 347 p, 2000.

– MEGGERS, Betty, A pre-columbian colonization of the Amazon. *Archaeology* 4(2) : 110-114, 1951.

Environmental limitation on the development of culture. *American Anthropologist* 56 : 801-824, 1954.

Climatic oscillation as a factor in the Prehistory of Amazonia. *American Antiquity* 44(2) : 252-266, 1979.

Amazonia, un paraíso ilusorio. Siglo Veintiuno editores, Mexico, 1981.

– MEGGERS, Betty et EVANS, Clifford, *Archaeological investigations at the mouth of the Amazon*. Bulletin 167, Bureau of American Ethnology, Smithsonian Institution, Washington. 664 p., 112 pl. 1957

– MESTRE, Michaël, *Katoury, Cayenne*. Rapport final de fouille. INRAP, DRAC-SRA Guyane, Cayenne. 2004a.

Saint-Laurent du Maroni /Apatou – Liaison routière. Rapport de diagnostic. INRAP, DRAC-SRA Guyane, Cayenne. 2004b.

– METRAUX, Alfred

Les Indiens de l'Amérique du Sud. Collection Traversées, Editions Métailié. 138p. (réédition de l'article de 1946). 1982

– MIGEON, Gérald

Apports de la datation par thermoluminescence à la connaissance des cultures précolombiennes de Guyane. Communication lors du XXI^e colloque de l'AIAC Trinidad, 24-30 juillet 2006.

L'occupation amérindienne ancienne de Guyane : état de la question et données nouvelles. In *L'histoire de la Guyane, depuis les civilisations amérindiennes. Actes du Colloque international d'histoire « Guyane, Histoire et Mémoire », Cayenne (Guyane Française), 16-18 novembre 2005* ; 31-86, Ibis Rouge Editions. 2006.

– MYERS, Thomas P., Agricultural limitations of the Amazon in the theory and practice. *World Archaeology* 24(1) : 82-97, 1992.

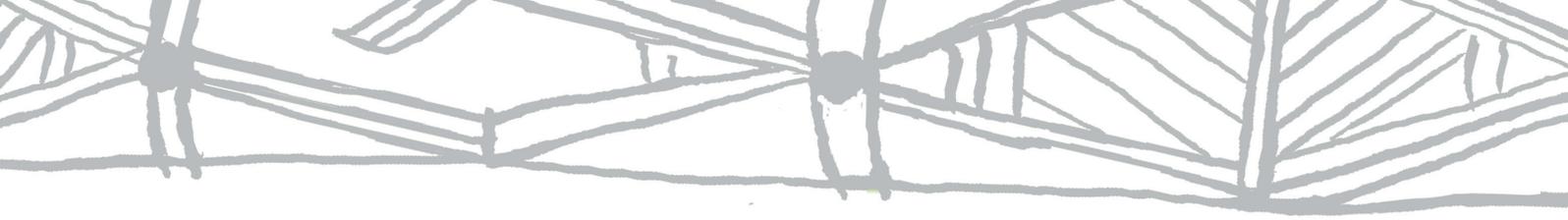
– NEVES, Eduardo Góes, Vestígios do Amazônia pré-colonial. In *Scientific American Brasil, Edição especial* : 54-61, 2005.

– PROUS, André, L'archéologie au Brésil, 300 siècles d'occupation humaine. *L'Anthropologie* 90(2) : 257-306, 1986.

Arqueologia brasileira. Editora Universidade de Brasília, Brasília. 605 p., 1992.

– ROOSEVELT, Anna C., Resource management in Amazonia before the Conquest: beyond ethnographic projection. *Advances in Economic Botany* 7 : 30-62, 1989.

El método y la teoría de la arqueología des la tierras bajas tropicales. 11^o CIAC : 27-40, 1990.



Moundbuilders of the Amazon: Geophysical Archaeology on Marajó Island, Brazil. Academic Press, New York. 495 p., 1991.

The Rise and Fall of the Amazonian Chiefdoms. *L'Homme. La remontée de l'Amazonie* 126-128 : 255-283, 1993.

Amazonian Indians from Prehistory to the Present. Anthropological Perspectives. The University of Arizona Press, Tucson & London, 1994a.

Amazonian anthropology: strategy for a new synthesis. In *Amazonian Indians from Prehistory to the Present.* Roosevelt (ed.) : 1-29, University of Arizona Press, Tucson, 1994b.

The Development of Prehistoric Complex Societies: Amazonia, A Tropical Forest. In *Complex Politics in the Ancient Tropical World.* Bacus & Lucero (eds.) : 13-33, Archaeological Papers of the American Anthropological Association, no 9, Arlington, 1999.

– ROSTAIN, Stephen, *Les champs surélevés Amérindiens de la Guyane.* Collection « la nature et les hommes, Centre ORSTOM, Cayenne. 29 p., 1991.

L'occupation amérindienne ancienne du littoral de Guyane. Collection TDM 129, Editions de l'ORSTOM, Paris. 2 vols. 948 p., 1994.

Cinq petits tapirs : Les Guyanes amérindiennes d'avant 1499. *Cahiers des Amériques Latines* 43 : 19-37, 2004.

– ROSTAIN Stephen et Versteeg Aad H., The Arauquinoid Tradition in the Guianas. In *Late Ceramic Age Societies in the Eastern Caribbean,* André Delpuech et Corinne L. Hofman (eds.) , *BAR International Series* 1273: 233-250, 2004.

Territories in the Pre-columbian Guianas. In *Territoriality, Territories and Boundaries on the Last Frontier of Amazonia,* Oyuela-Caycedo et Chaumeil (eds.). Sous presse.

– ROUSE, Irving, Diffusion and interaction in the Orinoco valley and the coast. *11° CIAC* : 3-13, 1983 .

– SANOJA, Mario, La Agricultura y El Desarrollo De Comunidades Agrícolas Estables Entre Los Grupos Aborígenes Prehispanicos del Norte de Suramerica. *3° CIAC*, vol.1 : 209-217, Sevilla, 1966.

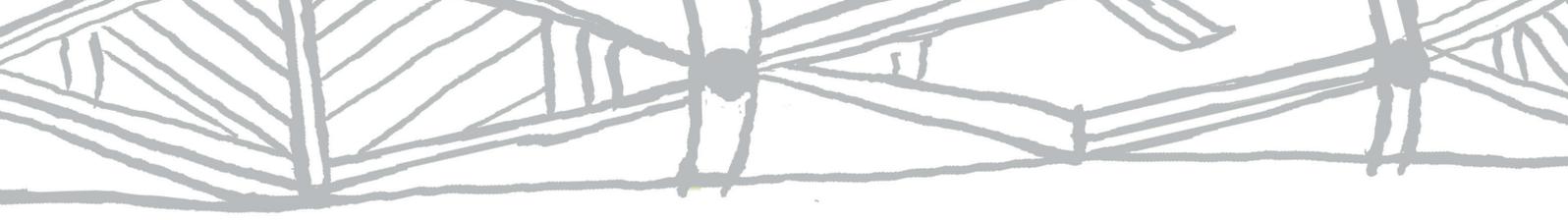
– SCHAAN, Denise, *The Camutins chiefdom : rise and development of social complexity on Marajó Island, Brazilian Amazon.* PH.D, University of Pittsburgh, 2004.

– SMITH, N., Anthrosols and human carrying capacity in Amazonia. *Annals of the association of American geographers* 70(1) : 553-556, 1980.

– TARDY, Christophe, *Paléoincendies naturels, feux anthropiques et environnements forestiers de Guyane française du tardiglaciaire à l'Holocène récent. Approches chronologique et anthracologique.* Thèse, Montpellier II, 15 décembre 1998, 343 pages + annexes, 1998.

– THOORIS, Catherine, *Sablère de Bois Diable, Kourou.* Rapport d'opération d'archéologie préventive. AFAN, DRAC-SRA Guyane, Cayenne. 1993

– VACHER Stéphane, JÉRÉMIE Sylvie, BRIAND Jérôme (dir.), *Amérindiens du Sinnamary*



(Guyane): *archéologie en forêt équatoriale. Documents d'Archéologie Française* n° 70. Paris: Maison des Sciences de l'Homme, 1998.

– VAN den BEL, Martijn, *Les occupations amérindiennes du site Eva2. Chantier Soyouz du CSG, Malmanoury, Sinnamary*. Rapport final de fouille préventive. INRAP, DRAC-SRA Guyane, Cayenne. 2006.

– VERSTEEG Aad H., Peuplements et environnements entre 10 000 et 1000 ans dans les Guyanes. In *Peuplements anciens et actuels des forêts tropicales*. Actes du séminaire-atelier des 15 et 16 octobre 1998, Froment & Guffroy (eds.) : 138-141, Laboratoire ERMES-IRD, Orléans, 1998 .

Suriname before Columbus. Libri Musei Surinamensis 1, Stichting Surinaams Museum, Fort Zeelandia, Paramaribo, 2003.

– VERSTEEG, Aad H. et BUBBERMAN, Frans C.

1992 *Suriname before Columbus. Mededelingen Surinaams Museum* 49a. 64 p.

– WERKHOVEN Marga C.M. and A.H. VERSTEEG

1980 The vegetation of four mounds in the coastal plain of Suriname. *Mededelingen Surinaams Museum* 32 : 8-37.

– ZUCCHI, Alberta, Prehistoric human Occupations of the Western Venezuelan Llanos. *American Antiquity* 38(2) : 182-190, 1973.

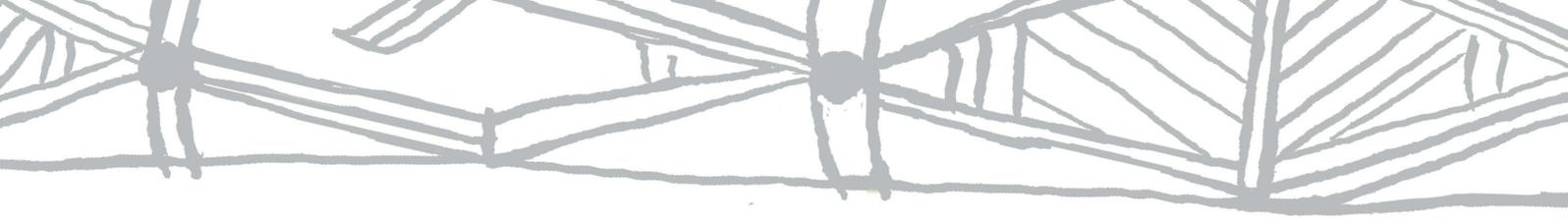
Prehispanic connections between the Orinoco, the Amazon and the Caribbean Area. Part 1. 13° CIAC : 202-220, 1991.

– ZUCCHI, Alberta & WILLIAMS M. Denevan, *Campos elevados e Historia Cultural Prehispánica en los Llanos Occidentales de Venezuela*. Universidad Católica Andrés Bello/Instituto de Investigaciones Históricas, Caracas. 178 p., 1979.

* Pour plus de détails sur cette méthode de datation, voir, par exemple, les pages 166 à 170 dans l'ouvrage d'Evin Jacques, Georges-Noël Lambert, Loïc Langouët, Philippe Lanos et Christine Oberlin, *La datation en laboratoire*. Collection « Archéologiques », Editions Errance, Paris, 1998.

** *Before present* est une convention archéologique qui a placé le « 0 » en 1950 après J.-C. ; ainsi 3950 BP veut dire 2000 BC – *Before Christus*- soit 2000 avant J.-C. ; les anglo-saxons utilisent aussi A.D. – *Anno Domini*- pour exprimer les dates après J.-C. Par exemple, Charlemagne est couronné empereur en 800 A.D.) .

*** Pour un dernier point en français sur le sujet, se reporter au BSPF : *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, tome 91, n°4-5, daté de 1994 et publié à Paris et particulièrement les articles de Mirambell, Peyre.



Le lieu des Lieux : L' échelle et l'intensité des modifications paysagères dans l'Amazonie centrale précoloniale par rapport à l'Amazonie contemporaine

Eduardo Goes Neves
Museu de Arqueologia e Etnologia – Universidade de São Paulo

Résumé

L'archéologie amazonienne présente une trajectoire particulière dans l'ensemble de l'archéologie brésilienne. Cette particularité est liée au fait que depuis les années 1950, les recherches de la région ont porté sur des questions très larges, incluant les problématiques d'autres disciplines, telles que l'anthropologie culturelle, la linguistique et l'écologie humaine.

La conséquence de ce processus singulier de développement fait que l'archéologie amazonienne d'aujourd'hui présente trois catégories principales de problèmes de recherche :

La compréhension de la corrélation entre l'environnement et les processus sociaux dans l'occupation humaine de la région ;

le rapport entre l'identité ethnique et les vestiges matériels de l'archéologie ;

la compréhension de l'impact de la conquête européenne sur les formes précoloniales d'organisation socio-politique. Ce texte discutera de la première catégorie.

Les données montrent la présence d'une forte influence anthropique dans le développement historique de quelques paysages (ou *feicoes paisagisticas*) qui composent la vaste mosaïque qu'est l'Amazonie.

Le but de notre recherche est de montrer qu'il existe des différences radicales en échelle et en intensité entre les formes contemporaines d'occupation (monoculture et cueillette intensive) et celles précoloniales identifiées par l'archéologie. Ces différences ont conduit à des résultats contrastés : alors que les processus anciens ont créé des Lieux, les formes modernes ont détruit ces Lieux.

Notre aire de recherche se situe sur la région de confluence du Rio Negro et du Solimoes, proche de Manaus. La présence de sites archéologiques, surtout les villages céramistes, est associée à la présence de sédiments noirs, la *terra preta* – terre noire.

Le processus de construction des Lieux est historique et, indépendant de l'origine historique du paysage. Différents peuples, tels que les Palikur (Guyane/Amapa) ou les Tukano (Uaupes), ont leur histoire associée aux accidents géographiques de leurs régions : les îles, les monts, les grottes, les cascades et les roches. Ces informations indiquent que le processus d'appropriation du paysage et des Lieux est relationnel et particulier, il fait partie du répertoire symbolique de ces populations.



Dans l'Amazonie contemporaine -dans les aires d'expansion agricole ou minière- le processus est différent, il obéit à une autre logique où les acteurs et les échelles sont distinctes. L'ensemble des activités a mené à la destruction physique des paysages et des Lieux. Il est clair que les processus contemporains et préhistoriques sont totalement différents et, il n'y a pas de possibilité de justifier l'un par l'autre.

Summary

Amazonian archeology presents a particular trajectory in the whole Brazilian archeology. Indeed, since the 50's, researches in this area were focused on largest questions, linked to other disciplines such as cultural anthropology, linguistic and human ecology.

As a consequence of this singular development process, Amazonian archeology presents nowadays 3 main categories of research problems:

The understanding of correlation between environment and social processes in human country's occupation.

The link between ethnic identity and archeology traces material.

The understanding of the European conquest impact on pre-colonial forms of sociopolitical organization.

This text will discuss the first category.

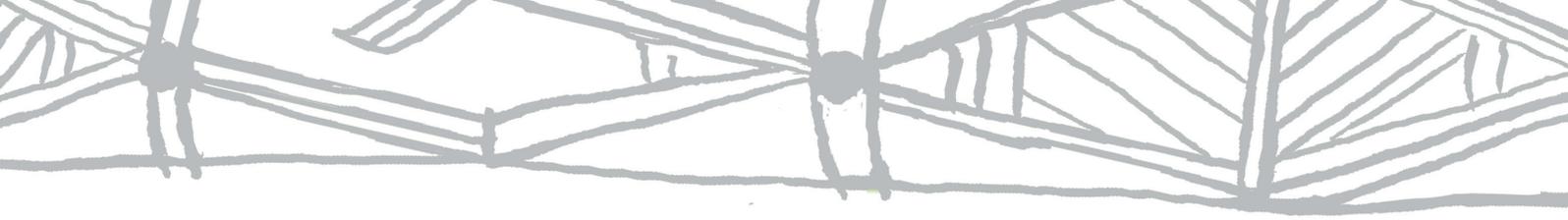
Data show the presence of a high anthropic influence in the historical development of some landscape which compose the large mosaic of the amazonian area.

The purpose of our research is to show the existence of radical differences in terms of scale and in intensity between the contemporary occupation forms (monoculture and intensive picking) and the pre-colonial ones identified by archeology. These differences led to different results: old processes have created Places, modern forms have destroyed Places.

Our study area is located at the confluence of the Rio Negro and the Solimoes, close to Manaus river. The presence of archeological sites, especially ceramist villages, is linked to the presence of black sediments, la terra preta - the black land.

This process of building Places is historic and independent of the landscape's historical origin. Different peoples such as the Palikur (Guyane / Amapa) or Tukano (Uaupes) linked their history with geographical accident of their regions: islands, mountains and caves, waterfalls and rocks. This information indicates that the process of appropriation of the landscape and therefore Places is particular and rational : it is part of the symbolic universe of these populations.

In contemporary Amazonia - in the areas of agricultural or mining expansion - there is a different process which follows an other logic where actors and scales are distinct. Human activities led to the destruction of natural landscapes and Places. It is clear that contemporary and prehistoric processes are totally different and it's really hard to find a mutual justification.



Introduction

L'archéologie amazonienne présente une trajectoire particulière dans l'ensemble de l'archéologie brésilienne. Cette particularité est liée au fait que depuis les années 1950, les recherches de la région ont été concentrées sur l'examen des questions plus étendues, aussi relatives à d'autres disciplines, telles que l'anthropologie culturelle, la linguistique et l'écologie humaine. La conséquence de ce processus singulier de développement fait que l'archéologie amazonienne d'aujourd'hui présente trois catégories principales de problèmes de recherche :

- La compréhension de la corrélation entre l'environnement et les processus sociaux dans l'occupation humaine de la région ;
- le rapport entre l'identité ethnique et les vestiges matériels de l'archéologie ;
- la compréhension de l'impact de la conquête européenne sur les formes précoloniales d'organisation socio-politique.

Ce texte discutera de la première catégorie, malgré une ample bibliographie sur le thème nous considérons qu'une révision exhaustive serait déplacée. Le but sera de discuter des données plus récentes, des évidences qui ont mis un nouveau point sur le débat, et d'indiquer les conséquences politiques.

Les données montrent la présence d'une forte influence anthropique dans le développement historique de quelques paysages (ou *feicoes paisagisticas*) qui composent la vaste mosaïque qu'est l'Amazonie. Parmi ces paysages, il y a les structures construites dans le passé, tels que les monticules artificiels de l'île de Marajò, de l'Acre, du Haut Xingu et de l'Amazonie bolivienne ; ou les canaux artificiels récemment identifiés dans la région de l'estuaire.

D'autres facettes pourraient ou non être le résultat de la manipulation intentionnelle de ressources, tels que les champs de châtaigniers, ou de palmiers wassai, les palmiers babassu, ou les terres noires, tâches étendues de sols fertiles anthropiques. Les implications de ces trouvailles sont très importantes, puisqu'elles montrent que le processus d'interaction entre les populations humaines précoloniales et le milieu physique de l'Amazonie a été très riche, et que l'environnement a plus qu'une histoire naturelle, il a aussi une histoire culturelle.

Il faut considérer que les mêmes évidences semblent indiquer que la population amérindienne du bassin amazonien au début du XVI^e siècle était très importante, proche de 5 millions de personnes.

Le but est de montrer qu'il existe des différences radicales en échelle et en intensité entre les formes contemporaines d'occupation (monoculture et cueillette intensive) et celles précoloniales identifiées par l'archéologie. Ces différences ont conduit à des résultats contrastés : alors que les processus anciens ont créé des Lieux, les formes modernes ont détruit ces Lieux.

Ici, les Lieux sont définis comme les espaces d'un paysage qui constituent des points de croisement de significations symboliques, composés par des éléments naturels (rivières, lacs, roches, monts)

ainsi que par des éléments culturels (villages, plantations, chemins). De telles significations ont été construites historiquement, par des processus de longue durée.

L'histoire de l'occupation de l'Amazonie commence vers 11000 ans av. J.-C. – d'après les données de la recherche à Monte Alegre (Para)- mais il est possible qu'elle soit plus ancienne. Vers 8000 ans av. J.-C., différentes parties de l'Amazonie étaient déjà peuplées, soit sur les plaines de grandes rivières, soit dans les aires de terre ferme.

Notre aire de recherche se situe sur la région de confluence du Rio Negro et du Solimoes, proche de Manaus. La présence de sites archéologiques, surtout les villages céramistes, est associée à la présence de sédiments noirs, la *terra preta* – terre noire.



Site du Solimoes, Manaus (Brésil)
Photo : Gérald Migeon



Site de Solimoes, Manaus (Brésil)
Photo : Gérald Migeon

Les *terras pretas* -terres noires- sont très riches en matière organique, très fertiles et elles ont une grande importance économique et sociale aujourd'hui pour la production agricole.

La recherche archéologique montre que ces sols ont une origine anthropique associée aux anciens villages amérindiens, et que les modes d'occupation dans le passé ont conditionné ceux d'aujourd'hui. En outre, ils montrent que l'aire est déjà passée par des modifications anthropiques significatives bien avant l'arrivée des européens.

Les terrains de *terra preta* peuvent varier entre quelques mètres carrés jusqu'à des centaines d'hectares, de 30-40 cm jusqu'à 2m d'épaisseur. Ils sont très répandus dans l'Amazonie. L'origine anthropique a été établie par l'association des terres noires et de la céramique archéologique, et par la présence de marqueurs chimiques associés aux activités humaines avec de hautes teneurs en calcium, magnésium, zinc et phosphore.



Cultures de manioc sur *terra preta*, Rio Tapajos (Brésil). Photo : Gérald Migeon

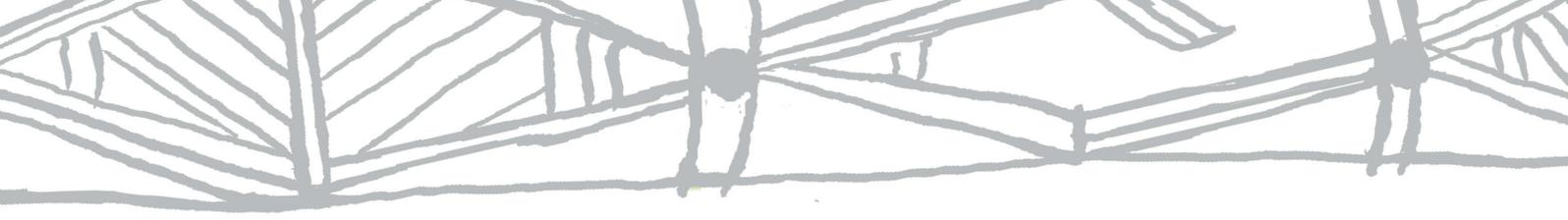
La formation de la *terra preta* n'a pas été un processus délibéré, mais le résultat d'un mode d'occupation humaine sédentaire pendant de longues périodes. Dans ce contexte de sédentarisation, il est vraisemblable que la décomposition lente des restes organiques, nourriture, charbon, etc. ait été le mécanisme responsable de la formation de ce type de sol.

Les données de l'Amazonie centrale, comme celles d'autres régions, indiquent l'apparition de la *terra preta* vers 2000 ans av. J.-C., à l'exception d'un site à Rondônia, avec 4000 ans av. J.-C., sur le Bas et Moyen Amazone. Sur le Haut Amazone, les datations semblent être un peu plus récentes.

Les données sur quelques sites indiquent un taux de formation irrégulière :

Sur le site Osvaldo, un dépôt de 70 cm d'épaisseur a été formé en quelques générations pendant le VII^e siècle.

Sur le site Lago Grande, un dépôt de taille similaire a été formé en 200 ans (du VIII^e au XIX^e siècle).



Cette variation est peut être liée à l'intensité de l'occupation, le degré de sédentarisation et la densité démographique.

En fait, les premiers sites céramistes de la région ont 2300 ans et ne sont pas associés à la *terra preta*. Il s'agit d'occupations plus petites et moins denses, par rapport aux sites avec de la *terra preta*. L'apparition de la *terra preta* peut donc être associée à un changement d'échelle et d'intensité du processus d'occupation régional. L'hypothèse la plus vraisemblable pour expliquer ce changement à ce moment-là est que l'agriculture a pris un rôle dominant comme activité productive. Par rapport aux théories déterministes qui proposaient des sites de peuplements mobiles et des populations réduites aux limites du milieu (l'infertilité du sol), les évidences montrent que :

1. L' occurrence de sites de peuplements sédentaires (décennies ou siècles).
2. La densité des restes archéologiques indique la présence de populations nombreuses, des centaines ou des milliers d'individus.
3. La *terra preta* montre que dans l'Amazonie les limites du milieu ont été vaincues par la manipulation de l'environnement.

La création des Lieux dans l'Amazonie préhistorique

La compréhension des événements après l'abandon des sites est un des aspects peu étudiés dans l'archéologie des *terras pretas*. Dans notre périmètre de recherche, parmi les quatre sites de *terra preta* fouillés, trois certainement ont été abandonnés vers la fin du X^e siècle après J.-C., même si la région était continuellement occupée jusqu'au XVI^e siècle.

Grâce à la stratigraphie, on voit que le mode de déposition des tessons est très régulier et que les perturbations ne sont pas profondes. Il est probable que ces lieux aient été utilisés sans que la forêt ne les réclame.

Ainsi vers l'an 1000, le paysage de la région était une immense mosaïque avec une significative contribution anthropique. Ces places avaient des dimensions au-delà de leur propre constitution physique, elles composaient des Lieux pleins de signification symbolique.

Le processus de construction des Lieux est historique et indépendant de l'origine historique du paysage. Différents peuples, tels que les Palikur (Guyane/Amapa) ou les Tukano (Uaupes), ont leur histoire associée aux accidents géographiques de leurs régions : les îles, les monts, les grottes, les cascades et les roches. Ces informations indiquent que le processus d'appropriation du paysage et des Lieux est relationnel et particulier, il fait partie du répertoire symbolique de ces populations.

Dans l'Amazonie contemporaine -dans les aires d'expansion agricole ou minière- le processus est différent, il obéit à une autre logique où les acteurs et les échelles sont distinctes. L'ensemble des activités a mené à la destruction physique des paysages et des Lieux. Il est clair que les processus contemporains et préhistoriques sont totalement différents et, il n'y a pas de possibilité de justifier

l'un par l'autre.



Déforestation en Guyane. Photo : Gérald Migeon



A propos des urnes funéraires de Basse Amazonie

Anne Rapp Py-Daniel

Universidade de São Paulo, Museu de Arqueologia e Etnologia

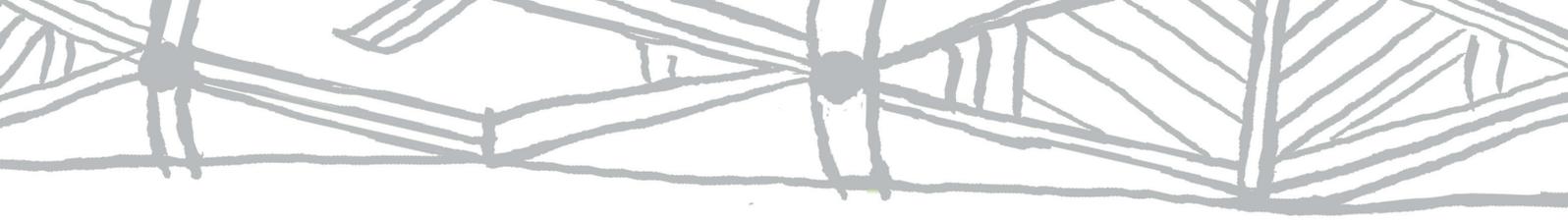
Résumé

Les urnes funéraires représentent l'un des vestiges les plus remarquables des cultures archéologiques du Bas-Amazone. Afin d'établir un classement typologique, une analyse globale des urnes funéraires appartenant à six cultures archéologiques (Aristé, Aruã, Caviana, Marajoara, Maracá et Mazagão) a été effectuée afin de constituer une typologie morphologique applicable à toutes les urnes.

L'Amazonie, vaste région de plus de 7 millions de km² compte peu d'archéologues actifs sur tout son territoire alors que plusieurs cultures ont occupé cet espace, compris dans l'emprise des eaux de l'Amazonie, au nord-est amazonien. La culture Aristé, attestée de 600 apr. J.-C. présente des urnes au profil complexe, travaillées et souvent peintes avec quelques ajouts plastiques. Elle est souvent comparée à la culture Mazagão, qui reste mal connue. La culture Aruã, connue au moment de la Conquête, est pour sa part méconnue du fait du manque de données. La culture Caviana est présentée comme un mélange des cultures Marajoara et Maracá, voire Aristé. Les formes d'urnes les plus variées, présentant un riche décor aux techniques complexes appartiennent à la culture Marajoara, qui s'étend de 350/400 à 1300/1400 apr. J.-C. La culture Maracá quand à elle présente des formes simples à thèmes anthropomorphes ou zoomorphes. Toutefois, en l'absence d'objets d'étude provenant de France, le corpus se fonde exclusivement sur des publications.

La méthodologie consiste en une analyse de la ressemblance des vases par étapes, qui sont ensuite transcrites sous forme d'arbre évolutif. Ces étapes sont au nombre de 5 : l'analyse du profil, du décor, de la forme de la panse, de la quantité de segments et d'autres caractéristiques remarquables (col, bord, lèvre).

Ainsi, cette analyse typologique a permis de mieux décrire les urnes funéraires et la céramique élaborée des cultures du Bas-Amazone. On remarque que même si des différences significatives ont été observées entre ces cultures, il existe une tendance générale à élaborer des formes complexes, un décor stylistique et à représenter l'être humain, ce qui dénote une maîtrise considérable des techniques de fabrication et de cuisson.



Summary

Funerary urns represent one of the most remarkable vestiges of the archaeological cultures of the lower Amazon. A global analysis of funerary urns of six archaeological cultures (Aristé, Aruã, Caviana, Marajoara, Maracá and Mazagão) was made in order to establish a typological classification. Thus, a morphological typology applicable to all the urns has been created.

Amazonia is a vast region of more than 7 millions of km², located in the mouth of the Amazon, in the Amazonian northeast. This area counts few active archaeologists on its territory while several cultures occupied this space. The culture Aristé, attested since 600 BC, presents complex profiled urns, finely worked and often painted with some plastic additions. It is often compared with the culture Mazagão, which remains badly known. The culture Aruã, discovered at the time of the Conquest, is for its part underestimated because of the lack of data. The culture Caviana is presented as a mixing of Marajoara and Maracá cultures, and maybe the Aristé one. The forms of the most varied urns, adorned with a rich and complex decoration belong to the culture Marajoara, which extends for 350/400 to 1300/1400 BC. The Maracá culture presents simple forms with anthropomorphic or zoomorphic themes. However, because of the absence of artifacts in France, the corpus was exclusively based on publications.

The methodology consists of an analysis step by step of the vases similarities, which are then transcribed in the form of evolutionary tree. There are 5 steps: the analysis of the profile, the decoration, the shape of the paunch, the quantity of segments and the other remarkable characteristics (collar, edge, lip).

So, this typological analysis allowed to better describe funerary urns and elaborated ceramic of the lower Amazon cultures. We notice that even if significant differences were observed between these cultures, there is a general tendency to elaborate complex forms, stylistic decoration and human being representations, which denotes a considerable control of the techniques of manufacturing and cooking.

Introduction¹

Les urnes funéraires représentent l'un des vestiges les plus remarquables des cultures archéologiques du Bas Amazone. Bien que ces pièces soient souvent présentées comme caractéristiques des différentes cultures, notamment de tradition Polychrome, de cette région, peu de tentatives de classement typologique ont été réalisées. Une analyse globale d'urnes funéraires appartenant à six cultures archéologiques de la Basse Amazonie (Aristé, Aruã, Caviana, Marajoara, Maracá et Mazagão) a été effectuée afin de constituer une typologie morphologique applicable à toutes les urnes (Fig. 1).²

L'objectif de cette recherche était de réaliser une analyse typologique inédite des urnes funéraires de Basse Amazonie. En l'absence d'objets provenant de la région d'étude en France, le corpus se fondait exclusivement sur des publications. Il s'agissait de dégager à partir de comparaisons simples les différences et les similarités stylistiques ou thématiques des différentes cultures étudiées. La finalité était de mettre en évidence l'existence ou non d'une organisation ou d'une distribution spécifiques des urnes funéraires de Basse Amazonie. Le point de départ de l'analyse s'appuie sur une méthode utilisant un codage simple et évolutif, mise au point sur du matériel céramique Campaniforme d'Europe (Salanova, 2000). Une base de données descriptive des urnes avec des codes pré-définis a pu ainsi être élaborée. En outre, une esquisse d'inventaire des unités de décor a été ébauchée.

La recherche comporte deux étapes. La première, présentée ici, correspond à la mise en place de la méthode d'étude et de réflexion sur des premiers résultats. La seconde étape, en cours de réalisation au Brésil, consistera à tester et à réviser la première grâce à l'étude directe du matériel.

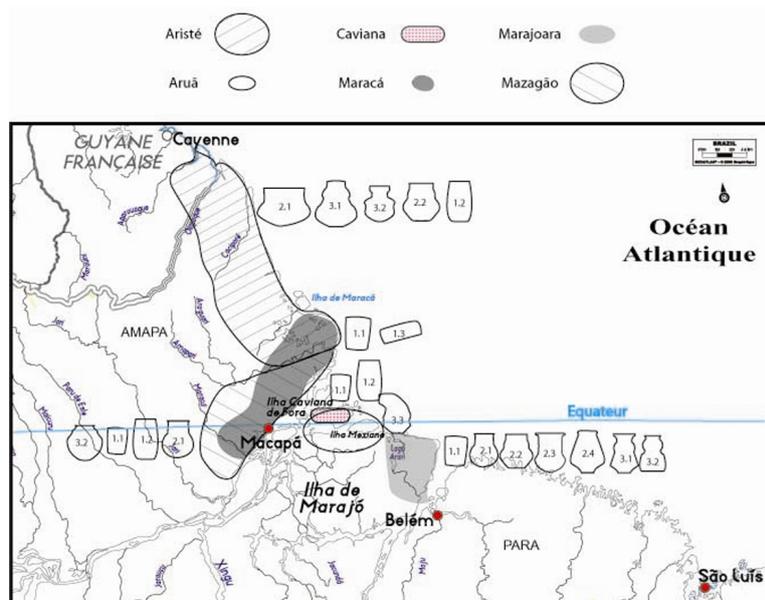


Figure 1

Méthodologie

La méthode utilisée par Laure Salanova est souple, évolutive et repose sur des principes simples, faciles à adapter. Elle consiste à analyser la ressemblance des vases par étape (une étape est l'équivalent de l'analyse d'un critère sur tous les vases) puis à créer un regroupement par similarités. En outre les spécificités des vases sont aussi prises en compte (regroupées et/ou séparées) dans le cadre de grands groupes définis par un critère commun – ici le profil. Les groupes et les sous-groupes sont transcrits sous forme d'arbre évolutif, ce qui permet une visualisation aisée, une analyse à

plusieurs niveaux et une intégration d'éléments supplémentaires si cela est nécessaire.

L'analyse comprend cinq étapes principales. Dans un premier temps, le profil a été retenu comme grand critère de rassemblement. Il a été analysé en faisant abstraction de tout type de décor. Puis les vases ont été regroupés selon la complexité de leur profil : simple (sans ou avec des inflexions, très douces), segmenté ou complexe (avec deux parties, trois parties ou plus). Ensuite la forme de la panse et la quantité de segments (définis par les points d'inflexion) ont été utilisées pour former les sous-groupes.

L'étape suivante a consisté à poursuivre le travail de fragmentation (création des sous-groupes en analysant par étape le col, le bord et les lèvres) en partant des grands groupes jusqu'à n'avoir que des vases identiques. Enfin la visualisation finale s'est fait en forme d'arbre avec les urnes associées, permettant une notion de variété. Il était ainsi possible de sélectionner le deuxième niveau (c'est-à-dire le premier sous-groupe) pour faire les comparaisons (Fig. 2).

D'une présentation facile, l'approche de Laure Salanova permet en outre d'enrichir la typologie au gré des découvertes archéologiques : de nouvelles formes peuvent être associées à l'ancienne typologie par ajout de branches sans que cela ne la remette en cause.

Pour vérifier les résultats il fut appliqué des approches statistiques d'auto-contrôle. Une analyse multi-variée et une classification automatique en deux temps ont été utilisées pour visualiser d'abord la relation de tous les critères descriptifs à la fois, puis croiser ensuite ces critères avec quelques notions de décoration, pour repérer si des regroupements significatifs s'effectuent.

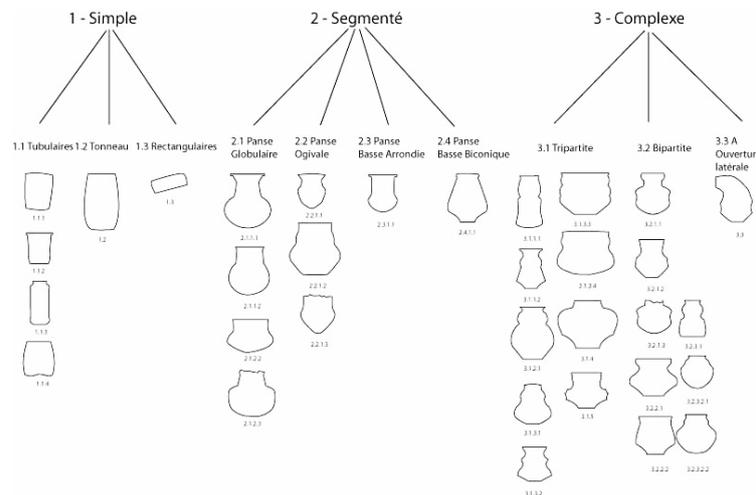


Figure 2

Des contraintes sont imposées par certaines limites propres à ce travail. Tout d'abord les données proviennent de matériel bibliographique, et il a souvent fallu se contenter de mauvaises reproductions et de relevés douteux, ce qui obligera, à l'avenir, à réviser l'inventaire des unités de décor. Mais cela est plus ou moins passé en deuxième plan, puisque dans l'immédiat, l'objectif principal était de tester une approche, donc revêtait un caractère plus méthodologique.

Des difficultés ont été rencontrées en ce qui concerne la définition des cultures archéologiques. Tous les archéologues ne sont pas d'accord sur ce point crucial, et les inconnues l'emportent sur les certitudes. Parallèlement, se pose la question de l'identification des vases : peut-on être sûr qu'il s'agit toujours d'urnes funéraires ? Pour palier cette difficulté, seuls les vases identifiés comme tels par d'autres auteurs ont été sélectionnés.

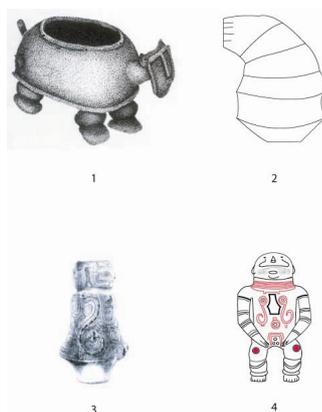


Figure 3

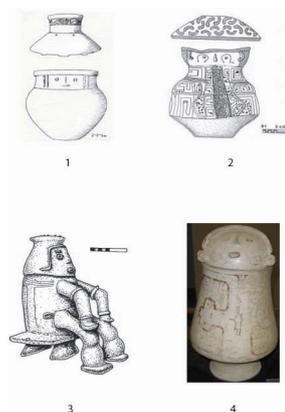


Figure 4

L'archéologie et les cultures de basse Amazonie

L'Amazonie est une région de plus de 7 millions de km² qui ne compte qu'une dizaine d'archéologues actifs pour tout son territoire. Pourtant les questions qui y sont posées sont extrêmement intéressantes et fondamentales pour la compréhension de la présence humaine en Amérique du Sud (Guapindaia, 1997 ; Hilbert, 1968 ; Lathrap, 1970 ; Magalis, 1975 ; Meggers & Evans, 1957 ; Neves in Museo Barbier-Mueller de Barcelona, 2003 ; Palmatary, 1950 ; Petersen in Heckenberger et al., 1999 ; Roosevelt, 1991 ; Rostain, 1994a).

Les urnes funéraires et la céramique très élaborée (Fig. 3 et 4) retrouvées en Amazonie ont suscité beaucoup de controverses et de vives discussions entre spécialistes. Si certains débats sont toujours d'actualité, la principale question est de savoir s'il est possible que des cultures complexes puissent se former et/ou s'établir en milieu de forêt tropicale.



Urnes Aristé. Photo : Jean Pierre Courau



L' environnement de forêt chaude et humide, avec des pluies torrentielles, est considéré par certains comme hostile et un facteur limitant le développement culturel (Meggers & Evans, 1957), et par d'autres au contraire comme un milieu d'abondance, favorisant un développement plus aisé (Lathrap, 1970). Ces discordances ajoutées à la présence d'une céramique polychrome et "évoluée", ont créé deux grands courants de pensée : d'un côté, tous les éléments dits "évolués" ou complexes auraient une origine exogène ; de l'autre, la complexité sociale des cultures amazoniennes serait partiellement influencée par l'environnement. Ces deux grandes théories, qui gouvernent en quelque sorte l'archéologie amazonienne, sont à garder en mémoire lors de l'interprétation des résultats finsaux et pour répondre aux "comment" et aux "pourquoi".

Il est bon de rappeler également que les urnes choisies pour cette première étude proviennent de cultures bien définies – Marajoara, Aristé, Maracá – tandis que d'autres doivent encore être mieux comprises – Mazagão, Aruã et les urnes de l'île de Caviana. Toutes ces cultures se trouvent dans l'emprise des eaux de l'embouchure de l'Amazone, au nord-est amazonien (Fig. 1).

Aristé (Fig. 4 : 2) : Cette culture se trouve entre les fleuves Amapari-Araguari (Amapá) au sud et Approuague au nord (Guyane Française). La séquence, très longue avec plus d'un millénaire en continu, est divisée par Stéphane Rostain (1994b et comm. pers.) en deux grandes phases : Aristé Ancien (600 à 1350 apr. J.-C.) et Aristé Récent (1350 à 1750 apr. J.-C.). La longue durée de cette séquence laisse penser que d'autres manifestations culturelles ont pu co-exister dans la région.

Les profils des urnes sont presque tous complexes (deuxième et troisième groupe du premier niveau). Ils ont souvent plusieurs points d'inflexion, les panses sont bilobées ou trilobées parfois. Certains vases ont été découverts avec des couvercles qui font office de « chapeaux », qui dépassent les bords.

Le décor, généralement peint avec quelques ajouts plastiques, est très riche. Si le thème décoratif central semble être l'humain (présence de visages et de bras), le décor géométrique structure les



vases en bandeaux, qui sont à leur tour délimités par des zones de peinture rouge. Les urnes ont été découvertes dans des puits, des grottes et des abris sous-roche ; l'enterrement de ces vases à proprement parler est plus rare.

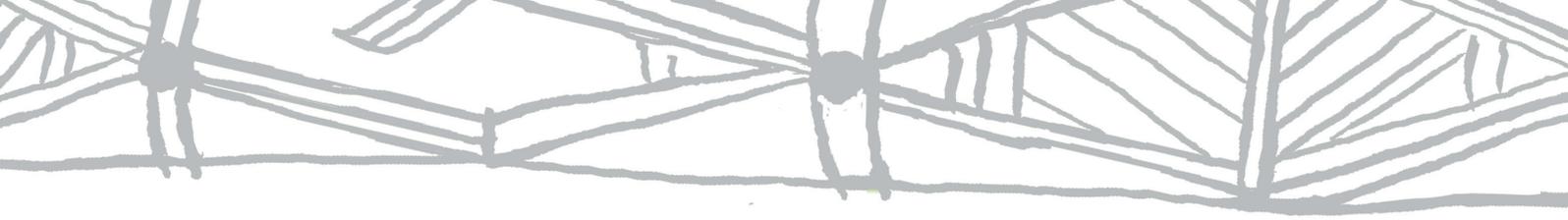
Aruã (Fig. 3 : 2) : Ce nom désigne une culture historique connue au moment de la conquête par les européens. Cependant les céramiques archéologiques découvertes et dites Aruã ne semblent pas correspondre à cette culture, au contraire de ce que voudraient Betty Meggers et Clifford Evans (1957). Pour l'instant, les connaissances archéologiques restant très limitées, il est difficile de savoir si nous sommes en présence d'une seule culture ou de deux différentes. Aucune autre fouille n'a été conduite dans les régions concernées depuis celles de Betty Meggers et Clifford Evans en 1948. Les urnes proviendraient de plusieurs îles – Caviana, Mexiana, Pará et Marajó – ainsi que du continent.

Essentiellement deux types d'urnes ont été découvertes : celles à profil segmenté à panse arrondie et col long, et celles à ouverture latérale (deuxième niveau du troisième groupe). La forme des vases à ouverture latérale rend difficile un rapprochement avec des urnes d'autres cultures. Le décor de certaines urnes comporte des visages simples sur le col, et la panse se trouve divisée par des bandes/bandeaux plastiques (vases à ouverture latérale). Les bandeaux décoratifs plastiques sont rehaussés par de la peinture.

Caviana (Fig. 3 : 4) : Pratiquement toutes les urnes connues de l'île éponyme et correspondant à cette culture en devenir sont issues de pillages. Tant pour Eduardo Neves (dans Museo Barbier-Mueller de Barcelone, 2003), que pour Stéphen Rostain (comm. pers.), cette nouvelle culture apparaît comme une entité hybride, un mélange des cultures Marajoara et Maracá, et Aristé pour Stéphen Rostain.

Les formes sont simples (premier groupe du premier niveau), les urnes sont tubulaires ou « phalliques », c'est-à-dire avec une panse basse et avec des parois convergentes et un couvercle arrondi. Le décor anthropomorphe très imposant et naturaliste (type Maracá, mais davantage perfectionné), est parfois lié à une décoration peinte extrêmement élaborée (types Marajoara et Aristé). Les visages sont représentés sur les couvercles.

Marajoara (Fig. 3 : 3) : Des récits mentionnant des céramiques Marajoara existent dès le début du XIX^e siècle, cependant les travaux archéologiques de base sont ceux de Betty Meggers et Clifford Evans (1957), d'Anna Roosevelt (1991) et de Denise Schaan (1997). Comme son nom l'indique cette culture est originaire de l'île de Marajó, du nord-est de l'île autour du Lac Ararí, et est datée de 350/400 à 1300/1400 apr. J.-C. (Roosevelt, 1991 ; Schaan, 1997). Des *tangas*,³ des céramiques funéraires décorées ou non, des restes humains et de la faune ont été découverts dans les urnes ou à proximité de celles-ci. Il existe aussi des concentrations d'urnes, les plus abouties et décorées



étant entourées des plus simples.

Cette culture est celle qui présente les formes d'urnes les plus variées de la région, ainsi qu'un riche décor aux techniques complexes (peinture polychrome, incision, excision, ajouts plastiques, double engobage suivi d'incision partielle). Les principaux thèmes retrouvés sont anthropomorphes, zoomorphes et géométriques complexes. Le linéaire est aussi présent, mais il semble servir comme limite entre parties de vase décoré plutôt que comme décor à proprement parler.

Les formes peuvent être simples, de type tubulaire, segmentées complexes avec des panses basses, ogivales et autres. Les lèvres peuvent être extrêmement proéminentes, ou presque inexistantes. Le corps du vase peut présenter aussi plusieurs parties, sans pour autant avoir un profil aussi complexe que chez les Aristé. Cette variété chez les Marajoara crée de nombreuses questions quant à leurs origines et leur développement.

Maracá (Fig. 3 : 1, 4 : 3) : Les principales informations que nous avons sur cette culture proviennent des fouilles d'Emilio Goeldi à la fin du XIXe siècle (1905) et de Vera Guapindaia dans les années quatre-vingt-dix (1997, et dans McEwan *et al.*, 2001). Les urnes ont presque toujours été découvertes dans des grottes dans l'état d'Amapá. Des ossements ont été découverts à l'intérieur, ainsi que des perles d'origine européenne.

La forme des urnes est simple, cylindrique ou rectangulaire (premier niveau du premier groupe) sans col ou base, cependant le décor modelé ajouté est très volumineux et naturaliste. Le thème anthropomorphe est présent sur quasiment toutes les urnes cylindriques, tandis que le thème zoomorphe est répandu sur toutes les urnes rectangulaires. La peinture est aussi importante sur ces urnes, une fois de plus elle semble correspondre à la peinture corporelle.

Chaque urne semble avoir un couvercle qui lui est propre. Celles qui ont un décor anthropomorphe ont un visage représenté sur le couvercle.

Mazagão (Fig. 4 : 1) : Cette culture, localisée au sud des fleuves Amapari-Araguari, est considérée comme la "sœur" de la culture Aristé par Betty Meggers et Clifford Evans. Ces deux cultures auraient les mêmes origines, mais à un moment donné elles se séparent (vers 400/500 apr. J.-C.). Les urnes proviennent de cimetières plus ou moins structurés, à quelques mètres de distance. Cette culture reste très mal connue, et toutes les affirmations la concernant doivent être nuancées.

Les formes des urnes sont assez hétéroclites, avec des profils simples, segmentés ou complexes. Mazagão reste plus simple au niveau des motifs de décor, n'emploie pas de peinture polychrome, cependant le thème anthropomorphe reste présent.



Principaux résultats de l'étude typologique

Les résultats obtenus sont préliminaires et seront revus au fur et à mesure de l'évolution de la recherche. Dans cette partie, sont présentés les résultats globaux en insistant sur ceux qui éclairent directement le travail.

A partir de la méthode de Laure Salanova (2000), il a été créé une typologie morphologique qui prend pour point de départ le profil des vases (Fig. 2). Cette typologie a permis de distinguer trois grands groupes (premier niveau) et dix sous-groupes d'urnes (deuxième niveau). On notera que ces groupes et ces sous-groupes ont été aussi retrouvés au moment des analyses statistiques, à l'exception de quelques exemplaires. Lors de ces analyses quelques notions de décor (présence/absence de thèmes de décor, le type de thème et leur nombre) ont été croisées avec la description des urnes et certains regroupements internes par culture ont pu être identifiés.

Les urnes zoomorphes sont rares, elles n'existent que dans la culture Maracá. Celles à décor zoomorphe se trouvent dans la culture Marajoara. Entre temps les urnes anthropomorphes ou à décor anthropomorphe sont présentes dans toutes les cultures, que ce soit de façon simplifiée – juste par le visage – ou par une transformation totale du vase en être humain (Fig. 3 et 4).

Un inventaire des unités de décor a été commencé, mais ce travail n'a pas encore pu être intégré à la typologie. Cet inventaire se voulait aussi exhaustif que possible, mais comme il l'a été mentionné ci-dessus, les limites sont évidentes. Quarante-neuf grands groupes ont été proposés pour les 320 unités de décor identifiées. C'est à partir de ces grands groupes qu'ont été formés certains thèmes décoratifs plus généraux, par commodité les groupes géométriques (en « S », en « L », en escalier, etc.) ont tous été rassemblés sous le terme « géométrique ».

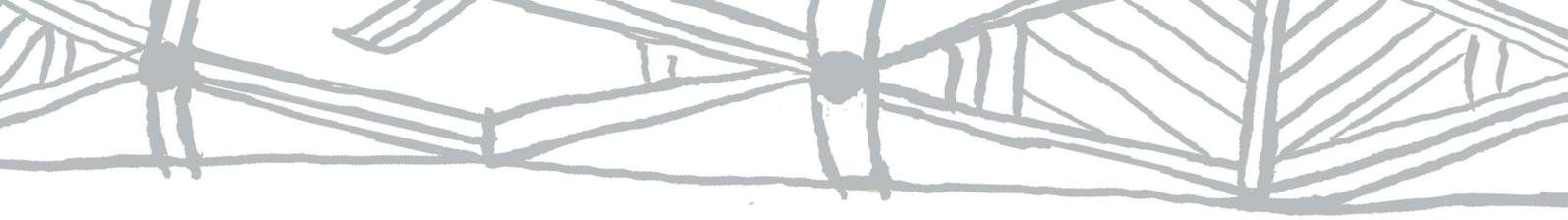
Ainsi, les principaux thèmes repérés sont : les attributs anthropomorphes et géométriques. D'autres thèmes aussi très significatifs sont les représentations zoomorphes et linéaires.

Les thèmes anthropomorphes occupent une place essentielle pour la définition de certaines cultures (Maracá, Caviana). Quand la figure humaine est traitée avec plus de réalisme, les *fillers*⁴ se trouvent réduits. Ils représentent probablement des motifs autrefois utilisés pour la peinture corporelle (Rostain, comm. pers.).

A propos de la répartition géographique des formes, les formes complexes sont plus répandues que les catégories simples et segmentées. Certaines formes constituent manifestement de bons marqueurs culturels importants, comme les urnes à ouverture latérale de la culture Aruã.

Une analyse rapide des techniques de décor employées a été réalisée montrant que le modelage est la technique la plus expressive chez les Maracá et encore davantage sur les urnes Caviana. Les décors en creux ne sont présents vraiment que dans la culture Marajoara. Pour les Aristé, c'est la peinture qui occupe une place prépondérante. Les méthodes de sériation n'ont abouti à aucun résultat probant, aussi des analyses plus fines seront entreprises.

La comparaison des résultats obtenus par les chercheurs ayant fouillé en Basse Amazonie avec nos



observations préliminaires montre que les cultures étudiées ont des origines locales, mais que des contacts et peut-être même des échanges commerciaux et religieux ou autres sont certains.

Conclusion

Analysant la répartition géographique des formes des vases, il est possible de distinguer une aptitude à la complexité. Du nord au sud de la région étudiée, il existe une forte prédominance des groupes deux et trois du premier niveau d'analyse d'après la typologie. Cela n'est pas anodin, et au contraire implique une maîtrise considérable des techniques de fabrication et de cuisson.

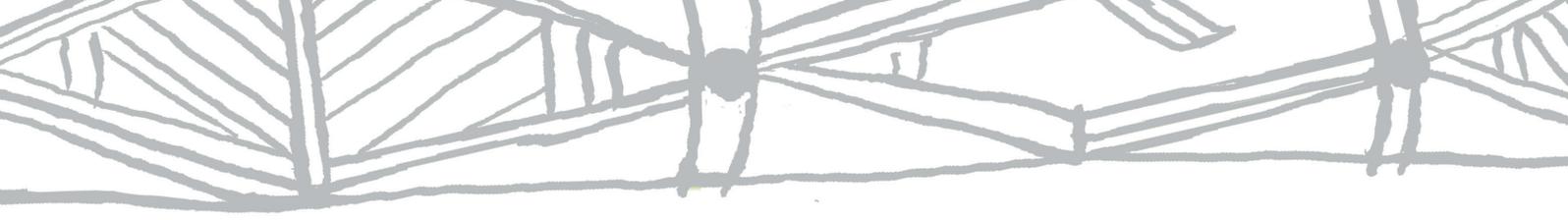
Même si des différences significatives existent entre les cultures, il existe une tendance générale à représenter l'être humain par des ajouts plastiques. Le vase devient alors plus « humain ». Cela n'est pas exclusif à cette région, des vases anthropomorphes à décor plastiques sont présents dans toute l'Amazonie, comme par exemple dans les cultures Guarita et Napo. La particularité ici est que les visages sont majoritairement représentés par un décor plastique en suivant certaines règles stylistiques. Par exemple, souvent les sourcils sont épais et s'unissent à la ligne représentant le nez, ou bien des contours sont fréquemment donnés aux visages par des boudins d'argile étirés ou par des oreilles. Le visage a donc une place définie sur le vase, c'est-à-dire que toutes les parties des vases n'ont pas la même valeur symbolique.

Souvent le décor plastique est très simple dans les cultures du Bas Amazone, en général des ajouts de boudins de petite taille suffisent à donner les effets recherchés. Cependant il peut être très riche pour les personnages les plus réalistes (Maracá, Caviana et un ou deux exemples de Mazagão), devenant un marqueur stylistique fort (Fig. 3).

Le fait que la culture Marajoara soit la seule à utiliser en abondance et finement les techniques d'enlèvement de matière, lui confère un critère de distinction unique. Cela partant du postulat que les techniques sont des marqueurs culturels plus forts que le décor lui-même⁵, qui peut lui subir des influences de mode plus facilement.

La dimension des urnes évolue dans le temps pour les cultures Marajoara et Aristé, correspondant apparemment à un changement de rituel funéraire, d'un dépôt secondaire ou primaire à de la crémation (Meggers & Evans, 1957 ; Rostain, 1994a et b). Les plus grandes urnes Marajoara peuvent atteindre 115 cm de hauteur, les plus petites ne dépassant pas 21 cm. La culture Aristé voit des variations moins importantes, les urnes ayant entre 23 et 49 cm de hauteur. Pour la culture Maracá, les dimensions varient entre 20 et 72 cm, sans que cela ne semble avoir une valeur chronologique.

La méthode d'étude employée est actuellement testée sur des urnes funéraires de culture Guarita, de la tradition polychrome datée entre 1000-1500 apr. J.-C. (Fig. 4 : 4). Les urnes se trouvant à l'*Instituto de Geografia e Historia do Amazonas* (IGHA) ont déjà été analysées, et il a été observé



une notable simplification des formes par rapport aux urnes du Bas Amazone, bien que le thème anthropomorphe reste très présent. D'autres variables importantes seront intégrées aux typologies : le type de pâte, le décor, la cuisson, le dégraissant et notamment le contenu, c'est-à-dire les ossements et leur disposition. Cependant ce dernier élément ne pourra être pris en considération que pour quelques urnes à cause de la mauvaise conservation des restes humains. Ceci ne pourra être appliqué qu'aux urnes découvertes récemment, étant donné que la plupart des urnes découvertes au XIX^e et XX^e siècles ont malheureusement été vidées de leur contenu.

Bibliographie

- GOELDI, Emílio A., 1905. – *Excavações archeologicas em 1885 – Executadas pelo Museu Paraense no Littoral da Guyana Brasileira entre Oyapock e Amazonas*, Memórias do Museu Goeldi, Pará.
- GOSSELAIN, Olivier, 2002. – *Poteries du Cameroun méridional : styles techniques et rapports à l'identité*, CRA Monographies n°26, CNRS Editions, Paris.
- GUAPINDAIA, Vera, & Ana Lúcia DA COSTA MACHADO, 1997. – “O potencial arqueológico da região do rio Maracá/ Igarapé do Lago (AP)”, *Boletim do Museu Paraense Emílio Goeldi*, Vol. 13, No. 1, pp. 67-102, Museu Goeldi, Belém.
- HECKENBERGER, Michael J., James B. PETERSEN et Eduardo G. NEVES, 1999. – Village size and permanence in Amazonia : Two Archaeological examples from Brazil, *Latin American Antiquity* Vol. 10, No. 4, pp. 353-376, Washington.
- HILBERT, Peter Paul, 1968. – *Archäologische Untersuchungen am Mittleren Amazonas Beitrache zur Vorgeschichte das Südamerikanischen Tieflandes*, Dietrich Reimer Verlag, Berlin. (translation by A.H. Versteeg : “Archaeology Investigations at the Middle Amazon contribution to the Prehistory of South American Lowlands”, 1994, Leiden, non publié).
- HOWARD D. George, 1947 – *Prehistoric ceramic styles of Lowland South America, their distributions and history*, Yale University Press, USA.
- LATHRAP, Donald W., 1970. – *The Upper Amazon*, Praeger Publishers, New York.
- MAGALIS Joanne E., 1975. – *A Seriation of some Marajoara painted anthropomorphic urns*, Ph.D. dissertation, Department of Anthropology, University of Illinois, Urbana-Champaign.
- MCEWAN Colin, Cristiana BARRETO et Eduardo G. NEVES (éds), 2001 – *Unknown Amazon*, British Museum, UK.
- MEGGERS, Betty J. & Clifford EVANS, 1957. – *Archeological Investigations at the mouth of the Amazon*, Smithsonian Institution Bureau of American Ethnology, Bulletin 167, Washington.
- MENDONÇA DE SOUZA, Sheila, Vera GUAPINDAIA et Claudia RODRIGUES-CARVALHO, 2001. – A Necrópole Maracá e os problemas interpretativos em um cemitério sem enterramentos, *Boletim do Museu Paraense Emílio Goeldi*, Vol.17, No. 2, pp. 479-520, Museu Goeldi, Belém.

- MUSEO BARBIER-MUELLER DE BARCELONA, 2003 – *Trésors de la céramique précolombienne dans les collections Barbier-Mueller*, Fondation de l'Hermitage/Instituto de Cultura/Somogy Editions d'Art, Paris.
- PALMATARY, Helen C., 1950. – *The Pottery of Marajó Island, Brazil – Transactions of the American Philosophical Society*, Lancaster Press, Philadelphia.
- RAPP PY-DANIEL, Anne, 2004. – *Etude Comparative d'urnes funéraires en Basse Amazonie (Aristé, Aruã, Caviana, Maracá, Marajoara, Mazagão)*, Mémoire de maîtrise sous la direction de Patrice Lecoq, Stéphen Rostain et Laure Salanova, Université de Paris I – Panthéon-Sorbonne, Paris.
- ROOSEVELT, Anna C., 1991. – *Moundbuilders of the Amazon. Geophysical Archaeology on Marajo Island Brazil*, Academic Press, San Diego.
- ROSTAIN, Stéphen, 1994a. – *L'occupation Amérindienne ancienne du littoral de Guyane*, TDM 129, éditions de l'ORSTOM, Paris.
- ROSTAIN, Stéphen, 1994b. – "The French Guiana Coast : a Key Area in Prehistory between the Orinoco and Amazon Rivers", *Between St. Eustatius and the Guianas – Contributions to Caribbean Archaeology*, Edité par Aad Versteeg, pp. 53-99, Publications of the St. Eustatius Historical Foundation 3, St Eustatius.
- SALANOVA, Laure, 2000. – *La question du campaniforme en France et dans les îles anglo-normandes : productions, chronologie et rôles d'un standard céramique*, Ed. Du CTHS : Société préhistorique française, Paris.
- SCHAAN, Denise P., 1997. – *A Linguagem Iconográfica da Cerâmica Marajoara – Um estudo da Arte pré-histórica na Ilha de Marajó – Brasil (400 – 1300AD)*, Edipucrs, Porto Alegre.
- SHEPARD, Anna O., 1974. – *Ceramics for the Archaeologist*, Publication 609, Carnegie Institution of Washington, Washington D.C.

¹ Je remercie Stéphen Rostain pour ses corrections.

² Cette note de recherche présente les résultats d'une étude réalisée dans le cadre d'une maîtrise en 2003-2004, sous la direction de Patrice Lecoq (Université de Paris I) et le tutorat de Stéphen Rostain (CNRS) et de Laure Salanova (CNRS).

³ Cache-sexe, fréquemment découvert sur des sites Marajoara.

⁴ Shepard (1974) appelle *fillers* les décors qui ont pour rôle de remplir les espaces vides.

⁵ Voir les travaux réalisés en Afrique par certains céramologues comme Gosselain (2002).

KARAPA 1

Revue d'anthropologie des sociétés amérindiennes
anciennes de l'Amazonie et du plateau des Guyanes

Les relations entre l'école préhistorique française et l'archéologie brésilienne

André Prous (Université de Belo Horizonte)

Les industries lithiques du Brésil central et septentrional

*André Prous et Andrei Isnardis (Université de Belo
Horizonte)*

Les civilisations guyano-amazoniennes précolombiennes du Plateau des Guyanes

Gérald Migeon

Le lieu des Lieux

Eduardo Neves (Université de Sao Paulo)

A propos des urnes funéraires de Basse Amazonie

Anne Rap Py-Daniel (Université de Sao Paulo)

*Conception visuel de couverture : Géraldine Jaffrelot
Saisie et relecture : Alexandra Cossio & Caroline Carlon
Infographie : Alexandra Cossio
Traitement des illustrations : Géraldine Jaffrelot
& Alexandra Cossio
Coordination : Gérald Migeon*

*Les avis exprimés n'engagent que la responsabilité des auteurs des
textes.*

Karapa ©2012

